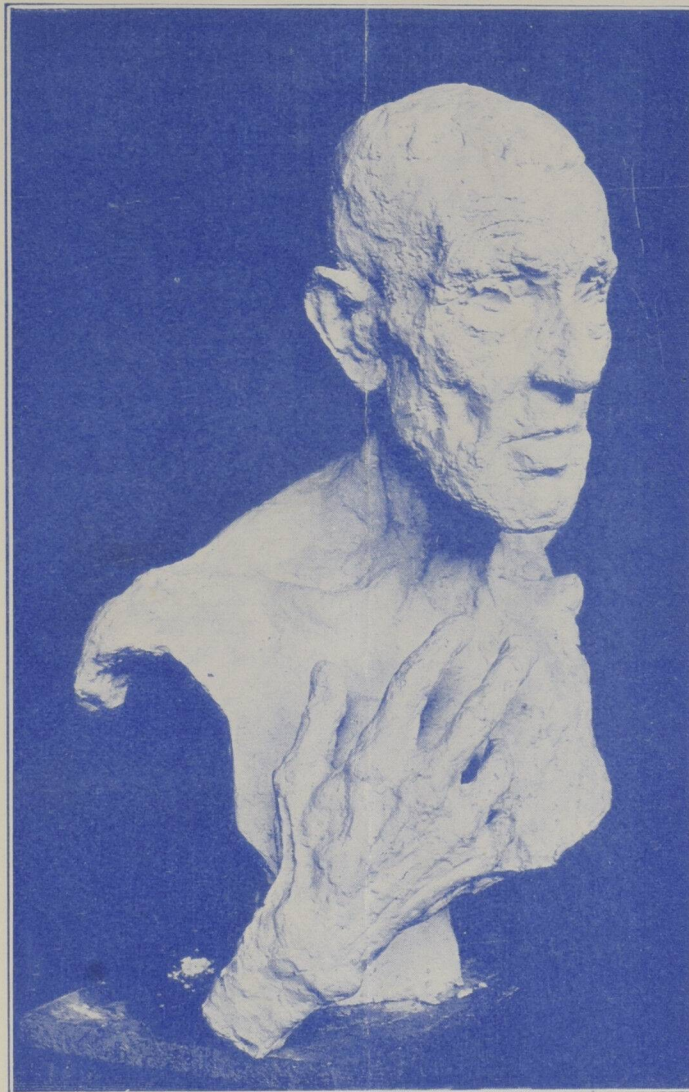


No 9-

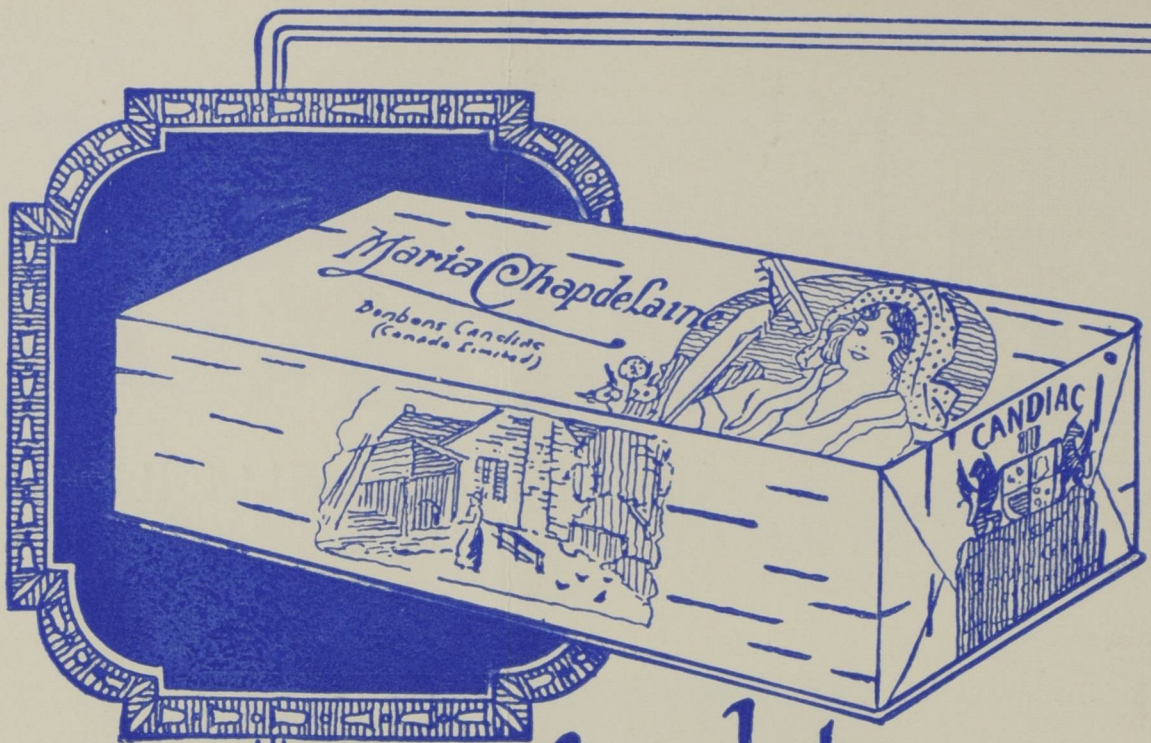
# LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE



MON GRAND-PERE

*Etude par M. Alfred Ferland, ex-élève de l'Ecole  
des Beaux-Arts, de Québec, actuellement  
élève de l'Ecole des Beaux-Arts  
de Paris.*



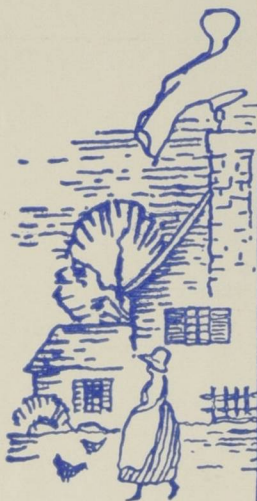
# Les Chocolats Maria Chapdelaine

Renommés pour leur qualité supérieure, tout comme leur nom signifie excellence littéraire.

Noix et fruits, nougats et fondants . . . tous dans une même boîte! Quelles friandises délicieuses, quel choix exquis!

Ces chocolats surfinis sont en vente dans tous les établissements sérieux, - parce qu'ils sont supérieurs et possèdent un cachet d'originalité très marqué.

**Bonbons Candiac**  
- (Canada) Limitée -



LES  
OBLIGATIONS  
D'UTILITÉS  
PUBLIQUES

SONT LES

PLACEMENTS

DU JOUR

Valeurs de choix

Rendement  
Intéressant

Demandez notre liste

LE PRÊT  
MUNICIPAL

Limitée

Banquiers en Valeurs  
de Placements

72, Côte de la Montagne  
Tél. 2-3300. QUEBEC

SOMMAIRE DE JANVIER

	Page
Vent du Nord (Eva Sénécal) . . . . .	5
L'observance du dimanche (G. Bélanger) . . . . .	9
Au pays des Glaciers (illustration) . . . . .	10
Dépopulation rurale (XXX) . . . . .	11
Une scène évocatrice (illustration) . . . . .	13
Une lettre à nos lecteurs . . . . .	14
Tempête d'hiver (poésie) . . . . .	14
Lamartine chez les Pingouins (Auguste Galibois) . . . . .	15
Mlle Eva Sénécal . . . . .	17
Marges d'Histoires (Albert Lévesque) . . . . .	17
La Neige (poésie) . . . . .	17
Notre terre canadienne et ses beautés (illustration) . . . . .	18
La vieille fille (André Beury) . . . . .	19
Un peu d'Histoire Municipale (Un archiviste) . . . . .	20
Corrigeons-nous (Georges Bélanger) . . . . .	21
Expansion des Services d'Utilités Publiques en 1928 (J.-A. Fournier) . . . . .	23
Une Veillée chez le Père Michel (Lys) . . . . .	25
600,000 francs par mois (J. Drault) . . . . .	29
Je crois en vous petits poissons (illustration) . . . . .	32
Le Derby de Québec . . . . .	41
Connaître l'enfant . . . . .	42
Echo des revues . . . . .	43
Quelques livres nouveaux . . . . .	45
Le Masque d'or (poésie) (Gabrielle St-P. Dugal) . . . . .	45
M. Alfred Pelland . . . . .	46
Parlons films — La traduction . . . . .	46
Le Givre (poésie) . . . . .	47
Invocation à l'Hiver (Eva Sénécal) . . . . .	48

DES RENTES  
POUR TOUS

Vous n'êtes pas rentier?  
C'est votre faute!  
Avec le système perfectionné des "Prévoyants du Canada" les rentes sont mises à la portée de tous. Pour un seul seulement économisé chaque jour, vous obtenez une de nos belles rentes. Maintenant que sont là, "Les Prévoyants du Canada", vous n'aurez que vous à accuser, si plus tard vous regrettez de ne pas être rentier.

NOUS SOMMES

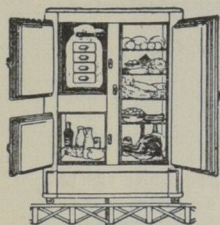
la plus puissante compagnie de rentes viagères en Canada et l'une des plus fortes du monde entier.

EDIFICE

Les Prévoyants  
du Canada

56 rue St-Pierre

Tél. 2-0688. QUEBEC



LE CHOIX DE PLUS DE

7,500,00

CLIENTS SATISFAITS

Il n'y a qu'un seul

FRIGIDAIRE

Produit de General Motor

Vendu et installé  
par

GOULET &

BÉLANGER LTÉE

8 DE LA COURONNE

Tél.: 6101-6102



Mademoiselle EVA SENECAL

Femme de lettres dont une de ses poésies, "Vent du Nord", a obtenu un prix lors d'un concours, à Lyon.



POUR \$5.00  
COMPTANT

Nous vous livrons un  
Dactylographe  
UNDERWOOD,  
REMINGTON  
ou ROYAL

Reconstruit à neuf  
avec une

Garantie pour 5  
ans.

Ecrivez,  
téléphonez ou venez.

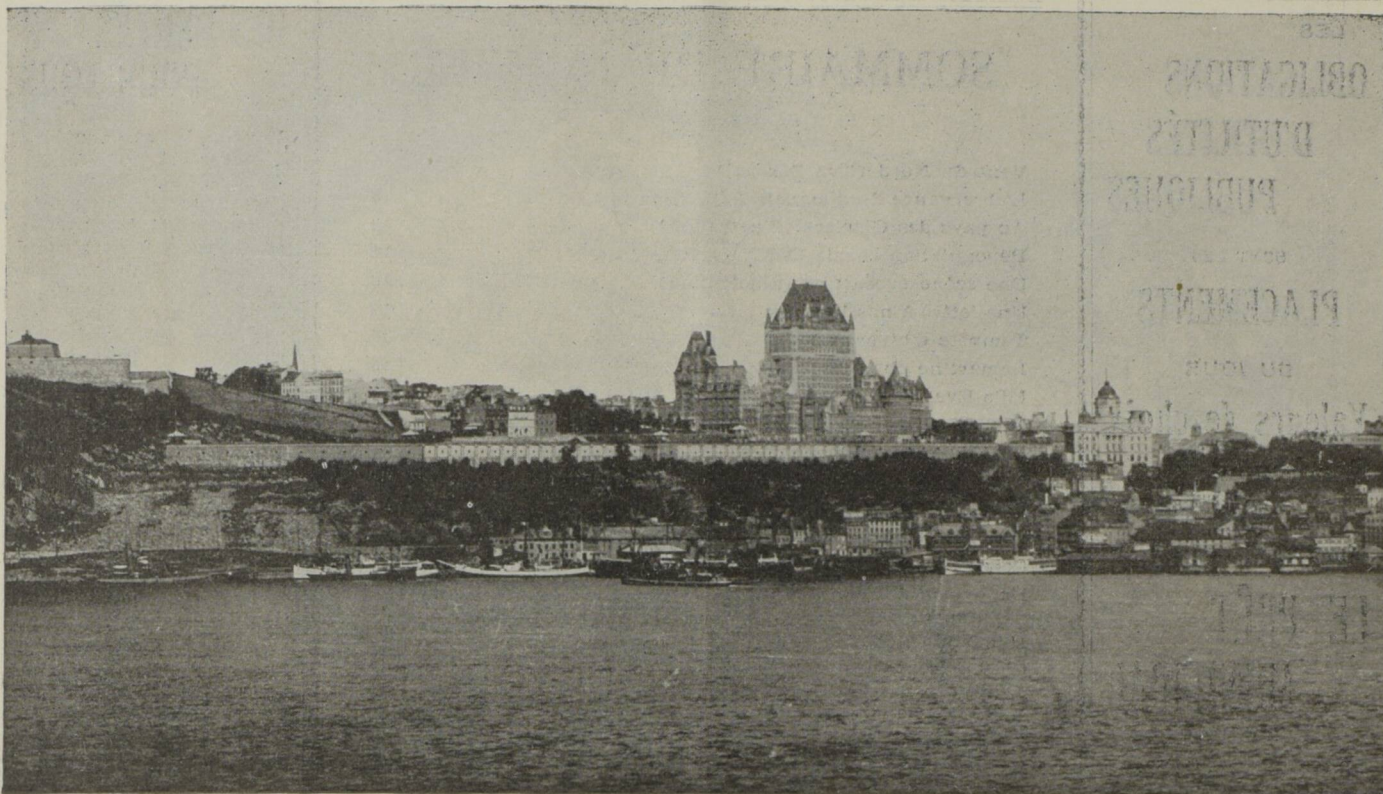
QUEBEC  
TYPEWRITER

Exchange, Enr.

J.-E. VEZINA, prop.

82, Côte de la Montagne  
Tél. 2-3551 -- QUEBEC.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec



## QUÉBEC et SON DÉVELOPPEMENT

L'achat d'un terrain à bâtir, bien situé dans la ville de Québec, est un placement assuré et offre la plus grande chance de spéculation.

Depuis les trois dernières années, vingt-huit millions ont été dépensés dans la construction de bâtisses et d'industries.

Dix-sept millions ont été mis à la disposition du Port de Québec pour son amélioration par le gouvernement provincial.

Un montant de trois millions huit cent quatre-vingt-dix mille a été voté, en décembre dernier, par les contribuables pour l'amélioration du trafic et autres services de la ville.

Une Commission d'Urbanisme a été nommée par le Gouvernement Provincial qui s'occupe spécialement du progrès de la ville de Québec et surveille son agrandissement.

La ville de Québec possède des sites qui s'offrent avantageusement à toute personne à la recherche des centres d'expédition soit pour y installer des industries ou un commerce de gros.

Elle offre aussi le plus bel endroit possible de tout le Canada à tous ceux qui sont à la recherche d'un local pour se construire une résidence privée.

La ville de Québec possède plusieurs rues et boulevards où tous ses services sont installés, où des terrains vacants peuvent être acquis à des conditions exceptionnellement avantageuses, près de son plus grand parc d'amusements dans St-François d'Assise, quartier Limoilou, là où l'hôpital de St-François d'Assise, le plus perfectionné, a été construit et est ouvert actuellement à un grand nombre de patients qui reçoivent des traitements scientifiques.

Le plus beau site de ce quartier a été réservé et aménagé spécialement pour résidences privées.

On peut se procurer gratuitement une liste de lots à bâtir et de propriétés, les plus avantageusement situés, en vente à des prix d'occasion dans les différents quartiers de la ville.

Il suffit de remplir le coupon ci-dessous et le maller à l'adresse indiquée:

ADRESSEZ :

### LES IMMEUBLES DE QUÉBEC, ENREGISTRÉES

Appt 2, 108, RUE SAINT-JOSEPH

QUÉBEC

TELEPHONE 2-1229

Veuillez m'envoyer gratuitement, sans aucune obligation de ma part, une liste de lots à bâtir et de propriétés offerts en vente à des prix d'occasion.

Nom.....

Adresse.....

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec



# CHATEAU CHAMPLAIN

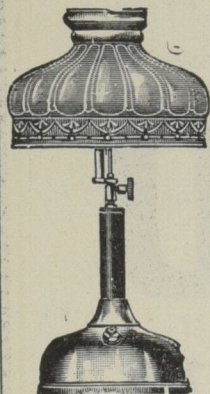
En face gare C.P.R. (Gare Union)

ABSOLUMENT MODERNE ET ENTIEREMENT A L'EPREUVE DU FEU  
CUISINE EXCELLENTE

Nos Spécialités: Banquets de noces, Réunions d'hommes d'affaires.—Charcuteries et pâtisseries françaises livrées à domicile.



Les prouesses d'une artiste sur la glace.



LUMIÈRE - CHALEUR ET CUISSON

"A LA COLEMAN"

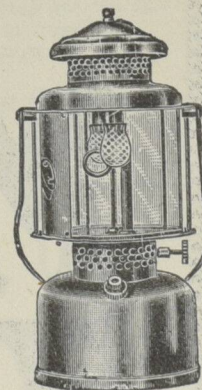
Telle est la manière la plus moderne de vivre.

MINIMUM DE TRACAS — MAXIMUM DE SATISFACTION

Vivez "à la COLEMAN", vous serez heureux.

**SAMSON & FILION, Ltée**

343 - 345, rue St-Paul - - - - - QUEBEC



Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McClure, O.D., 109 St-Jean, Québec



## Traité suivant un Vieux Procédé Anglais

DEPUIS des siècles, la pipe jouit de la plus grande vogue en Angleterre, sans aucun doute à cause de la très fine qualité du tabac qu'il est possible d'avoir en ce pays. Vous pouvez maintenant vous procurer au Canada, au même prix que les tabacs ordinaires, le meilleur tabac de Virginie—traité suivant un procédé anglais—qui, dès la première bouffée, nous en avons la conviction, vous fera trouver en votre pipe la façon la plus satisfaisante et la plus délicieuse de jouir du tabac. Essayez un paquet de Mayfield et ensuite vous en fumerez toujours.

HACHE GROS POUR LA PIPE ET FIN POUR  
ROULER DES CIGARETTES

Les paquets contiennent des certificats échangeables  
contre des paquets de Cartes à Jouer.

ROCK CITY TOBACCO CO., LIMITED  
QUEBEC

My6



# MAYFIELD

## Tabac à Fumer

## VENT DU NORD

(1er prix "Originalité")

Le vent du nord souffle en rafale  
Sur les hameaux;  
Il bondit, se tord, et dévale  
Des hauts côteaux.

Il vous mord la face et vous jette,  
En impromptus,  
Les tas de neige qu'il brouette  
Longs et pointus.

Il caracole, il est têt ivre  
De tant tourner,  
D'enlacer l'arbre qui se livre,  
Abandonné.

Il râle sa farouche joie,  
La fait hurler,  
Affolant les êtres qu'il ploie  
Pour violer.

Dans la plaine il passe et varlope  
Les blancs remous,  
Dans les vallons il s'enveloppe  
Jusqu'aux genoux.

Il chante aux heureux de la terre  
Un chant fougueux,  
Mais un long refrain de misère  
Aux pauvres gueux

Dans leur mansarde il passe aux fentes  
Ses doigts déments,  
Avec des râles de Bacchantes  
Dans les tourments.

Il est grand, rude, âpre et farouche  
Le vent du Nord;  
Il rampe, s'apaise, se couche,  
Se dresse et mord.

Près des volets fermés il rôde,  
Chantant, criant,  
Plus souple qu'une brise chaude  
De l'Orient.

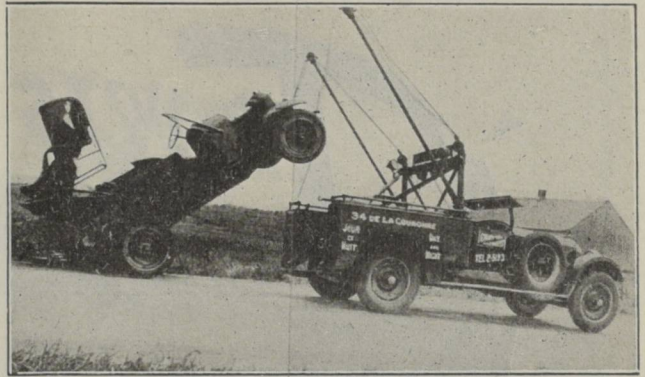
J'aime tes fougues, ta furie,  
Rude géant,  
Aprè mistral de ma patrie,  
Souffle effrayant.

Je voudrais à travers l'espace  
Aller un peu,  
Confondre avec ton cœur de glace,  
Mon cœur de feu.

Et je suivrais tes courses folles,  
Hôte pieux,  
Fuyant loin des ivresses molles,  
Main sur les yeux.

Eva SENECAI

Décembre 1927.



### Soignez votre auto comme vous-même!

Adressez-vous à un garage de premier ordre où des mains expertes sauront remédier efficacement à toutes les déficiences sur votre char que vous retrouverez comme neuf.

Profitez de la saison moins active de l'hiver pour nous confier vos réparations.

Service incomparable de remorquage

# GARAGE SAMHUOT

"Où la satisfaction est assurée"

34, de la Couronne, - Tél. 3-0944  
QUEBEC

Une  
Brique  
de Tuf.



12  
Nuances  
diffé-  
rentes.

## La Frontenac

Nos briques sont fabriquées de tuf pur contenant en même temps les éléments chimiques qui, en se décomposant par la cuisson, leur donnent ces tons riches et veloutés.

Brique Rustique — Brique Commune  
Terra Cotta

Cotations et échantillons Gratis sur Demande

### BRIQUE FRONTENAC, LIMITÉE

140, rue St-Jean, QUEBEC

TEL. 2-0980

P.-A. GALARNEAU, - - Gérant-Général

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

# À Travers Le Canada via "Le Chemin National"

**CHEMIN DE  
FER  
NATIONAL  
DU  
CANADA**

## LE CONTINENTAL Limité

(LE TRAIN DE LUXE POUR L'OUEST)

Part tous les jours de Montréal à 10 h. 15 p.m., en route pour North Bay, Winnipeg, Edmonton, Calgary, Parc National, Jasper, Prince Rupert, Vancouver et Victoria.

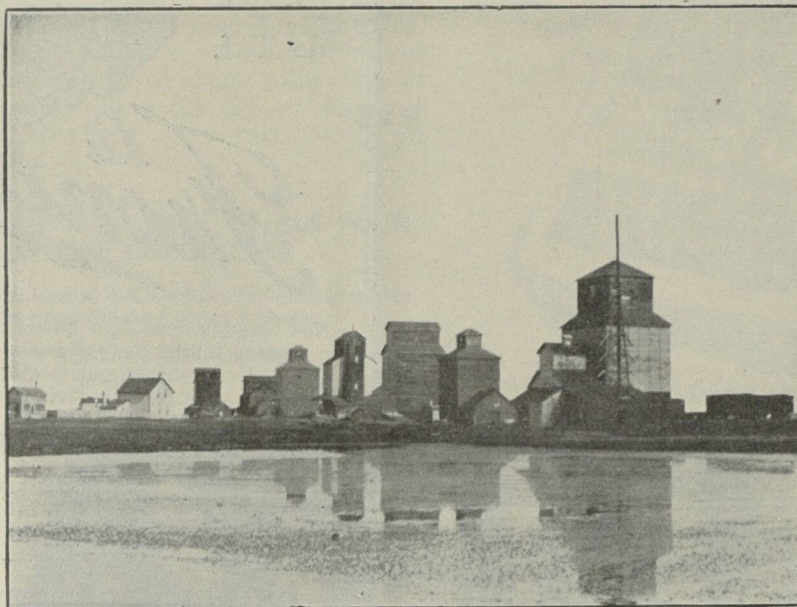
Matériel roulant de tout dernier modèle, wagon-panorama-bibliothèque, (muni d'appareils de radio), wagons-lits modernes et touristes, wagons-colons et wagons-première. Excellent service de wagons-réfectoires.

Départ de Québec à 1 h. 20 p.m. pour raccordement à Montréal avec le "Continental Limitée".

Demandez des livrets illustrés et de plus amples renseignements à J.-E. Leblanc, Agent de district, Trafic-Voyageurs, Chemin de Fer National.

7, RUE DU FORT, QUEBEC, QUE.

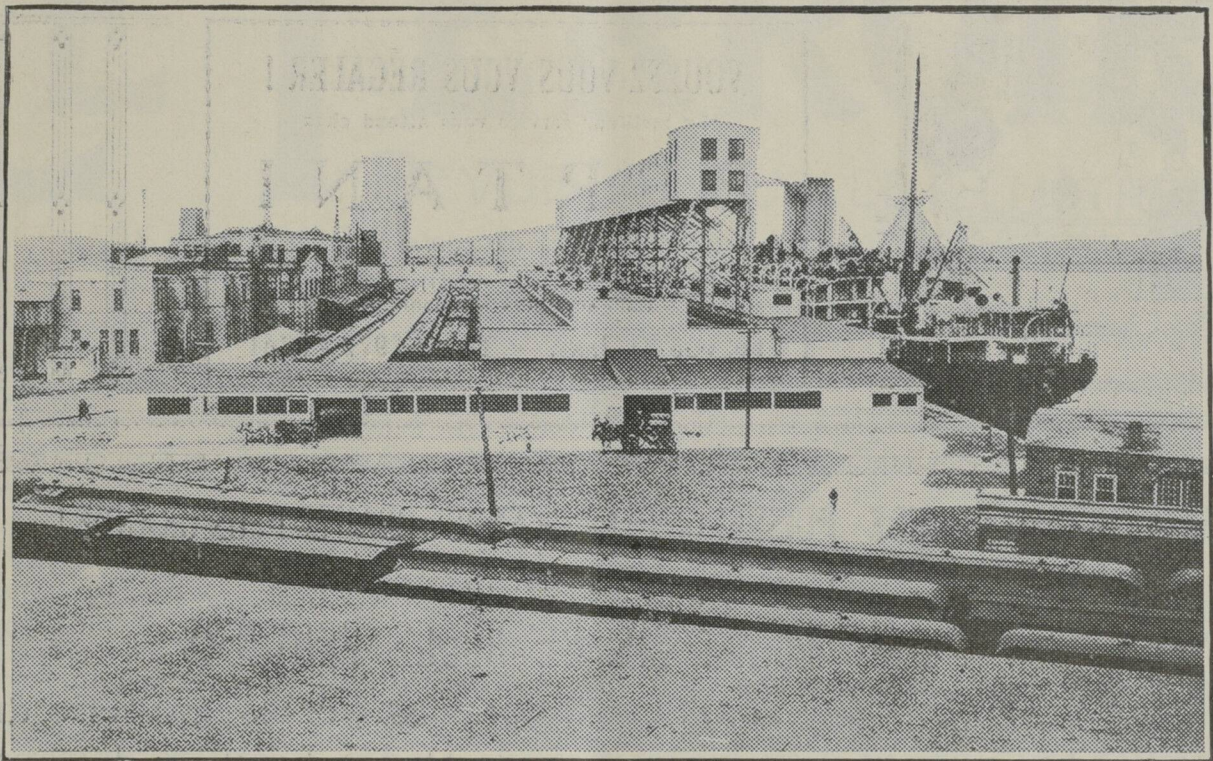
## CANADIEN NATIONAL



Un village typique de la prairie, comme en ont vu plusieurs des excursionnistes de l'Université de Montréal dans leur dernière course vers la côte du Pacifique.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec





Au pays des Grands Lacs: éleveurs à grains.

## CONFIEZ-NOUS VOS VALEURS !

¶ Et vos chèques de dividendes viendront régulièrement.

¶ Celui qui a déjà placé quelques milliers de dollars, est obligé de voir à une multitude de détails d'administration. Il est sage pour lui de se prévaloir de notre service, qui le soulagera de toute responsabilité et lui évitera tous les ennuis.

¶ Outre la garde et la gérance des titres, la Société d'Administration et de Fiducie fait une spécialité de la vente et de l'achat des valeurs. Tous nos services sont à vos ordres.

## SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION ET DE FIDUCIE

MONTREAL  
5 Est, rue St-Jacques  
Tél: HArbour 4192

QUEBEC  
72, côte de la Montagne  
Tél: 2-1189



Vous désirez un  
foyer  
harmonieux ?

Vous trouverez  
chez

**ROBITAILLE**

des sons tout doux!

**Nos fameux pianos feront vos délices**

L'incomparable gramophone

**"VICTOR ORTHOPHONIC"**

ou nos  
merveilleux radios

**"DE FOREST CROSLEY"**

vous apporteront  
bonheur et gaieté.

ENTENDEZ-LES. Votre choix sera facile!

ACHETEZ-LES. Ils sauront vous égayer !

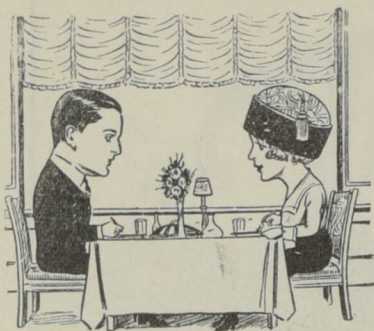
**C. ROBITAILLE, ENRG.**

320, rue St-Joseph

-:-

QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec



**VOULEZ-VOUS VOUS RÉGALER !**

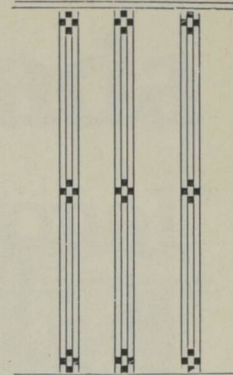
Le meilleur service vous attend chez

**BERTANI**

*"Le Palais des gourmets"*

Cuisine française-italienne. Vins et bières de choix  
Banquets servis à domicile

66, rue St-Jean — Tél. 2-2972 - 8741



**VITESSE PLUS GRANDE - PUISSANCE PLUS GRANDE - BEAUTÉ PLUS GRANDE !**

Telles sont les caractéristiques du

**NOUVEAU SENIOR SIX DE DODGE BROTHERS**

Les ingénieurs, qui ont dessiné le châssis et la carrosserie du Senior Six, avaient reçu instruction de Dodge Brothers de construire une automobile sans rivale pour sa beauté et son endurance, et insurpassable en apparence. Ces caractéristiques sont bien conformes à la sage politique de ces pionniers de l'industrie des bonnes voitures.

**AUTOMOBILES**

**DODGE BROTHERS**

**MORISSET & FRÈRE**

**316, RUE ST-JOSEPH,**

**QUÉBEC**

**UNE PAROISSE D'AVENIR — ST-FRANÇOIS D'ASSISE**

FUYEZ LES RUES ÉTROITES ET CONGESTIONNÉES DES  
VIEUX QUARTIERS ET VENEZ VIVRE AU GRAND AIR.

A St-François d'Assise, les rues et les avenues sont très larges, les habitations sont attrayantes et de bon goût. Voilà pourquoi nous nous plaisons à dire que la paroisse résidentielle de Québec par excellence, c'est SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE.

Notre personnel est à la disposition de ceux qui ont l'intention de se fixer à cet endroit.

**QUEBEC LAND COMPANY**

Téléphone: 9602

229, rue St-Joseph

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

# LE TERROIR

## REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE de la SOCIÉTÉ des ARTS, SCIENCES et LETTRES de QUÉBEC

PUBLIE PAR

EUDORE CARON, président.

LE TERROIR, Limitée

GEORGES BELANGER, rédacteur.

Bureau d'affaires: 108, St-Joseph, QUÉBEC. Téléphone 2-1229 — Bureau à Montréal: 5462, Esplanade, Tél. Crescent 0113.

Prix d'abonnement 1 an: Canada, \$3.00, Etranger, \$4. — Chèque ou mandat doivent être payables à Le TERROIR Ltée.

Vol. IX — No 9

BEAUCEVILLE

Janvier 1929.

## L'OBSERVANCE DU DIMANCHE

Le dimanche, pour *tous* les chrétiens, est un jour *religieux*. Il est dans nos moeurs, comme tel, et non pas simplement comme un jour de repos ou de délassement. La loi *ecclésiastique* ordonne de l'observer *religieusement*, selon sa nature. En quelle qualité l'Eglise légifère-t-elle sur le dimanche? Il est bon de le savoir, afin de s'y comprendre. C'est une qualité *essentielle* et *souveraine*. Le dimanche est son domaine propre. Mais, dira-t-on, l'État aussi a légiféré sur le dimanche. C'est vrai. Que faites-vous de son autorité, en cette matière? Je dis que c'est une autorité *secondaire* et *accidentelle*. L'État a légiféré pour donner à la loi ecclésiastique des effets et une sanction civils.

L'ÉTAT CIVIL N'A PAS LEGIFERE POUR CHANGER LA NATURE DU DIMANCHE, ET IL NE PEUT PAS LE FAIRE. MAIS IL A LEGIFERE POUR SECONDER LA LOI ECCLESIASTIQUE ET ASSURER L'OBSERVANCE DU DIMANCHE DANS LE SENS QUE L'EGLISE DEMANDE QU'IL SOIT OBSERVE, C'EST-A-DIRE COMME JOUR RELIGIEUX.

Voyez ses prescriptions. Défense de commercer, de fabriquer, de plaider, ce jour là; suspension des délais légaux, fermeture des magasins, des banques, des cinémas et des théâtres, dans tout le pays (excepté à Montréal!)

Pourquoi cela? Pour assurer à chacun la liberté du corps et de l'esprit nécessaire, afin qu'un jour sur sept, dans tout le pays (excepté à Montréal) la population chrétienne puisse, dans le recueillement, occuper un peu sa pensée de Dieu, le Maître de l'univers, cause et fin de tout et de chacun de nous. Et pour aussi que de ce rapprochement avec la Divinité — source du beau, de l'honnête et du bon — l'humanité revienne à ses occupations, dans un esprit de paix, de devoir et de justice, puisé à sa source même. Aussi, dans un esprit de pardon et d'attente, car Dieu s'est réservé la justice finale.

Voilà pourquoi le dimanche a été institué. Voilà ce que l'État ne peut pas changer, ne changera pas, mais observera et fera observer, par des lois protectrices. *C'est tout ce qu'on lui demande.*

Dans tout le pays, excepté à Montréal, les théâtres et cinémas sont fermés le dimanche. A Montréal, le public s'y entasse, et l'après-midi et le soir. Les spectacles qu'il y voit ne le rapprochent pas de la Divinité. Ils l'en éloignent, tout au contraire, et bien plus que le travail qu'on force quelques ouvriers à faire, ce jour là. Car, en soi, le travail est honnête! La fermeture des théâtres et des cinémas, le dimanche, est donc une de ces mesures requises de l'État civil pour assurer l'observance *religieuse* du dimanche.

L'État civil a-t-il fait son devoir, sur ce point? Mais, oui! Comment se fait-il, alors, qu'à Montréal, les cinémas et théâtres fonctionnent, grands ouverts, le dimanche?

Il faut savoir que dans notre pays constitutionnel, le pouvoir civil est divisé en trois branches, le pouvoir législatif, le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire. Cela fait bien du monde. Au lieu d'un despote, nous en avons plusieurs. Or, le pouvoir législatif a passé une loi; le pouvoir exécutif a tenté de la mettre en exécution; le pouvoir judiciaire (à Montréal), l'a mise en échec. Un juge de Montréal a déclaré la fermeture des cinémas, le dimanche, inopérante, dans la province de Québec, cependant qu'un juge de Québec l'a appliquée. Nous verrons la fin, quand le procureur général, l'hon. M. Taschereau l'a promis, aura porté la cause en appel et aura obtenu un jugement d'un autre tribunal (encore une autre machinerie de notre constitution, qu'il faille passer d'un tribunal à l'autre).

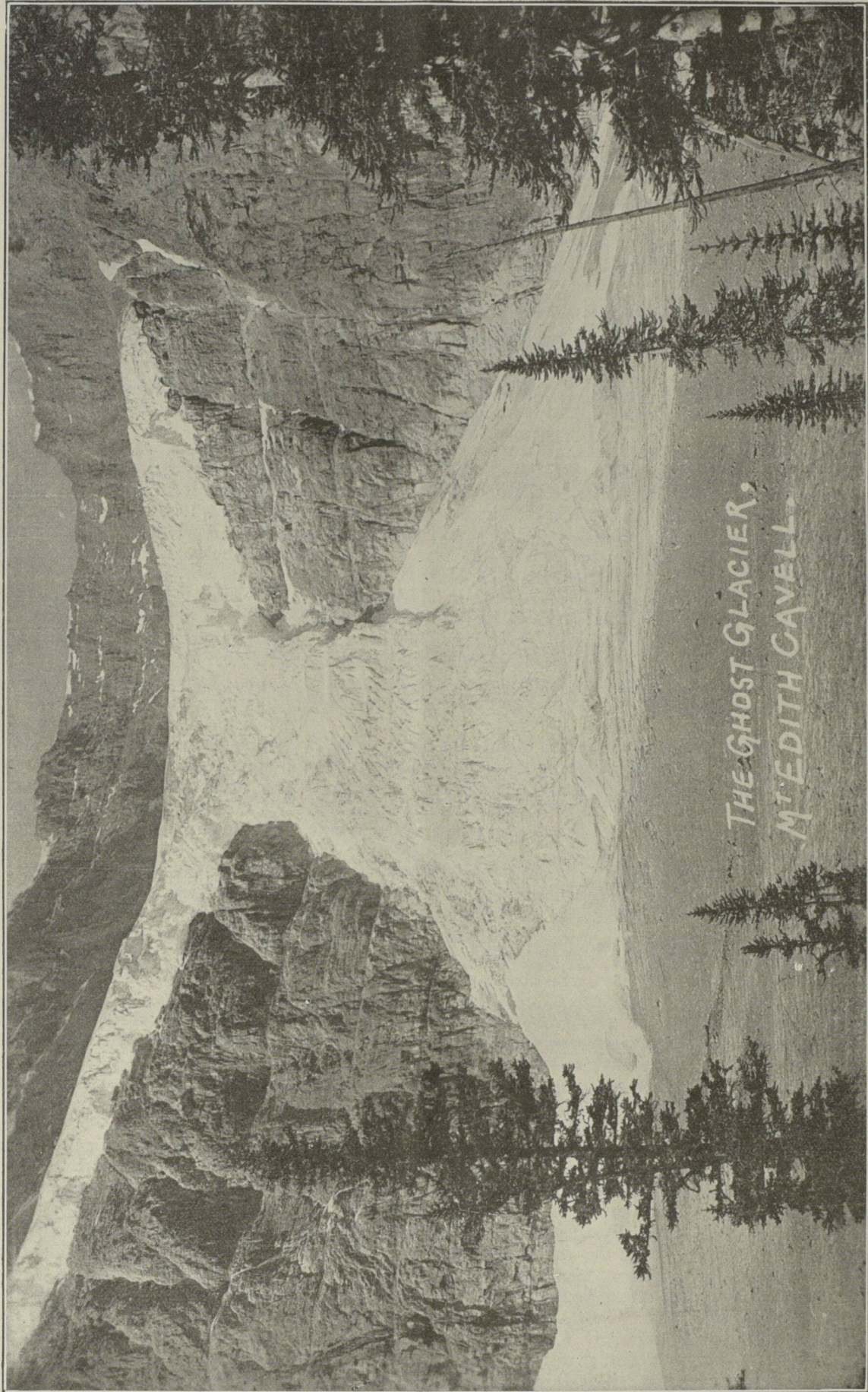
Faut-il s'étonner qu'il y ait divergence, parmi les autorités civiles, quand nous avons eu, dans le district de Montréal, des curés (et non des moindres) qui ont contredit ouvertement et publiquement leur archevêque, sur cette question, et... qui ont conservé leur cure?

Que chacun s'efforce, chez soi, d'accorder ses violons. Le curé Brosseau, de Saint-Jérôme, s'est, dira-t-on, mêlé de ce qui ne le regardait pas. C'est à savoir. Il a paru, au contraire, fort intéressé. Le juge Désaulniers, lui, a jugé de ce qui était de son ressort. La cour d'appel parlera après lui, et il se soumettra.

CONCLUSION:—Si vous voulez qu'une loi porte ses fruits, ne la laissez pas dormir pendant vingt ans, dans les statuts. Vous ne pourrez plus la réveiller! *Attention au travail du dimanche!*

Georges BELANGER

## AU PAYS DES GLACIERS



C'est dans les Rocheuses que se rencontrent ces énormes glaciers. Le soleil du printemps réussit à peine à vaincre ces géants de glace. Des neiges éternelles couronnent la tête de ces pics majestueux, tels les monts Robson, MacKenzie et Edith Cavell.

## DÉPOPULATION RURALE

Dans un premier article sur ce sujet, le *Soleil* disait, il y a quelques jours, que les causes d'émigration et de dépopulation rurale étaient multiples.

Le père Lamarche en a signalé une que personne encore chez les laïques n'avait osé mentionner. Il en reste une bonne douzaine d'autres qui opèrent plus ou moins directement suivant les lieux ou les circonstances :

10 — Le climat moins rude des Etats-Unis est un facteur sur lequel nous n'avons aucun contrôle. Indiscutablement il constitue un attrait. Il suffit d'entendre ceux qui reviennent, nous parler de l'hiver court et modéré de la république voisine pour s'en convaincre.

20 — L'attrance familiale ou amicale de ceux qui ont déjà passé la frontière et qui engagent leurs parents et leurs amis du Canada à les joindre est une deuxième cause contre laquelle nous ne pouvons rien faire.

30 — Le manque d'amusement dans les campagnes — dont le *Soleil* a déjà parlé, — en comparaison des plaisirs bruyants que l'on trouve en ville.

Il existe un remède à cette cause d'ordre rural et il est grand temps de l'appliquer.

40 — Notre situation ouvrière, la protection dont on entoure le travailleur des villes, les avantages présents et ceux que l'on escompte, — comme les primes de chômage, — les gages apparemment élevés, les heures limitées de travail et la méthode moderne de son exécution mis en comparaison avec la somme d'ouvrage rude et constant que requiert la culture d'une terre, sont des raisons qui attirent dans les centres urbains une trop grande proportion de la jeunesse campagnarde.

Les pouvoirs religieux et civils sont également responsables de cet état de choses.

Le travailleur d'usine et le journalier sont plus mal situés au point de vue morale, hygiène, santé, liberté, que l'habitant des campagnes, nous dira-t-on, et c'est vrai ! Mais n'empêche que les lois ouvrières et les conditions du travail dans les villes ont partout créé l'impression contraire. Et dans un cas comme celui-là ce n'est pas la réalité qui compte, mais bien la conviction d'un sort meilleur, qui détermine le dépeuplement rural.

50 — Sols pauvres, arides où il est pratiquement impossible de faire de la culture payante, mais que l'on continue à cultiver avec acharnement en dépit des conditions défavorables.

Cette cause remonte aux erreurs commises en fait de colonisation il y a cinquante ans et plus. Nous avons des dizaines de paroisses qui n'auraient jamais dû être ouvertes et dont les habitants végètent de génération en génération. Non seulement on veut y rester, mais on tente souvent de les agrandir sous prétexte qu'il y existe une organisation religieuse et civile, église, écoles, etc., qu'il faut soutenir.

Ce sont ces centres pauvres et sans avenir attrayant

pour la jeunesse, qui alimentent l'émigration vers les villes et aux Etats-Unis.

Dans toutes les paroisses où la terre est fertile, comme au Lac St-Jean, au Témiscamingue, dans l'Abitibi, au Saguenay, dans la région du nord et au sud du fleuve en haut de Québec, dans les plaines bordant le fleuve de Québec à Matane, les départs pour cette cause sont à peu près nuls. Mais c'est par douzaine que l'on voit partir les jeunes gens des paroisses pauvres de certaines parties de la Beauce, des Cantons de l'Est, de la région des montagnes au sud et au nord du St-Laurent, depuis Québec et Gaspé, et depuis Beupré jusqu'à la limite des établissements.

Nous connaissons maintes paroisses de ces régions peu favorisées qui n'ont fait aucun progrès agricole depuis 25 ans. D'autres ont reculé. — Que faire ? Nous admettons que le problème n'est pas facile à solutionner. Il faudra y venir cependant. En attendant, la jeune population de ces endroits nous échappe, et ce ne sont ni les congrès, ni les considérations religieuses ou patriotiques qui la retiendront.

60 — La culture routinière qui se pratique encore sur une trop grande échelle, en dépit de l'instruction agricole répandue à profusion par l'organisation agronomique depuis 15 ans.

Un trop grand nombre de cultivateurs perdent, chaque année, plus que la moitié du fruit de leur labeur, en refusant d'adopter des méthodes de culture scientifique. Leurs revenus ne sont plus suffisants pour rencontrer les dépenses plus élevées de la vie moderne. Ils se découragent, dénigrent leur profession, inspirent le dégoût de l'agriculture à leurs enfants et ils abandonnent des terres fertiles, sur lesquelles ils auraient pu vivre dans l'aisance — comme tant d'autres à côté d'eux y arrivent, s'ils avaient voulu s'instruire et changer leurs méthodes de culture.

Le temps et l'instruction aidant, il y a lieu d'espérer que nous verrons plus tard une amélioration générale de ce côté.

70 — Organisation scolaire défectueuse, puisque jusqu'à présent, on a négligé le facteur "Agriculture" dans notre enseignement élémentaire rural. — Une réforme radicale est en voie de s'accomplir et sur ce point nous avons raison de compter sur la formation d'une meilleure mentalité, avec le temps.

80 — Charges trop élevées pour l'organisation religieuse et scolaire dans nos paroisses, même les plus pauvres Eglises, dépendances de fabriques, écoles modèles trop dispendieuses, pour les ressources dont disposent ceux qui sont chargés de leur construction et de leur entretien. Et ceux là sont généralement les cultivateurs dans une proportion de 95%.

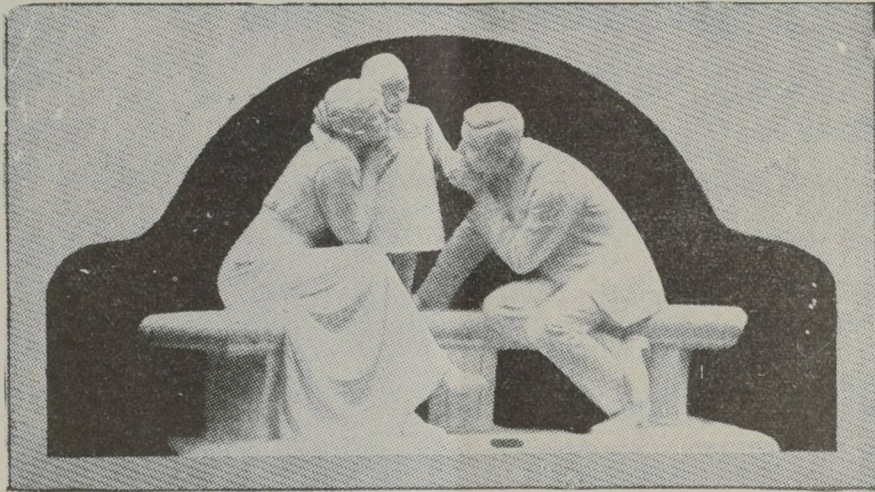
Il est temps de dire la vérité complète et entière, quelque désagréable qu'elle soit. Et, sur ce point encore, nous avons lieu de croire qu'il y aura amélioration bientôt.

## UNE SCENE EVOCATRICE



En canot de toile, sur un des lacs merveilleux des Rocheuses, cette Indienne n'est-elle pas l'image de ce que devait être la vie sauvage d'autrefois? Qui nous dépeindra ces scènes de la vie indienne quand les blancs n'avaient pas encore découvert le Canada et que cette immense contrée n'était peuplée que de tribus sauvages? Visiter les Rocheuses, cette Suisse merveilleuse, avec tout le confort que mettent à la disposition du touriste nos deux grandes compagnies ferroviaires, les Chemins de Fer Nationaux et le Pacifique Canadien, c'est faire un voyage unique au monde et jouir des plus beaux spectacles que la nature puisse offrir à l'oeil de l'homme.

# UNE LETTRE A NOS LECTEURS



LE TRAIT D'UNION par J.-M. BOYRIVEN

Cher Monsieur

ou chère Madame,

J'ai été chargé de rechercher des parents adoptifs pour 365 enfants en bas âge, absolument seuls en ce monde, sans parenté, sans soutien, sans avenir, dans une condition plus pitoyable encore que celle des orphelins.

Je veux parler des enfants nés de parents inconnus et abandonnés aux soins des religieuses de la Crèche Saint-Vincent de Paul, à Québec.

Le sort de ces pauvres petits devrait toucher tous les coeurs...

Sans doute, les meilleurs soins leur sont-ils donnés, à commencer par le saint Baptême; sans doute, dans l'asile que la Providence leur a ménagé, médecin, religieuses et gardiennes rivalisent-ils de dévouement pour faire un heureux sort à ces malheureuses créatures; mais il y a un fait à retenir: c'est qu'un enfant ne développe bien son intelligence, n'apprend à parler et à se débrouiller, n'élève ses sentiments, n'acquiert, en un mot, une bonne éducation qu'au contact des grandes personnes et même des enfants plus avancés que lui dans la vie!

En effet, dans une famille ordinaire, un petit enfant se trouve tout de suite en relations presque continues avec sa mère, avec son père et toute la parenté sympathique, et tous les amis dont il captive l'attention; chacun lui parle, chacun lui témoigne de l'affection, s'intéresse à ses premiers balbutiements et s'efforce de les perfectionner, chacun guette les premières manifestations des divers sentiments de cette âme toute neuve encore et les développe ou essaie de les mettre au point; ajoutez qu'à l'âge des jeux, la rencontre d'enfants ou plus précoces ou plus vieux, pourvu qu'ils soient bien élevés, contribue beaucoup à faire avancer le travail des grandes personnes.

Or, à la Crèche, pour qu'au moins deux personnes puissent s'occuper, comme on fait dans les familles, de l'éducation de chaque enfant hospitalisé, il faudrait

un personnel de 730 religieuses ou institutrices quand, en réalité, elles sont 21 religieuses et 80 gardiennes.

Ce qui arrive, c'est que les enfants, bien nourris, bien soignés, mais groupés dans différentes salles suivant leur âge, croissent bien physiquement, mais développent très peu leur intelligence; ils en sont tous au même point: lents à parler, lents à comprendre.

Il n'y a que deux remèdes à cette situation:

Premier remède: Placer ces enfants en pension, à prix d'argent, dans des familles recommandées, afin que le voisinage d'enfants plus avancés et surtout l'influence des grandes personnes les mène au plus tôt à un développement normal; ensuite... les placer dans un orphelinat; ensuite... leur enseigner un métier; ensuite... les lancer dans la vie!...

Deuxième remède, le moins coûteux et de beaucoup le meilleur: Donner ces enfants à des ménages spécialement recommandés comme parents adoptifs par le curé de leur paroisse.

La fécondité a parfois été refusée à des époux qui s'en font un réel chagrin; ils se sentent un peu inutiles dans la vie; les trésors de bons sentiments, de charité, d'apostolat dont leur coeur est rempli, ils n'ont personne à qui les communiquer; leur patrimoine moral, ils n'ont personne à qui le léguer en héritage; leur nom même et les plus chères traditions de leurs familles ne seront point continuées. Ils trouvent leur foyer trop calme et peut-être un peu monotone: c'est qu'il y manque, en effet, le joyeux tapage, les cris, les pleurs même de ce présent des cieux qu'est tout enfant chrétien; il y manque les occasions quotidiennes de renoncement et de mérite; il y manque l'heureuse certitude de préparer, de pétrir et de façonner, en quelque sorte, des âmes pour le ciel du bon Dieu...

Que faire, si tel est votre cas?

Que conseiller, si vous connaissez de tels cas?

*Une visite à la Crèche Saint-Vincent-de-Paul, à Québec.*

Il y a du choix. Pensez donc: 365 enfants, depuis les nouveaux-nés jusqu'aux bambins et bambines de quatre ans!

On choisit, on se concerte, on s'entend avec la mère supérieure, on signe un contrat d'adoption; tout cela par charité pour un prochain misérable et par amour pour un Dieu infiniment bon.

On arrive à l'hospice les mains vides et l'on repart avec un trésor; et le foyer désormais n'est plus désert, et la maison n'est plus monotone, et la vie n'est plus inutile, et l'union n'est plus stérile. Elle est féconde pour l'éternité.

Les enfants de la Crèche sont presque tous remarquablement attrayants. On peut les visiter du premier au dernier, chaque semaine, le dimanche et le jeudi, de 2 heures à 3 heures (heure solaire). Sur entente spéciale on peut s'arranger pour une visite en d'autres temps.

Si un ménage, à la suite de cette lettre, adopte quelque enfant délaissé, il sera en bonne compagnie, puisque, depuis trois ans, *quatre cent dix ménages ont accompli cet acte héroïque de charité.*

On n'en connaît point qui l'aient regretté.

CHER MONSIEUR

ou

CHERE MADAME,

- 1°—Pouvez-vous nous aider à placer quelqu'un de ces enfants?
- 2°—Connaissez-vous quelque part un bon ménage sans enfant qui serait heureux de venir au secours de la Crèche encombrée? Quelle est son adresse?
- 3°—Vous proposez-vous d'aller visiter la Crèche, cet été? Avec les chemins de fer, les autobus et les automobiles, c'est si facile de faire une course à Québec, 680, chemin Ste-Foy!
- 4°—Pouvez-vous contribuer par une aumône à payer les dépenses extraordinaires de la propagande entreprise pour trouver des parents adoptifs? Pensez seulement aux dépenses de voyage pour envoyer conduire en Gaspésie ou sur la Côte Nord les enfants adoptés par des familles pauvres.

La moindre somme d'argent sera reçue avec reconnaissance.

Je vous prie d'agréer, cher Monsieur ou chère Madame, mes plus respectueuses salutations en N. S.

V. GERMAIN, ptre, vicaire  
à Ste-Marie de Beauce (P. Q.)

## Tempête d'hiver

L' AQUILLON se déchaîne et mène ses tournois,  
Il soulève la neige en froides poudreries,  
Au trot précipité de ses cavaleries  
Il passe en ébranlant nos granges et nos toits.

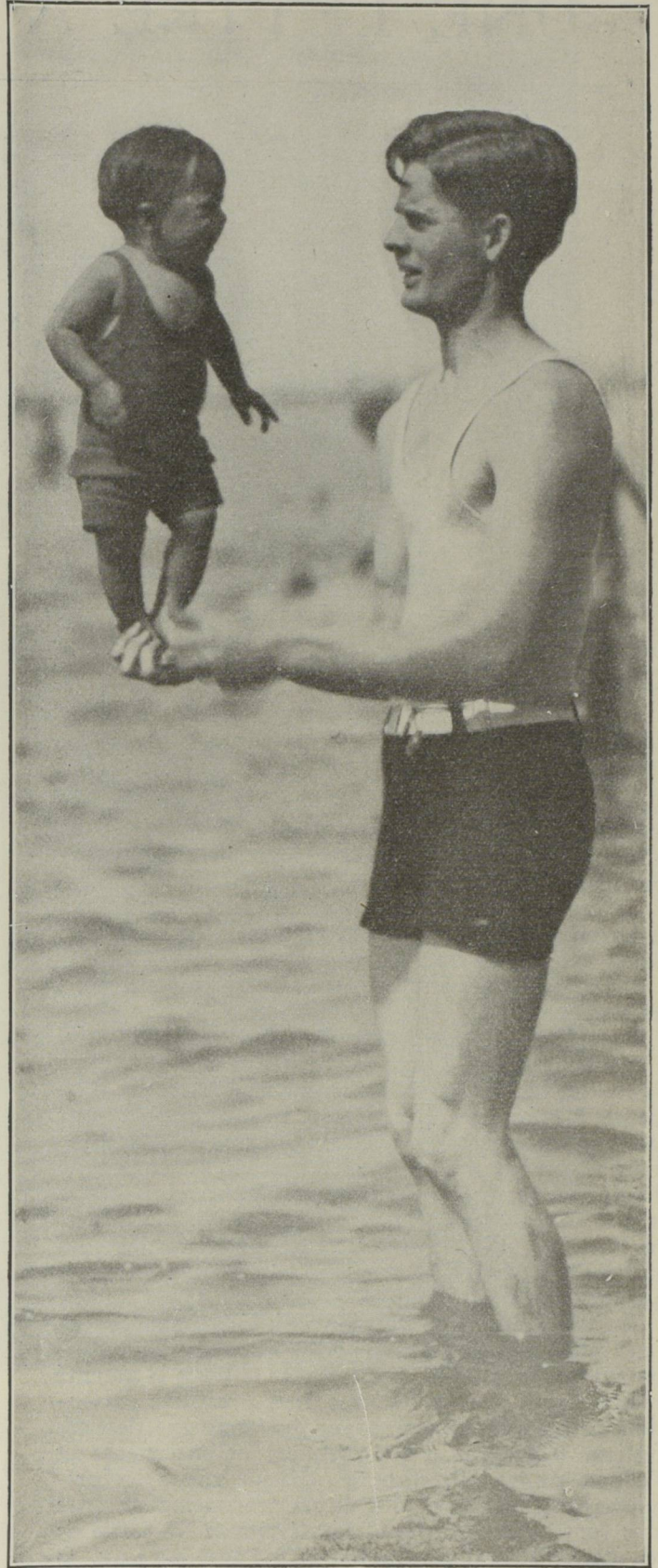
L'air tranquille gémit de ses sauvageries,  
Et les calmes bosquets et l'asile des bois,  
Nos paisibles vallons troublés par ses abois  
Sont livrés aux accès de toutes ses furies.

Seigneur, ayez pitié de ceux que l'aquilon  
Des vices indomptés tyrannise et tourmente  
Et que le péché tient sous sa rage démente.

Ils vont comme un jouet aux souffles du démon.  
Il est leur maître dur, car ils sont sa conquête  
Seigneur, arrachez-les à la sombre tempête.

Armand CHOSSEGROS, S. J.

## Les plaisirs de la plage



Voilà un charmant bébé que les plaisirs du bain n'effraient pas. Son papa est en train de lui donner sa première leçon de natation.



## LAMARTINE CHEZ LES PINGOUINS

Par J.-Auguste Galibois

Si j'avais des loisirs, je voudrais écrire, pour l'édition des pingouins, une vie d'Alphonse du Prat de Lamartine, qui brilla sur tous les sommets, ce qui ne l'empêcha pas de mourir dans la misère! — Une vie romancée de Lamartine, avec des éléments psychologiques ou anecdotiques nouveaux? — ce serait ridicule ou très difficile, me direz-vous, après les meilleurs et les plus fameux écrivains, après X, après Y, après Z, après Sainte-Beuve, après Lemaître, après Barthou, et après vingt autres critiques supérieurs et pénétrants, et là-dessus vous partiriez peut-être d'un grand éclat de rire, et vous n'auriez pas tort! Cependant, j'offre au premier journaliste venu, mon idée, que je crois bonne.

Si j'avais des loisirs, pour peindre les embêtements d'un homme supérieur au sein d'une société ignorante et prétentieuse, aussi ignorante que prétentieuse, et vice versa, j'écrirais la vie fantaisiste, très fantaisiste de Lamartine, en respectant naturellement l'intégrité de ses oeuvres littéraires: Les Méditations Poétiques, Les Harmonies Poétiques et Religieuses, Les Nouvelles Méditations Poétiques, Jocelyn, la Chûte d'un Ange, Les Recueils Poétiques, et même ses merveilleux écrits en prose qu'on n'égalera jamais, non pour l'intérêt documentaire, peut-être, mais pour l'intérêt humain, créé par les effusions d'une âme hypersensible et supérieure. Je connais par coeur son oeuvre littéraire, mais je me sens indigné de la commenter ici.—Quant à son oeuvre politique, il n'a pu donner la mesure de sa valeur. "Être un Napoléon sans épée au côté", c'était là son rêve, mais le peuple français à cette époque ne le comprenait pas, et ne pouvait le comprendre. Lamartine, bien plus que Musset, qui trouva la formule, était né trop tôt dans un siècle trop jeune!

D'accord avec les idées précédentes, et pour réveiller quelque peu mes compatriotes endormis, pour essayer de les réveiller, du moins, je voudrais faire naître Alphonse de Lamartine dans la Province du Québec, il y a trente ou quarante ans, afin de rendre évidentes et sensibles (sensibles dans le sens latin) les tristesses d'un génie naïf, plongé dans le snobisme de nos niaiseries québécoises.—Je le ferais naître à Saint Pierre les Becquets, dans le Comté de Nicolet, le 26 Octobre 1890; Lamartine aurait aujourd'hui trente-huit ans, et n'aurait pas encore fini de boire la pleine coupe d'amertume que lui réserveraient ses compatriotes. À vingt-huit ans, ayant en poche le manuscrit des Méditations Poétiques, il s'était présenté chez un journaliste de mes amis qui, d'après des instructions et une discipline particulière, l'avait affectueusement éconduit. "Selon les ordres de nos classes dirigeantes, réfractaires à toutes les oeuvres d'art, je ne puis publier votre livre, mais votre personne m'intéresse, dites-moi donc un peu ce que vous avez fait de votre jeunesse?"

Lamartine raconta alors les idylles de son adolescence, l'aventure de l'abbé Dumont et de Mademoiselle DeMilly dans les Montagnes du Dauphiné, la

vie édenique qu'il avait menée à Mâcon et à Saint-Point, avec une adorable mère et cinq blondes petites soeurs, plus jeunes et plus frêles que lui ("véritable nid de rossignols", disait Royer-Collard). Je placerais toutes les scènes de sa jeunesse quelque part dans la Province de Québec, et l'imprimeur du grand journal officiel se déclarerait enchanté de la conversation de Lamartine. Il l'engagerait à revenir. En attendant le retour de la fortune, ce Lamartine dont l'âme était lourde de souvenirs amoureux, et le coeur chargé de tristesse devant un avenir incertain, était exposé à mourir de faim, au coin d'une borne ou sur le marché public.—À quoi lui servait-il d'avoir jeté des cris pareils, aussi pathétiques, dans un monde ignorant, tout à fait incapable de le comprendre? Que les grammairiens remarquent que j'ai rapidement passé de l'imparfait au passé.

À ses débuts, la première fois qu'après huit années d'études chez les Jésuites, à Sainte Rose du Dégelé, sur le Lac Témiscouata, il était venu à vingt quatre ans, chez Madame Saint-Hilaire, (Lisez: La Comtesse de Sainte-Aulaire) lire les stances mélancoliques et passionnées du Lac:

"Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages"  
 "Dans l'abîme éternel emportés sans retour"  
 "Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges"  
 "Jeter l'ancre un seul jour?".....

ses amis l'avaient encouragé d'exploiter sa veine poétique. Mais en l'entendant pour la première fois, son cousin Victor (Lisez: Victor Cousin) philosophe connaissant bien la nature humaine, et la mentalité de la société canadienne française, avait tout de suite déclaré: "Ce jeune homme est le plus grand poète de notre époque; il va sûrement mourir de faim". Hélas ce "cousin" était un frère, si ému et si sincère! Hélas! Hélas! si Lamartine l'avait écouté, et s'il était demeuré pingouin parmi les pingouins, dans la milice ou dans le commerce!

X X X

Cependant, Alphonse de Lamartine, élevé par la plus adorable des mères, et par le plus courageux des pères, attendait patiemment son heure, en se laissant aller au fil de l'eau, sans autre regret que celui de ses facultés supérieures inemployées, regret assez vif et assez amer d'ailleurs. Elvire, poitrinaire, était morte dans la Beauce en 1916, ne lui laissant qu'un crucifix, "tiède encore de son dernier soupir", et une source d'inspiration poétique qui ne devait jamais tarir. De cette source était déjà sorties les Méditations suivantes dont je n'indiquerai que le premier vers ou les vers essentiels, bien que je les connaisse tous par coeur et par le détail. Plus tard, d'autres chefs-d'oeuvres devaient surgir de son âme ardente, chefs-d'oeuvres dont les pingouins n'ont jamais entendu parler, cela se conçoit très bien. Mais revenons à ses oeuvres de début:

**A ELVIRE:**

Un silence éternel succède à nos amours,  
Mais les siècles auront passé sur ta poussière,  
Elvire, et tu vivras toujours!

**LE LAC:**

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,  
Que les parfums légers de ton air embaumé  
Que tout ce qu'on entend, l'on voit et l'on respire,  
Tout dise: Ils ont aimé!

**L'IMMORTALITE:**

Ainsi l'homme flottant de misère en misère  
Du berceau vers la tombe achève sa carrière  
Et du temps et du sort, jouet infortuné  
Descendant au tombeau dit: Pourquoi suis-je né?  
Puisque tu naquies, il était bon de naître!!!

**L'ISOLEMENT:**

Un seul être nous manque, et tout est dépeuplé!

**SOUVENIR:**

Comme deux rayons de l'aurore,  
Comme deux scupirs confondus,  
Nos deux âmes ne forment plus  
Qu'une âme et je soupire encore.....

**LE SOIR:**

Le soir ramène le silence,  
Assis sur ces rochers déserts  
Je suis dans le vague des airs  
Le char de la nuit qui s'avance.....

Ramenez la paix et l'amour  
Au sein de mon âme épousée  
Comme la nocturne rosée  
Qui tombe après les feux du jour.....

**LE VALLON:**

Mon cœur lassé de tout, même de l'espérance.....

**LA PRIERE:**

Je te cherche partout, j'aspire à toi, je t'aime!  
Mon âme est un rayon de lumière et d'amour.  
Qui du foyer divin détaché pour un jour,  
De désirs dévorants, loin de toi consumée,  
Brûle de remonter à sa source enflammée.....

**L'AUTOMNE:**

Salut! Bois couronnés d'un reste de verdure....

**CHANT D'AMOUR:**

Pourquoi de tes regards percer ainsi mon âme?  
Baisse, oh! baisse tes yeux, pleins d'une chaste flamme  
Baisse les ou je meurs!  
Viens, plutôt, lève-toi! Mets ta main dans la mienne....  
Que mon bras arrondi t'entraîne et te soutienne  
Sur ce tapis de fleurs.....

Pauvre Lamartine! A quoi ces magnifiques effusions lyriques lui servaient-elles chez les Pingouins?

—A rien du tout.

Alors, manuscrit en poche, il déambulait par les rues, à la recherche d'un Mécène quelconque et ne le trouvait pas. Était-ce un éditeur qu'il cherchait? Oui, sans doute, mais pas expressément un entrepreneur en librairie. Il voulait surtout, par les grâces de son manuscrit, enfin imprimé, obtenir d'un coup la célébrité, la gloire, la mise en emploi, en fonctions, de ses magnifiques facultés, afin d'oublier l'amour de la divine Elvire, qu'il venait d'inhumer à Sainte-Marie. Le journaliste, paré des palmes académiques, et

distributeur des faveurs officielles ne l'avait pas éconduit, sans poliment l'inviter à revenir plus tard "quand ses vers seraient au point" disait-il. Bien des poètes ont crevé dans des circonstances pareilles. Lamartine le savait bien, mais plein de courage, et luttant contre l'indifférence, l'apathie et l'ignorance, il s'enhardit au point de frapper à la porte de plusieurs de nos négociants, pour essayer d'obtenir une souscription bénévole en faveur de ses essais poétiques, désirant publier ces effusions d'un cœur tendre, disait-il, et d'une âme qui aspirait à faire connaître l'essence dont elle était formée. Ce langage était trop nouveau pour nos commerçants. Il ne fut pas compris. Un soir de 1918, alors qu'accompagné d'un jeune garçon de seize ans, possédant la plus belle chevelure dorée et des yeux magnifiques (je vous crois, il s'agit de Victor Hugo!) il était entré chez Proculus Gauvin, marchand, enrichi par le prix des vivres vendues pendant la Guerre, alors qu'il était entré, disais-je, pour solliciter une souscription quelconque destinée à aider la publication de son livre, Lamartine reçut de Proculus cette réponse inattendue:

"La littérature, ça ne me regarde pas. Adressez-vous aux prêtres ou aux avocats. Cependant vous avez une belle écriture; si vous voulez faire des factures, je vous donnerai dix piastres par semaine. Et quant au jeune homme qui est avec vous, il a les yeux clairs et l'air dégourdi, (c'était Victor Hugo!) s'il veut faire les commissions et porter les paquets, je lui donnerai cinq piastres par semaine".

D'accord avec Crémazie, avec l'abbé Casgrain, avec Arthur Buies, avec Edmond de Nevers, et tous les écrivains canadiens-français qui n'ont pas voulu flagorner les pingouins, je suis convaincu que si Lamartine, Châteaubriand et Hugo, pouvaient renaître et se présenter ensemble dans une de nos grandes épiceries la première fonction dont ils seraient investis serait de descendre à la cave, et de mesurer du sirop! Après trois cents ans de résidence canadienne, nous ne sommes pas plus avancés que cela! Rien n'est aussi foncièrement loyal et hospitalier qu'un bon pingouin canadien-français, mais personne, non plus, n'est aussi réfractaire au talent artistique. Personne ici ne cherche à comprendre ce qui se passe dans le cerveau d'un autre. On laisse cette tâche, qu'on a toujours considérée comme un pénible effort, aux spécialistes du métier qui sont les avocats et les détectives. Et ces gens-là, fort habiles, d'ailleurs, pensent à leurs honoraires, et ne se préoccupent pas énormément de psychologie.

On conçoit si Alphonse de Lamartine, avec sa sensibilité quasi féminine, dut souffrir profondément de toutes les rebuffades que lui imposa la sottise. Il finit cependant par obtenir les quatre cents dollars nécessaires à l'impression de son livre. Celui-ci contenait le Lac, Le Vallon, L'Automne, et la plupart des chefs-d'oeuvres dont je vous ai parlé. Bien accueilli par la critique locale, il s'en alla modestement porter chez le libraire une cinquantaine d'exemplaires de son volume, ornés d'une jolie lithographie du Lac du Bourget, situé, comme chacun le sait, à la source de la Rivière Harricana, au Nord de l'Abitibi.

Ce genre de poésie était nouveau à Québec, et l'entreprise de vendre ces cinquante exemplaires parut incertaine au libraire poli et bienveillant qui les reçut, à moins, toutefois, que l'auteur ne daignât paraître et se produire dans les salons de la Haute Ville, et faire danser interminablement le "fox trot" et le "black bottom" aux quinze débutantes numérotées, dont les silhouettes avaient paru dans les grands jour-

naux de Montréal. Lamartine ne voulut pas se soumettre à ce genre de contorsions qui lui rappelait la danse du scalp et les exploits de la Grande Flibuste et des Boucaniers de l'Île-de-la-Tortue. Il préféra cultiver en serre-chaude une fleur très rare, et finit par épouser une jeune anglaise, Mary-Ann Birch, très bonne, très pieuse, et très dévouée. En six mois, le libraire ainsi privé de réclame, du moins de sa réclame principale, malgré tous ses efforts de vendeur, avait réussi à placer trente-sept exemplaires des Méditations Poétiques.

X X X

Mais si Lamartine croyait, en épousant une jeune anglaise riche, en avoir fini avec les Pingouins Canadiens-Français, il se trompait lourdement. Ceux-ci ne lui pardonnèrent pas d'avoir osé montrer plus de talents qu'ils n'en avaient eux-mêmes, et surtout d'être distant et distingué. Ils devaient lui faire payer plus tard et chèrement ce souci de la forme élégante qu'il affectionnait dans son style, dans ses manières et jusque dans son costume!

J. Auguste GALIBOIS.

(A suivre)

## Mademoiselle Eva Senécal

Un poète nous est né. Comme il est un peu de mode, chez-nous, c'est à l'étranger (si la France nous est étrangère) que son talent a été couronné, en premier lieu. Nous aurons probablement notre tour, pour reconnaître que Mlle Eva Senécal a le feu sacré. Cependant, admettons, tout de suite que les lauriers qu'elle a conquis en France ont été en tous points mérités.

Sur près de quinze cents concurrents, Mlle Senécal, jeune fille dépassant à peine la vingtaine, a obtenu le premier prix d'originalité, pour un seul petit poème, "Le Vent du Nord", qu'elle a envoyé, en tremblant, au concours de Lyon.

Nous publions ce poème, avec un autre qui lui ressemble et qui fera taire une certaine critique, car n'a-t-on pas dit que le "Vent du Nord" n'avait pu être inspiré qu'à un ennemi du Canada. Or, lisez "Invocation à l'Hiver", poème inédit que nous publions, dans le même numéro, et dites, après l'avoir lu si Mlle Eva Senécal n'est pas une bonne et franche canadienne.

Mademoiselle Senécal n'a pas eu de maître. Son génie poétique s'est affirmé, seul, avec, pour guide, la nature et pour inspiration, son propre feu intérieur. De là, cette personnalité exclusive qui donne à ces vers leur profonde originalité. Elle ne pense pas comme un autre; elle n'écrit pas comme un autre; elle rêve à sa façon, une façon étrange, parfois sauvage et trop ardente, qui pourra la faire mal juger, mais... ce ne sont que des rêves. La réalité, c'est que Mademoiselle Senécal n'a jamais songé à les vivre. C'est assez qu'elle s'en soit fait un paradis terrestre, un sanctuaire fermé, dans lequel seule, prêtresse, elle a pénétré. Si elle nous les dit, pour notre charme, c'est que son art poétique a dédaigné les artifices de pensée et d'imitation, et qu'il s'est surtout appliqué à la réalité de rêves véritablement et profondément soufferte.

A notre collaboratrice, nous sommes heureux d'offrir nos félicitations les plus chaleureuses et de soulager une brillante carrière littéraire, telle qu'il s'en annonce une pour elle.

LA DIRECTION

## Marges d'histoire

La Librairie d'Action canadienne-française, dans sa nouvelle série *Documents historiques*, offre au public intellectuel le premier tome d'un ouvrage en trois volumes, Marges d'histoire, par l'abbé Olivier Maurault. Il traite de l'art au Canada. Sujet susceptible d'intéresser une foule de lecteurs. Ses pages sur l'art laissent voir l'amateur du beau, mais aussi l'historien. L'auteur excelle avec un sain optimisme à montrer les progrès des beaux-arts chez nous, ou le développement graduel d'un talent, que ce soit celui d'Albani ou de Gill.

Le dernier chapitre est révélateur. Il nous découvre l'activité artistique des Anglo-Canadiens. Les deux autres volumes qui paraîtront sous peu promettent un intérêt égal.

Depuis près de vingt ans, ce sulpicien dans le ministère actif, trouve toujours le temps de s'intéresser au mouvement littéraire et artistique. Les jeunes recherchent ses conseils. Les revues se disputent sa collaboration. Il y écrit des articles d'une excellente tenue littéraire, faite de simplicité, de correction, de dignité. Il préfère pourtant les sujets historiques.

C'est en ce sens qu'il a dirigé une grande partie de ses études. Sulpicien, il vit à proximité d'archives abondantes sur le Montréal féodal. Ville-Marie mystique, la colonie naissante, qu'il fait bon vivre en ce passé! L'abbé Maurault en a été le pèlerin attentif. C'est le meilleur cicerone qui puisse nous guider à travers cette époque. Chemin faisant, il nous cause de la vie coloniale, nous fait connaître de beaux types d'humanité, nous explique la portée des gestes héroïques. Sans y prétendre directement, voici que l'auteur nous inspire de la fierté historique. Ce sentiment naît du récit et de l'exposé des faits dans toute leur réalité psychologique. L'abbé Maurault aime l'histoire vivante. Il dépasse les faits et les dates, pour aller jusqu'aux sentiments, jusqu'à l'âme des hommes. Comme les héros qu'il ressuscite et les événements qu'il évoque sont nobles, il en résulte dans l'esprit du lecteur un accroissement de fierté.

Adjoutons que la présentation matérielle du volume est très soignée et constitue un nouveau témoignage de bon goût au crédit de l'éditeur.

En vente chez tous les bons libraires, au prix de \$1.00 l'unité.

Albert LEVESQUE

## LA NEIGE

L'AQUILON se déchaîne et mène ses tournois,  
La rue immaculée éclate de blancheur.  
Le toit s'enfle; et, le col relevé, le marcheur,  
Les pieds mal assurés, sur le trottoir, chancelle.

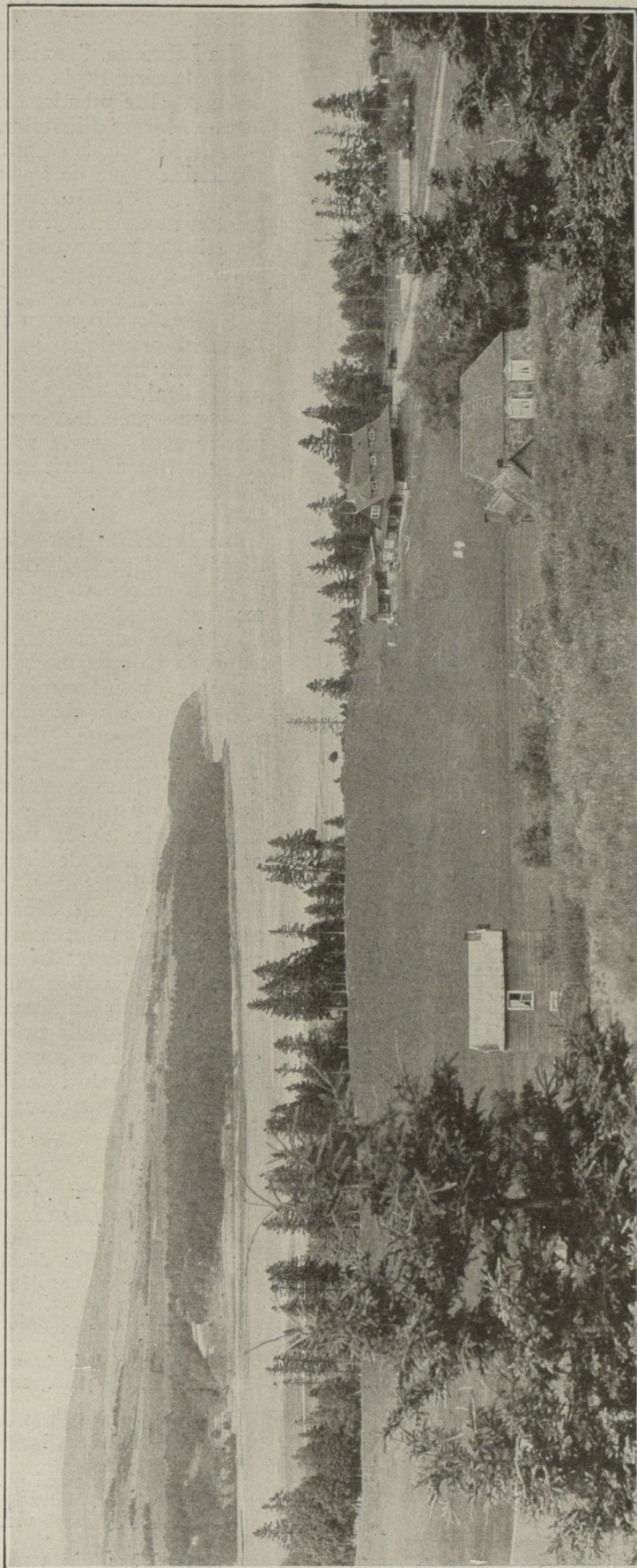
La neige, qui de tous les horizons ruisselle,  
Entre en ses yeux, entre en sa bouche, et, sans  
[pudeur,  
Entre en son nez! et, sur sa belle joue en fleur,  
Se colle, fond en larme, où ronde, elle étincelle.

Et les arbres aussi portent un doux parfum;  
Ils ont chargé leurs bras de neige, clair manteau;  
Ils se sont comme vient la bise, emmitoufflés.

Mais là-bas, où la mort, avec l'hiver, s'élançait,  
La neige, tristement, aux soûls dats accablés,  
Prépare un glorieux linceul, dans le silence.

Albert LOZEAU.

NOTRE TERRE CANADIENNE ET SES BEAUTES



Un des magnifiques paysages qu'offre aux touristes la grande nature canadienne.

# CORRIGEONS-NOUS

(La grammaire est l'art et la science de parler et d'écrire correctement)

L'hon. Cyrille Delàge, surintendant de l'instruction publique, disait, il n'y a pas très longtemps, dans un discours:— "Parlons comme nous écrivons, et nous parlerons mieux". Larousse a dit, il y a bien plus longtemps:— "Ecrivons comme nous parlons, et nous écrivons bien, car l'oreille est le plus sûr des guides".

Et voilà ! L'habitude de bien parler conduit à celle de bien écrire, et vice versa. Laquelle a la priorité du temps? J'opine pour la première, car on apprend à parler longtemps avant d'apprendre à écrire. La grammaire apprend à parler, aussi bien qu'à écrire. Si donc, dès l'abord, on enseigne à l'enfant à parler correctement, il lui sera bien plus facile, par la suite, de comprendre, de retenir et d'appliquer les règles qu'on lui enseignera. Son oreille aura été formée aux règles avant sa mémoire et l'aidera.

Et qu'on sache bien que c'est l'oreille qui a dicté la plupart des règles de la grammaire française, l'oreille délicate et sévère des paysans de l'Île de France. Les grammairiens n'ont rien inventé. Ils n'ont fait que compiler.

## La concordance des temps

Ceci est surtout vrai de la concordance des temps. C'est le goût, l'harmonie et la délicatesse de l'oreille qui les ont dictées. La logique est venue après. Et il a été, une fois de plus, constaté que le goût français est fait de logique, comme il est fait de clarté.

Une longue séparation, un climat dur, des nécessités matérielles ont un peu, beaucoup émoussé notre sens, sous ce rapport. Adressons-nous, alors, aux règles qui ont été codifiées par les grammairiens et attachons-nous y.

Ces règles feront découvrir les erreurs contenues dans les phrases suivantes, comme elles auraient pu les prévenir:—

"A vrai dire, il *eut mieux valu* que ce travail fut fait par d'autres". D'après les grammairiens, il faut dire *eut été fait*, ou bien dire, dans la phrase principale, *il vaudrait mieux*. De même:—"Du seul point de vue curiosité, cette exposition *vaudrait* qu'on la visite". Il faut dire *qu'on la visitât*, ou dire *vaut qu'on la visite*. "M. Hearst avoue qu'il ne croit pas qu'il *advindra* un jour où la prohibition sera pleinement observée et qu'elle *pourra* même l'être". Il faut dire "qu'il *advienne* un jour où la prohibition *soit* pleinement observée, et qu'elle *puisse* même l'être. "Le gouvernement des Etats-Unis *voudrait* que l'on *prohibe* l'exportation des liqueurs." *Prohibât* est ce que la règle exige.

Les phrases qui précèdent ont été prises dans trois journaux différents, et les deux premières sont de vieux journalistes, dont l'un est coutumier de ces erreurs. Il n'a évidemment ni l'oreille ni la règle.

## Subjonctif du verbe avoir

Les deux premières personnes du pluriel du subjonctif du verbe *avoir*, faut-il le dire, sont comme suit:—*Que nous ayons, que vous ayez*, et non *ayions, ayez*. Le rôle de l'oreille est, ici, bien apparent, puisque c'est le seul verbe qui ne prend pas un *i*, au subjonctif. La phrase suivante, cueillie dans un éditorial (17 janvier), est donc fautive:—

"La seule chose intéressante dont nous *ayions* pris connaissance...."

## Complément indirect

Quand plusieurs verbes ont un même complément indirect, il faut donner à chacun la préposition qui lui convient. La phrase suivante (même journal que ci-haut), pêche contre cette règle:—

"Le sort des candidats sera fixé lundi, à l'appel nominal et le peuple, juge souverain et impartial, les *admettra* ou les *rejettera* de l'enceinte auguste du prétoire".

Il fallait dire:—les *admettra dans* l'enceinte ou les *en rejettera*.

## Egard à . . . pour

*Avoir des égards pour*, c'est manifester de la déférence, de la courtoisie. *Avoir égard à*, marque simplement une idée d'indication. Que dire de la phrase suivante, prise dans un journal du 5 janvier?

"Que provision soit faite au traité pour permettre l'extradition des personnes accusées de conspiration ou d'offenses contre les lois douanières des deux pays, *sans égard pour* leur nationalité."

Il fallait dire, *sans égard à*, car autrement, ce traité original aurait été passé pour exclure des relations internationales toute courtoisie mutuelle. Pas besoin de traité, pour cela!

## Plus d'un . . . . .

*Plus d'un, plus d'une* expriment-ils, oui ou non, une idée de pluralité? Question oiseuse, direz-vous. Pas tant que cela. Voici un rédacteur, en plein premier-Montréal, qui en fait un singulier. Lisez plutôt:—

"A Nazareth, il y a *plus* d'une jeune fille qui *tourne* fort agréablement le vers."

Vous voyez. Il y en a plus qu'une et il n'y en a qu'une. A moins que ce ne soit une et demie, car il n'y a que lorsqu'on ajoute une fraction à l'unité qu'elle reste singulière. Du moment qu'on ajoute une autre unité, elle devient multiple.

## Un musée d'horreurs

Voici un "Billet du matin", intitulé "Le difficile métier", qui est, à lui seul, tout un musée d'horreurs. Relevons les principales.

"*Tout jeune homme qui doit convoler...*" *Convoler* signifie *se remarier*, et non pas *se marier*. *Convoler en premières noces* est un non sens absolu. Il s'emploie pour tous les mariages, excepté pour le premier.

"*Le mari idéal doit avoir l'air d'être épris de sa femme et d'avoir toujours une mine souriante. Avoir l'air d'avoir une mine! Qu'en pensez-vous? Voilà un mari qui doit être deux fois hypocrite, une fois par son air et une fois par sa mine. Que sa femme soit sur ses gardes, car il lui en fera pousser deux plutôt qu'une.*

"*A l'usage des jeunes filles qui veulent rendre leurs*

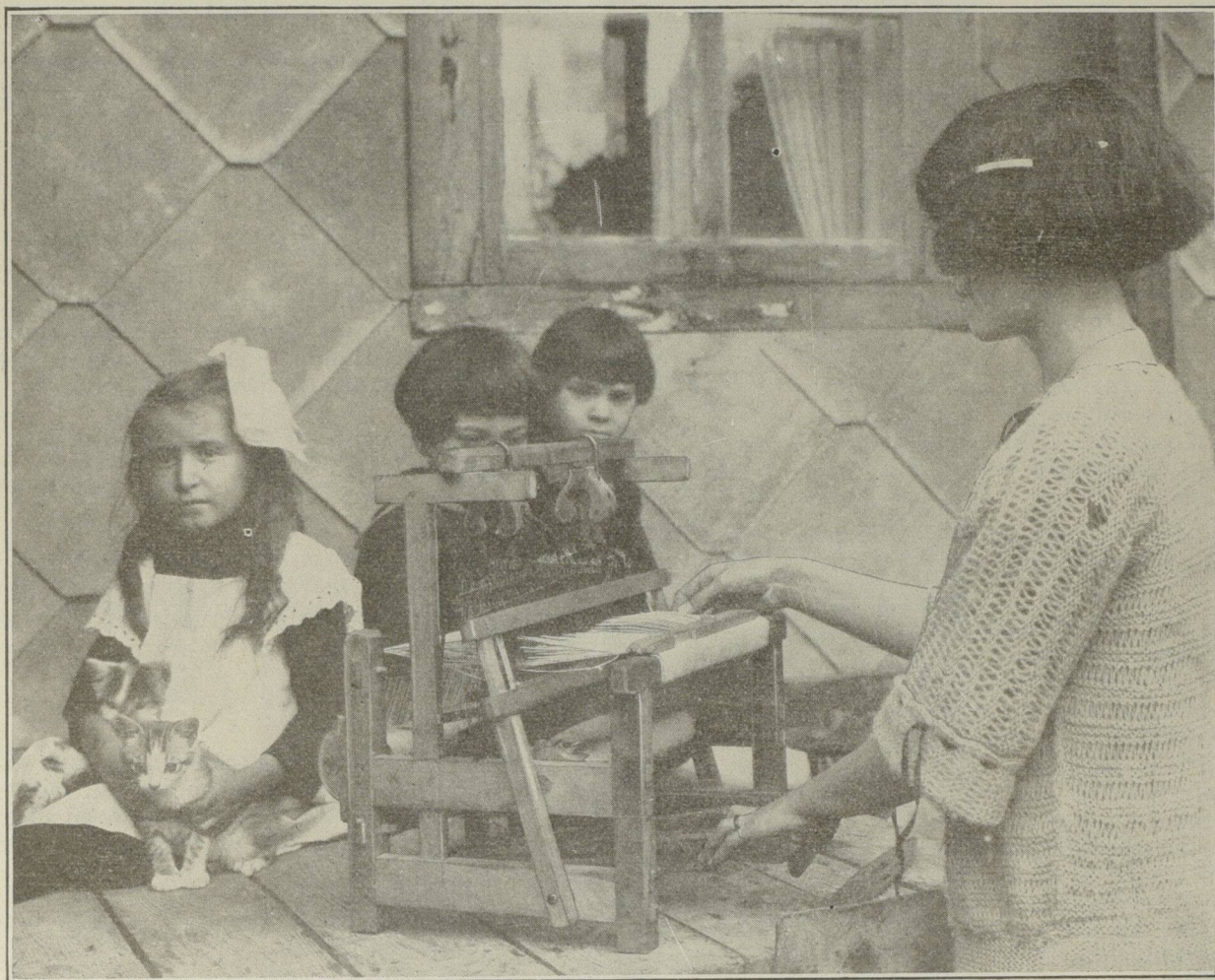
*époux heureux. Leurs époux! Les jeunes filles peuvent avoir plusieurs chapeaux. Encore, comme elles n'en portent qu'un à la fois, on met chapeau au singulier. (Ces jeunes filles ont leur chapeau de travers). Pourquoi dire leurs époux, quand elles n'en ont qu'un, bien moins, quand elles n'en ont pas du tout, puisque ce sont des jeunes filles? Leur futur époux serait bien plus proprement parler.*

"*Il n'y a pas grand changement avec ce qui se passe aujourd'hui. Il n'y a pas de changement avec, mais il peut y avoir changement dans. Si c'est une comparaison, il y a ou n'y a pas de différence.*

L'auteur de ces billets semble croire que les mots sont faits pour être enfilés, comme des perles. Oh que non! C'est un difficile métier que d'écrire, même en Canada, même pour un français. Il faut qu'il sache sa langue... tout comme un canadien.

Georges BELANGER.

## SCENE DE CHEZ-NOUS

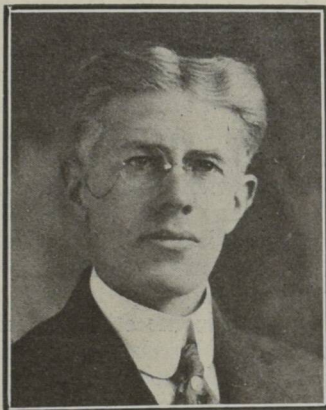


*Une maman de chez-nous travaillant au métier en compagnie de ses fillettes.*

## Expansion des Services Ruraux d'Utilités Publiques en 1928. Perspectives pour 1929

Par J.-A. FOURNIER

Président et Directeur de la Cie Entreprises Publiques Ltée  
et du Prêt Municipal Ltée



M. J.-A. FOURNIER

plus industrielle, la plus peuplée et (pourquoi pas?) la plus riche.

Dans tous les domaines, la province a progressé à pas de géant depuis un quart de siècle. Son extraordinaire expansion commerciale et industrielle nous donne toute raison de croire à un développement encore plus rapide au cours des prochaines années.

Pour ce qui concerne le développement des services publics en particulier, les progrès réalisés ces dernières années ont été tout à fait remarquables. Nos villes ne le cèdent en rien à celles des autres provinces quant au développement de ces services. Nous constatons que nos districts ruraux vont aussi hardiment de l'avant. Le nombre des municipalités rurales établissant chez elles de bons systèmes d'aqueduc, jouissant des avantages de l'énergie et de la lumière électriques et ayant des réseaux téléphoniques, augmente d'année en année. Le progrès dans ce domaine s'est surtout accentué au cours de l'année qui vient de finir. Ce fait, nous le constatons dans toutes les régions de la province. Si nous parcourons la liste des travaux d'utilité publique de date récente, nous voyons que des aqueducs ont été construits à Ferme-Neuve, à Huberdeau, à Mistassini, à Saint-Pierre, etc., que des compagnies fournissent aujourd'hui l'énergie et la lumière électrique à Ferme-Neuve, à la Rivière-à-Pierre, Les Eboulements, la Sarre, etc., et certaines, comme la Corporation Électrique de Témiscouata, desservent plusieurs paroisses. Nous ne mentionnons que ces quelques localités situées dans les régions bien différentes, afin de montrer que le mouvement est général.

L'excellent travail du Service Provincial d'Hygiène a secoué l'inertie de nos populations. Les municipalités rurales réalisent l'importance, l'urgence qu'il y a pour elles d'avoir un bon système d'aqueduc, afin de protéger par là la santé publique en distribuant à tous les citoyens une eau saine et exempte de tout germe de maladies contagieuses. Elles assurent aussi la protection des biens de leurs habitants en adjoignant à ces

aqueducs un système de protection efficace contre l'incendie.

Comme nous le disons plus haut, nous avons vu s'établir dans la province de Québec, durant l'année qui vient de finir, un grand nombre d'aqueducs qui fonctionnent aujourd'hui à la plus grande satisfaction et pour le grand bien des intéressés. D'après les statistiques officielles, 29 systèmes d'aqueducs desservant une population d'environ 3,000 ont été construits dans notre province en 1928, et 21 municipalités ont fait installer un système de protection contre les incendies et profité de l'octroi généreux accordé par le Gouvernement provincial.

\* Depuis l'adoption de la loi provinciale d'aide à nos municipalités rurales pour l'établissement de système de protection contre les incendies, c'est-à-dire depuis 1914 jusqu'à cette date, 137 municipalités ont obtenu du gouvernement provincial, comme octroi, une somme d'au delà de \$500,000.00. Les installations de protection contre le feu construites durant cette période sont évaluées à \$1,500,000.00. Nous estimons que ces installations protègent contre le feu les biens d'une population de 150,000 âmes.

Si nous songeons que les pertes causées par le feu dans notre province, durant l'année 1928, s'élèvent à au delà de \$4,500,000.00, nous jugerons qu'il est nécessaire de nous protéger davantage en continuant l'installation de systèmes efficaces pour combattre l'incendie.

Les progrès ont aussi été très remarquables, l'an dernier, dans le domaine des services électriques. Les statistiques, à cet égard, nous apprennent que neuf nouvelles usines ont été complétées ou autorisées de diverses capacités s'élevant jusqu'à 65,000 forces, et que 987 milles de ligne de transmission et de distribution ont été construites et en voie de construction pour 1928. Cette expansion signifie que des milliers de personnes ont adopté l'éclairage électrique l'année dernière et pareillement que des milliers de forces additionnelles servent à faire fonctionner nos manufactures, augmentant d'autant le développement industriel de la province et l'aisance générale.

On comprend mieux aujourd'hui que l'électricité dans une municipalité n'est pas un luxe, mais un facteur économique de première importance. Électricité et progrès marchent de pair. Cependant, bien des administrations municipales ne semblent pas encore s'en rendre parfaitement compte. Répétons pour celles-là que, pour répondre aux exigences de la vie moderne, pour attirer le touriste, le citoyen, chez elles et prendre leur part de l'argent qu'il dépense généreusement ailleurs, pour encourager chez elles l'établissement de petites industries, sources de profit pour tout le monde, l'éclairage et l'énergie électriques sont absolument indispensables. Ce qui est vrai pour les grandes cités et les petites villes l'est aussi pour nos campagnes. L'électricité est la base de développement de nos centres ruraux comme de nos centres urbains. Depuis

qu'il est possible de se procurer l'énergie électrique dans nos campagnes, nous y avons vu s'établir un grand nombre d'industries créant une activité profitable à tous.

Par contre, les municipalités qui ne se décident pas à s'engager résolument dans cette voie du progrès, non seulement restent stationnaires, mais elles rétrogradent, voient diminuer leur importance, partir leurs habitants et se condamnent elles-mêmes à la déchéance.

Nous remarquons également un important développement dans le nombre et le perfectionnement des réseaux téléphoniques; nos compagnies poursuivent toujours en général les travaux d'améliorations de leurs réseaux et de leurs appareils; le public se rend de mieux en mieux compte des services que procure l'usage du téléphone, aussi voyons-nous le nombre des abonnés augmenter par centaines.

Nos diverses compagnies opérant dans nos districts ruraux avaient 72,289 abonnés en 1927, ce nombre s'est accru à 76,770 abonnés en 1928, soit une augmentation de 4,481 pour l'année qui vient de se terminer. Pendant la même période, nos grandes villes ont fait elles aussi de grands progrès, tel que nous le verrons par le tableau ci-dessous:

Villes	Nombre de téléphones		Augmentation
	1927	1928	
Québec . . . . .	20,544	22,219	1,675
Montréal . . . . .	151,380	174,062	12,682
Sherbrooke . . . . .	4,519	4,857	338
Trois-Rivières . . . . .	4,052	4,508	456
Totaux urbains . . . . .	190,495	205,646	13,151
Total rural . . . . .	72,289	76,770	4,481
Grand total . . . . .	262,784	282,416	19,632

Nos lignes de transmission téléphonique ont augmenté dans la proportion du nombre de téléphones; il m'a été impossible d'avoir les chiffres officiels, je sais cependant que les nouvelles lignes construites dans cette province durant l'année 1928 ont dépassé 1,000 milles de ligne de fil.

L'appareil téléphonique, considéré comme un objet de science et de curiosité, et utilisé que par un très petit nombre il y a une quarantaine d'années, est aujourd'hui devenu une nécessité.

S'il est reconnu comme indispensable dans nos villes, quelle doit donc être sa grande utilité dans les campagnes où les distances sont plus longues, les gens plus éloignés les uns des autres et les communications plus difficiles.

Que de démarches et de pertes de temps il évite; que de fois le campagnard est forcé de faire des milles pour rencontrer quelqu'un dans le cours ordinaire de ses affaires, alors qu'il pourrait supprimer toutes ces démarches et économiser toutes ces pertes de temps par un simple appel téléphonique.

Nous en concluons donc que plus les services téléphoniques seront étendus, plus les relations deviendront faciles et économiques et nos concitoyens prospères.

Nos compagnies de téléphones sont à étudier de nouvelles lignes et de nouvelles améliorations, et nous pouvons dire en toute sûreté que 1929 verra des progrès importants dans ce genre de service public.

Il existe cependant dans nos municipalités rurales

un certain nombre d'organisations téléphoniques qui, soit par négligence ou par incompetence, laissent leur réseau téléphonique en très mauvais état, créant ainsi des difficultés dans les communications et paralysant d'autant le commerce et l'industrie dans ces régions; des plaintes devraient être faites aux autorités compétentes afin de forcer ces organisations téléphoniques à faire les améliorations nécessaires.

On devrait de plus, durant l'année 1929, prendre tous les moyens possibles pour fusionner en un seul réseau toutes les compagnies opérant dans la même paroisse, même encore dans une certaine région, ces fusions auraient pour effet de diminuer considérablement le coût d'entretien et d'opération de ces lignes, en faisant disparaître l'obligation onéreuse pour un homme d'affaire d'avoir à payer l'abonnement pour deux, et même trois téléphones à certains endroits, pour avoir les communications qui lui sont nécessaires. Il est à souhaiter que ces changements s'opèrent dans le plus court délai.

L'établissement des divers services publics est réalisable pratiquement partout. Il suffit de l'initiative bien comprise d'un conseil municipal progressif secondé par des contribuables intelligents et déterminés pour faire, en peu de temps, une bienfaisante réalité de ce qui paraissait un rêve chimérique, à condition, bien entendu, d'en confier l'exécution à des personnes compétentes et solvables.

Ces diverses entreprises requièrent des capitaux de plus en plus considérables, capitaux qui sont obtenus par la mise d'actions et d'obligations sur le marché. Si nous regardons dans le passé, nous voyons que ces entreprises n'ont jamais failli à leurs obligations envers le public, payant régulièrement leurs dividendes et intérêts et remboursant leurs emprunts à l'échéance.

Nous pouvons donc, en toute justice, dire que les titres des compagnies d'utilités publiques sont des valeurs de tout premier ordre; nous en avons la preuve dans le crédit dont elles jouissent tant sur le marché canadien que sur le marché américain ou anglais.

En mettant de ces valeurs en portefeuille, l'épargnant de chez nous contribue non seulement au développement de notre province et du Canada, mais aussi à s'assurer un placement de tout repos, où ses économies sont en sûreté tout en retirant un intérêt raisonnable.

Les divers services publics bien organisés ont à leur service des ingénieurs et des experts parfaitement qualifiés et de longue expérience. Aucun projet n'est mis à exécution avant d'avoir été minutieusement étudié sous toutes ses faces, assurant ainsi que les travaux seront faits le plus économiquement possible et donneront le rendement voulu.

Ces ingénieurs et experts constituent une garantie absolue tant pour la valeur et la qualité de leur service que pour la sécurité des capitaux qui y sont placés.

### Auteurs,

Est-il rien d'agaçant, une fois votre livre dans le public, de recevoir des remarques au sujet de ses fautes typographiques ou autres? Pour vous éviter ce désagrément, pourquoi ne nous confiez-vous pas une épreuve avant d'envoyer à l'imprimeur le bon à tirer? L'oeil exercé d'un correcteur d'expérience perçoit les imperfections de détail mieux que l'oeil de l'auteur, dont l'esprit est absorbé plutôt par le fond même.

Ecrivez-nous à l'adresse ci-bas et notre représentant ira vous voir.

L'Institut Déhacey, case postale 42, Haute-Ville, Québec.



Conte du Terroir

LYS

## Une veillée chez le père Michel

*Comme quoi nos pères savaient vivre de bonnes heures*

*En écrivant les quelques lignes qui suivent, je me suis fait les réflexions suivantes: quelques lecteurs seront sous l'impression que j'ai voulu ridiculiser les gens de chez-nous; d'autres diront que j'ai exagéré les choses, mais "je ne crains pas la critique", car on critique un poète, un romancier ou un historien, mais non pas un pauvre pêcheur de la Gaspésie qui fait ce qu'il peut pour vous raconter, à sa façon, ses souvenirs de jeunesse dans une veillée chez son grand-père.*

*Loin de moi l'idée de ridiculiser le parler, les moeurs et les bonnes vieilles coutumes conservées par nos pères pendant trois siècles, car les Parisiens qui seraient passés par là, à cette époque comme aujourd'hui, se seraient fait comprendre sans avoir recours aux signes.*

*Donc, chers lecteurs, c'est avec l'espoir que ma franchise méritera votre indulgence que je vous raconte la veillée chez le père Michel.*

O X O X O

La scène se passe en 18... dans une brave famille de la Gaspésie. La mère Michel filait son rouet en fredonnant une de ces vieilles chansons normandes si en vogue à cette époque. Au milieu de la place, on pouvait voir le père et un de ses garçons, François, pilant l'orge pour la soupe dans une grosse bûche creusée. Tout d'un coup, le père s'arrêta et dit: "Ecoute ma bonne femme, sais-tu que je suis "tanné" de piler l'orge." "Sais-tu, vieux, que je suis tannée moi aussi de filer mais je me plains pas, et pour te prouver que je veux te ménager, François va piler "tu seul" et tu vas aller sur la côte de la grève me quérir du sureau pour faire des "treumes", faut monter une pièce au métier lundi qui vient". Hortense, l'aînée des filles, fit remarquer que c'était le temps de serrer l'ouvrage et de se greiller pour le foulage. "Tout est prêt, répondit François; j'ai demandé rien que des beaux chanteux: Exiard Tardif, Nazaire Beaudoin, Tit-Louis Pouliot, les garçons à mon oncle Bram et Norbert Dumont, puis par-dessus le marché j'ai invité un beau conteux de contes." Qui ça?" demanda-t-on. "Le père Soucy; c'est toute des p'tits contes drôles qui sait lui." "Je gage que tu as oublié le joueur de violon?" "Non, mais c'est la mère qui a pas voulu." "Oui, mes enfants, répondit-elle; c'est trop dangereux un violon après le foulage. Ces bons fouleux, après qui ont travaillé fort, on n'est pas capable de leur refuser un petit cotillon, et après c'est une plongeuse, et un rill à neuf, et ça tourne en grosse danse; vous danserez les danses rondes et vous ferez des jeux."

François, s'adressant à Hortense, lui dit: "Mets-toi belle, tu sais, y va avoir des beaux garçons à soir." "Oui, et avec ça, j'ai de quoi pour m'embaumer. Tit-Luc a perdu un philippina avec moi dimanche, et il m'a donné une grosse fiole d'odeur et de la tannante de bonne." "Tu m'en mettras ben un peu dans mon mouchoir, petite soeur?" "Oui, à condition que tu

me garrocheras pas de broue en foulant." "Non, mais je pourrai ben en ruer aux autres?"

"Ça cogne à la porte", fit-on remarquer. "Entrez", cria le père qui venait d'entrer avec un fagot de branches de sureau. "On cogne pas", fit-il remarquer, "pour entrer chez le père Michel, surtout quand on vient fouler son étoffe. Hortense, sers leur butin." Elle s'avança, souriante, et souhaita le bonsoir à ces bons gaillards qui se disputaient depuis deux à trois ans, un salut, un sourire, ou le privilège de jouer aux cartes avec la belle Hortense, sans cependant lui faire des déclarations d'amour.

On frappa de nouveau à la porte et cette fois c'était le beau Etienne au père Rigaud qui arrivait avec quelques veilleux du canton, invités pour le réveillon. On fit asseoir les dames sur les chaises et les hommes sur des madriers soutenus par de grosses bûches de sapin. L'appartement où l'on devait fouler l'étoffe était à la fois la cuisine, la salle de réception, la salle à dîner, le cabinet de travail, le fumoir et en plus l'appartement où l'on jouait, non pas les parties de bridge d'aujourd'hui, car on ne jouait dans le temps que le casino, la brisse, les quatre-sept et le p'tit pitro.

Les hommes parlaient de leurs travaux; l'orge du père Baptiste Gagné était restée sous la neige qu'on espérait voir fondre car il était trop de bonne heure pour l'hiver. Jules Dumont demandait au gros Auguste un coup de mains pour travailler une paire de mémoires et des attelles de collier, car, disait-il, "j'ai été m'cri des beaux p'tits merisiers mais j'suis pas aussi adroite que toi pour tourner ça". "Ben certain que j'irai demain la matinée ou la relevée. Je te "barrai" un coup de mains et je m'ferai en même temps un bat de fleau parce que j'ai fendu le mien en battant des pois aujourd'hui." Le père Michel, anxieux de faire goûter le tabac de sa récolte nouvelle, passait sa blague à tous les fumeurs en disant: "Génez-vous pas, j'en ai récolté à plein", et tirant une éclisse de cèdre soutenue par des crochets fixés à la cloison, il l'alluma à la petite porte du poêle et la présenta à ceux qui avaient fini de bourrer leur pipe de plâtre, qu'on pouvait se procurer, dans le temps, au prix de deux pour un sou. "Vous autres, les créatures, parlez donc pas toutes ensemble, criait Xavier Singelais, on peut pas s'entendre fumer seulement." "Pi toé, tu parles pas d'abord", répondit Hortense. "Quiens, pour ta pénitence, rajouta la femme à Tit-Louis Pouliot, tu vas venir demain arranger ma "brègue" parce que je voudrais brèguer mon lin la semaine qui vient. Mon mari a essayé de l'arranger pi y l'a brisée." "Ecoute-la pas, criait Tit-Louis, de son coin. Ah! que c'est bavard une femme, et puis, ça piaille tout le temps."

"Ecoutez donc vous autres, disait Pierre Isabel, vous savez pas que Gédéon peut tous vous emmorphoser; y paraît que dans les chantiers de Bytown il faisait des magies blanches et se virait en loup-garou; quand il se choquait, il voulait vider le camp."

Le grand Eusèbe, qui était peureux comme un lièvre, avait déjà la tremblotte en entendant parler de loup-garou. "Tâchez pas, vous autres, de l'faire choquer, parce que ça peut arriver ces choses-là", dit-il. "Pour te prouver que c'est pas des mentries, fit Gédéon, je te gage une pinte de rhum que t'es pas capable de te lever tout seul de dessus ta chaise." "Oui, oui, j'vous cré, monsieur Gédéon", répondit Eusèbe en tremblant. Mais heureusement que ce n'était pas tous des poltrons et le beau Etienne ne se fit pas prier pour relever le défi. "Moi, je te prends, dit-il, c'est pas une fortune ton rhum, deux chelins, pas une journée d'ouvrage, il va me rester dix sous parce que je gagne un écu de c'temps icitte avec les arpenteurs." On fit cercle autour de ces intéressants personnages et Gédéon indiquant du doigt une chaise, fit asseoir Etienne et s'assit sur une autre. Après quelques "simagrées" avec une baguette qu'il tira de la poche de son gilet: "Lève-toi seul si t'es capable." A l'instant Etienne se leva, mais Gédéon aussi. "On va boire ton rhum à soir", dit Etienne en se levant. "C'est bon, mais c'est toi qui paye parce que tu t'es pas levé seul, j'me suis levé avec toi." Le tour était joué et tout le monde s'en amusa. "C'est un marché fait et j'vais payer", dit Etienne. "Après le foulage, dit le père Michel, ma bonne femme vous fera une magie à son tour et comme c'est pas ben malaisé, vous ferez comme elle. Elle va s'asseoir à la table avec moi, et vous allez vous prendre chacun une compagnée et faire comme nous autres. Après le réveillon, personne pourra se lever de la table sans avoir chanté son couplet de chanson." "Hourra! pour la mère Michel", cria tout le monde.

"Ta magie, Gédéon, à côté de celle de Mme Michel, est comme une puce de mer au côté d'une baleine", fit le petit Louison qui n'avait pas encore eu la chance de dire un mot.

Après ces petits incidents drôlatiques, la mère Michel voulant, avec un point d'orgueil bien légitime, montrer à ses voisins comme elle avait bien réussi avec sa filasse, envoyait Hortense au grenier en chercher une coïte. La femme de Nazaire demandait à sa voisine si elle ne pouvait pas lui changer de la laine pour de la tissure de coton qu'elle avait achetée chez M. Lamontagne et elle en avait eu de reste. On parla de pêche, de chasse et de la dernière tempête. Les navigateurs avaient de la misère à cette saison. Tout-à-coup arriva Isaïe Levesque, de Ste-Anne des Monts, qui annonça une nouvelle qui ralentit la gaieté de ces braves gens. La "Marianne", goélette appartenant au père Louis Roy, avait été jetée au "plein" par la tempête de "nordais" de la veille. La cargaison de marchandises destinées à M. Lamontagne était perdue et le matelot, André Dugas, s'était noyé. Le capitaine et le cook s'étaient sauvés avec bien de la misère. La mère Michel s'avança et demanda pour se mettre à genoux et dire une dizaine de chapelet pour ce pauvre André. Tout le monde était d'accord, mais Tit-Louis demanda à ce que ce fut Hortense, parce que ce serait plus vite fait. Après qu'on eut prié, on décida de commencer le foulage. On entra le foulon, mais François fit remarquer qu'il manquait une mailloche qu'on trouva accotée amont le four. On mit dans le foulon l'eau chaude, beaucoup de savon et la pièce d'étoffe qu'on devait fouler jusqu'à ce qu'elle soit raccourcie de cinq pouces. Quatre commencèrent et on se releva à tour de rôle. Comme Auguste et Etienne étaient considérés comme les meilleurs chanteurs, on leur demanda d'entonner et les deux autres répondraient. Voici ce qu'on chanta:

Mon père avait bien des moutons,  
J'en étais la bergère,  
J'en étais la bergère, dondaine, dondon,  
J'en étais la bergère, don.

On chanta encore:

Mon père avait un champ de pois. — C'est la belle Française. — Sur le pont d'Avignon. — Par un matin je me suis levé, etc., etc.

Après le foulage, les hommes débarrassèrent l'appartement et passèrent des torchons sur le plancher qui était couvert de savonnure épaisse lancée de tous côtés par les fouteurs qui en lançaient aux dames et aux demoiselles qui voulaient les taquiner. Quand tout fut rangé, on se prépara pour le réveillon. Tout-à-coup, Etienne, qui était moins gêné et poussé par les autres jeunes gens, dit d'une voix pour être entendu du père Michel: "Asteur, si on avait un joueur de violon, y manquerait plus rien." "Je vas vous en avoir un", fit le père. "Non, non, dirent ensemble les jeunes gens; c'est nous autres qui ira le cri." "Assseyez-vous les jeunes; quand on va fouler chez le père Michel, il est capable de divertir son monde à ses frais. François, attèle Bayard et va cri Johnny Ducasse, mais, je vous avertis que vous danserez des jïgues, des rills à quatre et des casses-rills, mais pas d'autres choses parce que, vous le savez, M. le Curé défend la danse. Tu t'informerás comment ce que est "Tit-Nomme". "Y es-ti malade?" demanda quel-qu'un. "Non, mais il s'est donné un coup d'hache à ras la juille du pied, y ont été obligés d'aller cri le père Bélonne pour arrêter le sang."

Avant le réveillon, le père descendit du grenier tenant d'une main une bouteille et de l'autre un tombleur qu'il déposa sur la table. "Allons, mes amis, on va prendre le p'tit coup d'appétit sans cérémonie; faites-vous pas prier parce que betôt on pourra plus en prendre." "Comment ça?" demanda-t-on. "Parce que l'abbé "Chénéqui" passe partout et fait prendre la croix de tempérance à tout le monde." "Si y peut pas passer avant que Etienne me donne ma bouteille de rhum", fit Auguste. "Silence, vous autres, commanda le père, et approchez. Comme y a rien qu'un verre, on va commencer par les conteux de contes et le joueur de violon. Servez-vous, monsieur Soucy, c'est de l'étoffe du pays, et du bon"; pour donner le ton, le père Michel entonna le couplet suivant:

Notre bon père Noé,  
C'est Dieu qui l'a conservé,  
Pour planter la vigne.

REFRAIN:

A ta santé Nicholas,  
J'en ai bu et t'en boiras, je bois du bout, bout,  
Je bois du bras, bras, je bois du bout du bras gauche,  
C'est ça qui me réchauffe.

Comme il se faisait tard, on ne s'attarda pas à chanter les couplets à boire, comme c'était l'habitude quand quelqu'un vidait son verre, même, quand ce n'était seulement que de l'esprit de peppermint. Cependant, le beau Etienne ne put s'empêcher de dire: "Répondez, je vas chanter rien qu'un petit couplet." "Oui, mais si y lui prend envie de chanter la complainte du juif errant, c'est rien pour lui", fit Georges Beaudoin, qui avait hâte d'aller faire honneur au réveillon. Voici ce que chanta Etienne:

J'ai t'une bouteille qui est bien vermeille,  
Elle contient bien cinq ou six coups,  
Faut la vider et la remplir, mes chers amis  
Auparavant que de partir.

Comme les plats de bon cipaille fumant venaient d'être disposés sur la table, on fit placer les convives; les plus vieux d'abord et ensuite on invita les jeunes à approcher avec leur "compagnée". Les plus hardis s'avancèrent et demandèrent celle de leur choix, mais comme Etienne était occupé, Eustache Paradis, croyant lui jouer un bon tour, demanda Hortense; mais celle-ci lui répondit qu'elle était demandée.

"Ah! créyé, fit-il, on demande les filles de bonne heure par icitte! Je vous retiens, mademoiselle, pour l'automne qui vient, quand on viendra fouler une autre pièce d'étoffe." Quand ils furent tous placés, le père donnant l'exemple, chacun dit son bénédicité et on attaqua le succulent réveillon composé d'un bon cipaille de lièvre, de poulet et d'un agneau qu'on avait tué pour la circonstance. Il y avait aussi des bons cretons; comme dessert, des bonnes tartes cuites au four et des crossignoles et des confitures aux groseilles qu'on avait amassées amont la côte de la grève. On mangea de bon appétit, tout en causant. Après le repas, le père se leva d'un air majestueux et imposa le silence. "La magie va commencer, dit-il, et comme je suis le plus vieux et que je chante le mieux, hum! hum! je vais commencer et vous en ferez autant." Après s'être dérhumé trois ou quatre fois, il entonna le couplet suivant:

Nous voilà tous mis à la table ronde,  
Buvons, chantons, et divertissons-nous,  
Mais s'il y en a quelqu'un qui gronde,  
On les fera faire comme nous.

"Hourra! pour le père Michel! continuez, ça va bien." "J'sus pas capable, mes amis, parce que j'ai dit qu'on chanterait seulement un couplet et le bonhomme Michel a rien qu'une parole." "Asteur, c'est au tour de ma tante", fit Henriette au père Nazaire Côté. "Vous savez bien que j'chante pas." "Oui, oui, tout le monde va faire son tour." "Je vas essayer, mais j'sais pas de chansons de table", et elle chanta ce qui suit:

Bellerie vous êtes une ange,  
Bien plus belle que le jour,  
N'en soyez point z'étrange,  
Si mon coeur n'aime que vous à mon goût,  
A mon goût, mon coeur n'aime que vous.

"Bon! c'est à toi, Etienne, fais-toé pas prier, tu chantes pas assez ben pour ça", fit la p'tite Clarina, qui profitait de l'occasion pour le taquiner. Il ne se fit pas prier et chanta ce qui suit:

Qu'on a du bonheur aujourd'hui,  
D'être à la table avec nos amis,  
On boit, on rit, on chante,  
Grand Dieu, qu'on a de l'agrément,  
Que la vie est charmante.

"Toi, Hortense, t'es bonne pour prier les autres, c'est à ton tour", fit Auguste Pouliot, un jeune veuf qui, depuis plus d'une heure se tortillait la moustache pour se donner de la contenance. "Je ne me ferai pas prier, dit-elle, mais je ne sais pas de chansons de table." "Chante-nous la première du bord pour pas "fripper" les autres." Elle chanta ce qui suit:

Rossignol sauvage,  
Qui chante au vert buisson,  
Apprends-moi ton langage,  
Ah! dis-moi donc,  
N'as-tu pas eu des nouvelles de "Franehon".

"C'est à votre tour, père Nazaire." "Vous savez

ben que j'n'ai jamais chanté de ma vie." C'était vrai, personne ne l'avait entendu marmotter un air de chanson. "A la place, il vous contera un conte betôt", fit le père Michel. "Oui, oui", approuva-t-on.

"C'est au tour à Auguste et s'il se fait prier, y va donner un gage", fit Délima Beaulieu. Et il chanta une chanson toute neuve qu'il avait apprise dans son voyage à Matane. La voici:

Belle Virginie, les larmes aux yeux,  
Je viens te faire mes adieux,  
Je vas partir pour l'Amérique,  
Je m'en vas bien loin au couchant,  
Adieu, donc, belle Virginie,  
Les voiles sont déjà au vent.

Le repas fini, les créatures dégrayèrent la table tandis que les hommes causaient de leurs affaires. On parlait d'un exploit de Charles Bérubé qui avait coupé un arpent d'orge dans une journée. "A la faux ou au javelier?" dirent quelques-uns. "Non, non, à la p'tite faucille, et si vous ne me croyez pas, vous demanderez au défunt Pierre Isabelle, il l'a mesuré lui-même", fit Auguste.

Comme tout était prêt, on fit cercle autour de la table et on installa le conteur de contes au milieu. Comme on ne voulait pas danser après minuit qui était dimanche, on décida qu'il contera un petit conte drôle et après les danses permises, il leur contera "le sabre des sept vertus de clareté" ou celui de "la bête à sept têtes". Voici ce qu'il leur conta:

"Il est bon de vous dire, une fois y avait un roi qui avait une princesse à marier. Il fit publier un banc, que celui qui embêterait la princesse en trois paroles, l'aurait en mariage. Les princes charmants, les barons, les marquis et toute la bastringue de becs fins avaient essayé, mais y avaient cassé leur pipe. Dans le troisième rang de l'Anse au Griffon, y avait un homme qui s'appela Tit-Jean. Un jour qu'il avait vu cette annonce dans la "Minerve", il dit à son père: "Donnez-moi mon héritage, je pars dans deux jours, ces princes-là sont tous des fous; c'est pas si malaisé qu'ça d'embêter une princesse." Le vieux et la vieille firent tout de leurs pieds et de leurs mains pour l'empêcher, mais Tit-Jean était têtu et il était en âge. On décida de le laisser partir. Le père lui "donnit" deux chelins et six sous qui étaient tout l'argent qui avait dans la maison. La mère lui fit un sac de bonnes galettes à l'anis, et v'là mon p'Tit-Jean parti. En chemin, il "rencontrit" un habitant qui revenait de faire moudre une poche de seigle; il acheta pour deux sous de farine. Un peu plus loin il rencontra une poule qui venait de pondre le long du chemin; il lui demanda son oeuf; comme elle ne répondait pas, "qui ne dit mot consent", qui lui dit, et il le mit dans son sac. Il fila plus loin et vit un homme qui "écarissait" du bois; il ramassa des "écopeaux" et partit. Au bout d'un an et un jour, il arrivait au château. La princesse se berçait sur la galerie. "Bonjour, belle princesse", qui lui dit en la voyant. "Bonjour, Tit-Jean." "Voulez-vous me faire une crêpe?" "J'ai pas de farine", dit-elle. "En v'là", qu'il dit. "J'ai pas doeufs". "En v'là aussi." "J'ai pas de bois." "En v'là plein mon sac." Il avait embêté la princesse, mais le roi ne voulait pas de Tit-Jean pour gendre et il gu'y fit une autre proposition. "J'ai 15,000 cochons, su le respect que j'vous dois; tu vas les mener dans le parc des églantiers, je vas "toutes" les pésar avant de partir et si dans huit jours tu les remmènes toutes et de la même

pesanteur, tu auras ma princesse." V'là Tit-Jean parti, mais pas si fou, il s'en fut chez un marchand d'animaux et les vendit en réservant les queues pi les oreilles qu'il planta dans la vase d'un étang qui avait à ras le château. Les huit jours écoulés, il alla au château en criant que les cochons étaient toutes pris dans la vase. Le roi, la reine et toute la bastringue coururent pour arracher une oreille, l'autre, une queue, en calant eux-autres même jusqu'au ventre. Comme Tit-Jean se trouvait riche, il ficha son camp et ne trouvant pas la princesse de son goût, il est revenu marier une bonne "grosse gaspésienne", pi moé, y m'ont envoyé pour vous raconter ça. J'oubliais de vous dire que la dernière fois que j'ai passé par là j'ai compté onze p'tites filles et 14 p'tits garçons, tout fins comme leur père."

Comme les jeunesses étaient impatientes de danser, on pria le joueur de violon de se préparer. Celui-ci alla s'installer dans un coin près de la huche à pain, en disant: "Si vous me magannez, j'arrêterai et je mangerai des crossignolles qu'Hortense vient de serrer dans la huche." On pria le père Michel de danser une gigue avec sa vieille. Ils acceptèrent et demandèrent qu'on leur joua la grondeuse qui était à cette époque la gigue qui faisait gigotter tout le monde comme le jazz d'aujourd'hui. Cela tourna en voleuse, c'est-à-dire qu'une dame allait prendre la place de la dame et un monsieur allait voler la place du monsieur, et ainsi de suite jusqu'à ce que les bons danseurs eussent été faire quelques pas de danse. Ensuite on dansa des casse-rills, des rills à quatre. On laissa reposer le joueur de violon et on organisa une danse ronde; nous formions une chaîne aussi longue que possible. Celui qui dirigeait la danse entonna les couplets suivants, que tous chantèrent en chœur:

Dans ma main droite, j'ai t'un rosier,  
Qui fleurira malon, lon, lon,  
Qui porte fleurs au mois de mai,  
Entrez en danse, jolis rosiers,  
Saluez, malon, lon, lon,  
Saluez, vous sortirez.

Et il fit passer, à sa gauche, le beau laurier et se trouvant avoir un monsieur à sa droite, il chanta:

Mon doux monsieur on parle de vous,  
On dit que vous aimez beaucoup,  
Si c'est d'amour que vous aimez,  
Faites trois fois la révérence,  
Faites trois fois la révérence,  
Regardez comment on danse,  
Fermez la bouche, ouvrez les yeux,  
Saluez celle qui vous plaît mieux.

On continua:

J'ai trouvé le nique du lièvre,  
Mais le lièvre n'y était pas,  
Le matin quand il se lève,  
Il emporte son lit, ses draps,  
Sautons, dansons, jolies bergères, entrez en danses,  
Saluez, vous sortirez.

Autre couplet:

Lequel marierons-nous? mon doux monsieur ce sera vous,  
Ce sera vous, par l'assemblée d'amour,  
Ah! j'aimerai qui m'aime, qui m'aime,  
Ah! j'aimerai qui m'aimera.

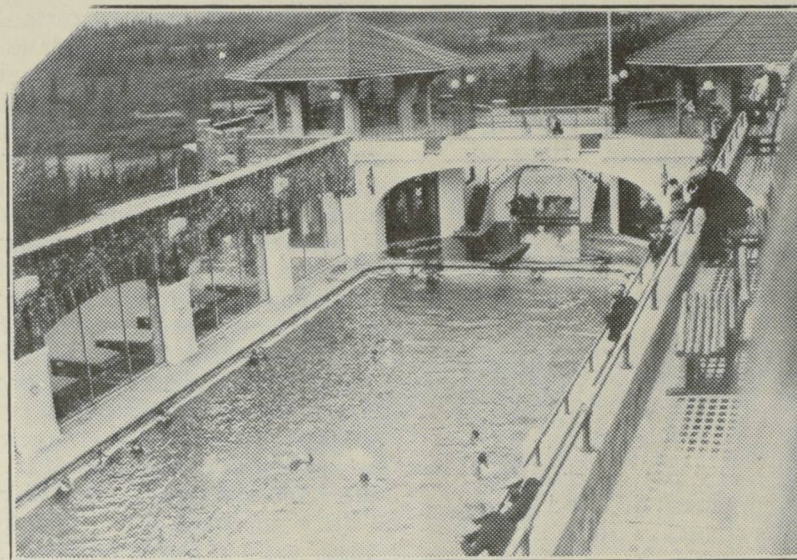
Le marié étant entré dans la danse, on continua:

Quelle mariée lui donnerons-nous, dans ce joli jardin  
[d'amourettes,  
Quelle mariée lui donnerons-nous, dans ce joli jardin  
[d'amour?  
Mademoiselle ce sera vous, dans ce joli jardin  
[d'amourettes,  
Mademoiselle ce sera vous, dans ce joli jardin d'amour.

On continua ainsi jusqu'à ce que le dernier fut entré dans la danse et eut pris sa place. Quelqu'un propose qu'on danse, soit la boulangère, la bistringue ou le beau laurier, mais comme il se faisait tard, on cessa la danse et on termina par un conte, celui d'Allibaba, et on se sépara, emportant tous un bon souvenir de cette veillée intime.

"Jean de Gaspé"

Pour copie conforme: LYS.



Le bain du gouvernement à Banff, dans lequel les excursionnistes du train de l'Université de Montréal pourront prendre leurs éba's en juillet prochain. Ce bain est alimenté d'eau chaude sulfureuse jaillissant d'une source voisine.

# 600,000 FRANCS PAR MOIS

Par J. DRAULT

## PREMIERE PARTIE

### UN PARI PAR-DEVANT NOTAIRE

#### CHAPITRE PREMIER

##### *Le savetier et le financier*

(Version nouvelle)

Sept heures du soir, dans le hall de la gare de Lyon. On est au 11 janvier 1914. La journée a été maussade, pluvieuse.

De la vaste verrière emplie de fumée, piquée de feux rouges, où résonnent les coups de sifflets des locomotives, les heurts métalliques des tampons, les cris des employés, les mille bruits de cette fourmilière de voyageurs qui arrivent ou qui partent, tombent la lumière crue et blanche des gros globes électriques sur les trains sous pression.

Les wagons lavés, frottés, conservent l'indélébile teinte grise des poussières provençales tant de fois traversées. L'odeur du charbon, de la vapeur, se marie à celle de l'huile, du pétrole, de l'acétylène.

Puissance magique de l'association des idées chez ceux qui ont voyagé! Ces pestilences sont aimées; elles constituent le signe avant-coureur des rivages qu'embaume l'oranger; elles évoquent, à l'autre bout des rails luisants, la mer bleue, l'air méditerranéen léger et tiède, le soleil printanier qui, loin des brumes de l'hiver parisien, illumine la Riviera, ses antiques villages fortifiés et ses palaces blancs qui semblent en nougat.

On part le soir d'une capitale froide et boueuse. On arrive le matin dans la verdure des mélèzes et des palmiers!

Sur la voie "F", trois wagons formidables, bardés, blindés, interminables, étroitement accouplés, ne sont pas sans offrir une certaine analogie avec un paquebot échoué.

C'est le "Calais-Méditerranée" ou plutôt un tronçon du "Calais-Méditerranée", le train des wagons-lits. Ces trois voitures attendent au quai l'autre moitié du train qui arrive de la gare du Nord par la voie de la Grande-Ceinture, amenant les voyageurs anglais. Elles sont réservées aux voyageurs qui partent de Paris. Une fois soudé, le train entier, composé exclusivement de sleepings, part à 19 h. 35.

Un petit mouvement se dessine sur le flanc du monstre abandonné.

Deux porteurs, à casquettes galonnées de rouge, chargés de valises et de sacs de voyage, précèdent une famille caquetante d'exotiques, vêtus de drap à carreaux, et la font monter dans la seconde voiture. Un contrôleur s'avance, serré dans son veston noir à boutons d'or, et, après avoir soulevé poliment sa casquette à l'allemande, rigide et trop galonnée, examine les

coupons des arrivants et constate que les numéros des couchettes retenues sont bien à leur nom.

Un graisseur de wagons vient charger la boîte d'un essieu. Il tient, de sa main gauche, un seau noirâtre rempli d'une pâte grise à l'odeur écoeurante. De sa main droite, il manie un engin de fer long et plat. C'est un homme de 43 ans, maigre, dont la vieille casquette de drap laisse échapper des touffes de cheveux déjà grisonnants. Un tablier, jadis bleu, chamarré de taches copieuses et polychromes, protège son vêtement; une veste de toile, sous laquelle s'aperçoit un chandail reprisé, un pantalon roux, dont le gros lainage évoque l'aspect de l'amadou, des souliers usagés, pleins de pièces, au talon tourné, à l'avant qui baille.

L'homme a un air insouciant, gouailleur. Une tendance à la gaudriole se lit sur sa face maigre, déjà parcheminée, barrée d'une épaisse et longue moustache blonde, au menton en galoche mal rasé, aux yeux petits, vifs, pétillants de malice.

Il a sa réputation de gavroche dans la gare. Comme il se courbe pour tourmenter de sa barre de fer enduite de graisse les "frottements" du bout du wagon, un jeune facteur lui crie:

—Hé! Range-toi! Galupin!... Tu barres la route, parole, avec ton échine!... J't'aurais jamais cru si long que ça.

Galupin se redresse:

—De quoi? Y a pas assez de place?

—J'ai des bagages!

—C'est-y une raison?... Te faut la place de la Concorde?... Moi, j'ai besoin, ici!... On me dit que ça chauffe... Je ne sais pas où qu'ils ont vu ça! Enfin!

Il s'accroupit sur ses talons, examinant l'endroit signalé, et chantant à tue-tête, en homme qui ne prend rien au tragique dans la vie:

Elle est toujours derrière!

Derrière!

Derrière!

Ainsi que mossieu l'mair' le lui a dit,

Faut qu'a suiv' son mari!...

Au-dessus de lui, un fracas terrible: une vitre du sleeping lourdement encadrée s'est abattue dans sa coulisse, et une figure furieuse est apparue, grasse, blanche, bien raclée, toute rasée, surmontée de cheveux peignés, lissés, luisants comme s'ils étaient passés au vernis. Et une voix s'élève, une voix qui parle bien le français, mais avec un très léger accent:

—Aoh!... Qui chante ainsi?...

Galupin, une seconde fois, se relève et, sans s'émouvoir, avec une simple nuance de déférence pour un voyageur riche du Calais-Méditerranée, déclare:

—Ma foi, Monsieur, c'est moi!...

—Qu'est-ce que vous avez à crier pareillement: Vous êtes malade?

—Mais non, Monsieur! Je chante une chanson à la mode!...

—Parce que ce été insupportable, voyez-vous, moi

qui viens une grande demi-heure avant le départ pour avoir la tranquillité, éviter la foule, les baggages dans les jambes, d'être soudain interrompu dans mon recueillement.

—Faites excuses, Monsieur!... Si j'avais su que vous étiez là et malade... je ne me serais pas permis.

—Je ne suis pas malade!... Embêté seulement! terriblement embêté!... Je cherche le silence, la solitude, j'ai besoin de recueillement... Je suis si embêté, voyez-vous!... Et pan!... On vient me hurler aux oreilles.

—Je regrette!

—Ne regrettez rien!... Voici un dollar pour vous, mais ne chantez plus!

Un bras passe par la fenêtre du couloir du sleeping, et cent sous tombent sur le quai bitumé. Il y avait alors des pièces blanches! C'est très loin!

—Merci, M'sieu! C'est entendu! fait Galupin.

A l'intérieur du compartiment, on entend la voix au léger accent anglais qui ordonne:

—Monsieur Colchester! Veuillez fermer la vitre, je vous en prie... Vous me préviendrez quand le train de Calais qui amène mon associé entrera en gare... Mais qu'on ne me dérange pas auparavant!... Je souis si embêté... J'ai la vie en horreur!

La vitre, remontée par une poigne vigoureuse, empêcha d'entendre le reste, si toutefois le voyageur en partance pour la Côte d'Azur crut devoir poursuivre le cours de ses doléances.

—Mon vieux! fit Galupin à un copain qui passait: si chaque fois qu'on m'enguirlande on m'fichait cent sous, on pourrait m'enguirlander toute la journée sans que je me mette en grève... Ca, vois-tu... c'est un homme qui sait vivre!... Il est embêté mais, avec lui, on ne s'embête pas!

Un des contrôleurs galonnés des wagons-lits s'était approché de Galupin et de son copain. Il avait été témoin de la scène. Il dit aux deux hommes de peine:

—Vous savez qui c'est?

—Non.

—C'est l'associé de Peter Golden.

—Qu' c'est qu' ça, Peter Golden?

—Le roi des savons minéraux.

—Connais pas! fit Galupin. Mais si c'est Peter Machin le roi, qu'est-ce qu'il est, l'autre?

—Son ami, son associé. Il dirige surtout, qu'on m'a expliqué, les chemins de fer de Peter Golden; car là-bas, en Amérique, on a chacun sa ligne de chemin de fer comme ici on a sa bicyclette.

—Il s'appelle comment?

—Durand!

—C'est pas un nom américain!

—Non. Il est Français d'origine.

—Comment que ça se fait qu'il a un accent?

—Il l'a pris là-bas. Il a même pris le prénom de John.

—Il n'a pas dû prendre que ça, je suppose, pour coller des cent sous à un prolétaire moyennant la ferme! fit Galupin.

—Je vous crois qu'il n'a pas pris que ça!... Savez-vous ce qu'il dépense par mois, pour sa part, John Durand, associé de Peter Golden?

—Non. Combien?

—800 000 francs.

—Par mois?

—Par mois!

—Bon sang!

Les yeux de Galupin en papillotèrent. Son copain lui dit:

—Les cent sous qu'il t'a donnés ne l'empêcheront pas de dîner ce soir!

—Huit cent mille francs par mois, répétait Galupin, ça fait par an?

—Neuf millions six cent mille francs! Il peut être généreux. Il l'est! J'ai voyagé souvent avec lui. Demain matin, j'aurai mes deux cents francs de pourboire!

—Ah! bon sang! Et il dit qu'il est embêté! Embêté avec neuf millions d'appointments!... Si c'est possible!

—Il est embêté? fit le copain. Il a peut-être demandé une augmentation, et alors, comme on la lui a refusée, il est gêné pour ses fins de mois, sans compter que le terme approche! Voilà!

Et il partit extrêmement joyeux.

La gaieté de Galupin, par contre, était tombée. Il graissait, avec un respect mêlé de gravité, la roue qui devait tourner sous un plancher supportant un homme ayant près de dix millions à dépenser par an. En France, déjà, on jugeait le bonheur d'un homme d'après ce qu'il peut dépenser par an. Depuis la guerre, cette erreur n'a fait que s'accroître.

Galupin pensa ensuite aux cent sous qu'il venait de recevoir et qui lui doubleraient sa journée. Cela lui mit le coeur en liesse. Habitué à toujours agrémenter son travail de quelques roucoullades, il recommença à chanter à tue-tête, avec un feu qui lui faisait élargir les voyelles:

All'a toujours darriare!

Darriare!

Darriare!

Mais, de nouveau, le fracas d'une vitre abaissée violemment au-dessus de sa tête lui refoula sa chanson dans la gorge.

La même figure grasse, blanche, bien rasée apparut et clama:

—Ah! ça! voilà comment vous exécutez nos conventions! Et après que je vous ai donné un dollar?

Confus, Galupin balbutia:

—Monsieur, faites excuse! Ca m'a-t-échappé!...

—Pourtant!... du moment qu'on vous paye pour avoir le silence.

—Vous avez raison, Monsieur!... J'suis qu'un salopiot!... T'nez! J'vous rends vos cent sous!

Loyalement, Galupin tendit la pièce qu'il avait reçue de l'associé de Peter Golden.

—Gardez! ordonna Durand. Je ne reprends pas ce que j'ai donné, même quand c'est tombé sur un homme ingrat et déloyal!

Tant de grandeur d'âme accabla Galupin.

—Mossieu! fit-il, je sais que je me suis conduit comme le dernier des derniers, mais c'est sans mauvaise intention!... Qu'est-ce que c'est qu'il faut que je fasse pour vous prouver que je suis encore plus colère contre moi que vous ne l'êtes vous-même... Faut-y que je me gifle? Ah! T'nez! T'nez! Ca serait pas que j'ai une famille à nourrir, et aussi que j'ai un vieux restant de croyances, j'me ficherais sous les roues du *sclyingue* quand c'est qu'il se mettra en marche! Parce que désobliger un homme qui vous a voulu du bien, ça mérite la mort!

La figure irritée se dérida devant un repentir si intégral et si sincère.

D'une voix adoucie, Durand demanda:

—Vous avez oune famille?

Chose étrange, il parlait le français sans accent quand il était en colère. Mais dès qu'il redevenait de sang-froid, il reprenait le ton calme sur lequel on cause affaires; l'accent acquis en Amérique le ressaisissait.

Galupin répondit poliment à la question :

—Voui, Monsieur, j'ai une famille... la mère, une grande fille de vingt-trois ans, une cadette et deux loupis de dix et huit ans...

—Vous êtes donc six?

—Voui, Monsieur! Et qui mangent... Ah! bon sang!

—Et vous gagnez combien?

—Cinq cinquante par jour.

—Cinq dollars?

—Je ne sais pas... Ici, on compte en francs!

—C'est juste!... Excusez!... Donc, vous gagnez cinq francs, c'est-à-dire un dollar et cinquante centimes.

—C'est ben ça!

—Et vous êtes six à manger là-dessus...

—Ma grande fille se suffit... Et même elle nous aide bien...

—Ca ne fait rien!... Il n'y a pas de quoi chanter!

—Ca non!... C'est dur, des fois!

—Pourtant, vous chantez, coeur insouciant. Vous êtes donc bien heureux, bien content?

—La vérité, j'vas vous la dire: pour être bien content, on ne l'est jamais!... Pour être mécontent, on ne l'est pas toujours... Et si fallait attendre, pour chanter, qu'on soit content, eh bien! dame! on ne chanterait jamais... Du reste, je ne chante pas toujours...

—Heureusement!

—Ça me prend quand je graisse, et aussi quand c'est que j'ai bu un coup... On n'est pas toujours là, pas vrai, à songer à des choses tristes, à son terme, par exemple... Quand je me vois avec mes 105 fr. 85 trimestriels à payer, j'vous prie de croire que j'suis quinze jours sans en pousser une!... Seulement, mon terme est payé d'avant-z-hier, pas vrai, vu qu'on est aujourd'hui le onze; ma fille aînée a aboulé un supplément de pèse, alors, comprenez... ça me part des lèvres, sans que j'y songe!

—Homme heureux! soupira l'associé de Peter Golden.

—Ah! tout de même! gouailla Galupin toujours respectueux, mais déjà familier... Vous ne me ferez pas croire, Monsieur, que vous êtes embêté pour payer le vôtre, le terme!

—Et vous déduisez de ça que je été ouun homme heureux, comme vous?

—Un homme heureux, comme moi? Misère de sort!... Vous comparez entre moi-z-et vous!... Mais, Mossieur, si que moi, j'aurais vos ressources, ou même une partie, mais j'ferais plus que de chanter du matin au soir... J' m'arrêteraï que le temps de manger et de boire!

—Croyez-vous? protesta Durand, avec une amertume mêlée d'irritation. Allez, mon ami!... Du haut en bas de l'échelle, on est dans une chose considérablement triste et détestable: la vie!

—Minute, Monsieur!... Pour moi, oui! Pour vous, non!

—Vous me croyez heureux?

—C'te blague!... Je le serais, moi, si j'avais vos moyens... Alors, pourquoi que vous ne le seriez pas!

—Eh bien! Je été malheureux, embêté, assommé à en être malade! Je pars, et je été ennuyé de partir!

—Restez!

—Non. Je serais ennuyé de rester!

—Je comprends bien... Vous êtes décidé à vous ennuyer en long et en large, ici et là-bas... Je suis quelquefois comme ça. Y a des jours où l'on n'est pas en train. Qu'est-ce que vous voulez! Vous avez peut-être eu de mauvaises nouvelles.

—Yes!

—Y en aura de meilleures demain, et vous ne vous ennuierez plus...

—Non! Il n'y en aura pas de meilleures demain... C'est pour ça qu'il fallé que je parte loin... pour étourdir mon chagrin!

—C'est pas des embêtements d'argent, au moins?

—J'aimerais mieux des embêtements d'argent. Je n'ai pas assez d'embêtements d'argent.

—Voyez ce que c'est, moi, j'en ai trop. Ah! que la vie est mal faite tout de même!

—Yes! Mal faite... Mais, continuez à me parler. Ça me fait du bien de vous entendre.

—Ah! Ben! C'est pas comme tout à l'heure, alors.

—Tout à l'heure, vous chantiez... Et entendre chanter quand on est triste, c'est douloureux. Donc, ne chantez pas, mais parlez-moi, consolez-moi.

—J'veux bien, M'sieur. Mais, vous parler de quoi? C'est que j'ai pas grand'chose à vous dire.

—Si... Vous me dites des choses que je n'entends pas tous les jours. Quoi de plus désirable dans la vie?

—Alors, parlons... Ça va bien... Nous avons le temps. Le train de Calais a du retard... Eh bien! Monsieur, parler pour parler, vous m'avouerez que c'est rigolo un brin que ce soit moi, un homme à cent sous par jour qu'ait besoin d'apporter des consolations à un homme qu'a des je ne sais combien de millions, huit cent mille francs par mois, qu'on m'a dit... Si vous êtes payé à la semaine, vous savez, j'demande à passer à votre place à la caisse un seul samedi, pas plus.

—Tiens! Parbleu! Ce serait trop commode! Moi aussi, je voudrais bien, une seule fois, puis être débarrassé. Mais on ne peut pas. Mon associé... Le courant... L'engrenage...

—Bon sang! Être engrené comme ça, c'est tout de même pas une calamité!

Durand s'irritait d'entendre Galupin poursuivre son raisonnement:

—Ah! Vous dites ça! Vous ne savez pas! Toujours toucher! Toujours dépenser!... S'ingénier à dépenser!... Je voudrais bien vous y voir!

—Moi aussi! acquiesça Galupin avec une indéniable sincérité.

—Parce que vous vous figurez qu'avec l'argent on a tout, même le bonheur!

—Mais, pardine! Je ne me le figure pas... J'en suis sûr!

—Et si, avec cet argent, pourtant, vous pouviez tout avoir, sauf, justement, la chose qu'il ne peut pas vous donner...

—Eh bien! Savez-vous ce que je ferais, dit le graisseur, du ton bon enfant avec lequel on insinue dans le tuyau de l'oreille d'un camarade: "Je vas te donner un bon conseil."

—Si vous avez une idée! Ah! dites-la, dites! Sauvez-moi!

—Eh bien! La chose que je pourrais pas m'offrir avec mon pognon, j'y penserais plus en songeant à toutes celles que je peux m'envoyer... J' lui dirais, à cette chose-là: "T'es bien dégoutée. Et toi, à la fin, tu me dégoutes... j'veux pas de toi!... Va-t'en!"

—J'ai essayé. La petite chose en question ne veut

## "JE CROIS EN VOUS, PETITS POISSONS...."



Voilà une scène pittoresque du terroir, comme on en rencontre beaucoup à la campagne. Ces deux bambins ne vous font-ils pas souvenir à vos excursions d'autrefois lorsque, dans l'insouciance du jeune âge, nous allions courir grève et ruisseaux à la recherche du poisson frétilant et nacré? C'est à se rappeler ces scènes enfantines des jours trop vite envolés que l'on trouve encore un charme délicieux.



pas s'en aller... Et c'est la seule qui m'émeuve. Aoh! je été le plous malheureux des hommes! Aujourd'hui, j'ai songé à me jeter dans la Seine.

—Ah! non, fit Galupin, qui, à présent était tout à fait sur un pied d'égalité avec le milliardaire. Pas de ça, voyons... Du montant, de l'énergie... Vous, un veinard pareil! Car vous êtes un veinard! Seulement, vous ne vous en doutez pas. A votre place, je me flanquerais une bonne cuite.

—J'ai fait cela tantôt.

—Et ça n'a rien produit?

—Rien.

—Curieux. Seulement, vous n'allez pas dans les bistros. Vous allez dans les cafés à tapis, vous ingurgitez des poisons distingués! Dans les bistros, n'y a vraiment que là qu'on a le plumet de première grandeur... Ah! nom d'un petit bonhomme! Etre un veinard parmi les veinards de la terre et entendre des choses pareilles!

Alors Durand se mit en colère. A tel point que Galupin, inquiet, se dit:

—J'aurais pas chanté, des fois, sans m'en apercevoir?

L'associé de Peter Golden clamait:

—Savez-vous ce que vous mériteriez, homme aveugle et incrédule, qui ne croyez qu'à l'argent. Eh bien! vous mériteriez que je vous colle mes revenus d'un an à dépenser jusqu'au dernier sou. Mais je n'ose pas. Vous ne méritez pas une punition pareille! Vous ne péchez que par ignorance... Réellement, je n'ose pas.

—Osez. Vous gênez pas! Osez, répondit Galupin gouailleux, sans attacher, d'ailleurs, autrement d'importance à cette boutade d'un homme qui, il l'avait avoué lui-même, avait pris une cuite dans la journée.

—Ne me poussez pas à bout! clama Durand, qui se mit à parler sans accent, signe d'une extrême fureur...

Mais sa voix parut étouffée. Le secrétaire avait levé la vitre et adjurait son patron en anglais, à l'intérieur du sleeping. On entendit ce dialogue:

—*I beg your pardon, Sir, but do not get so excited. Let that workman alone.*

A cette adjuration de ne pas se surexciter et de laisser cet ouvrier tranquille, Durand répondait en priant son secrétaire de ne pas se mêler de ce qui ne le regardait pas:

—Monsieur Colchester, occupez-vous de vos affaires!

—Sir, reprenait le secrétaire, je ne vous trouve pas dans votre état naturel.

Il l'incitait aussi à se reposer. Ce qui lui attira cette réplique:

—Parlez donc français d'abord! Ça vous habituera à la langue de ce pays!

—Eh bien! Monsieur, dit en français Colchester, avec un accent lamentable, je m'inquiète de voir vous excité, au moment où le train de Calais, il allé arriver et où vous allez avoir à causer affaires multiples avec votre associé, M. Peter Golden, qui arrive par ce train...

—Ah! causer affaires! Encore! Toujours! vociféra Durand dont l'exaspération ne fit que croître.

—Monsieur! Excusez-moi, et sans vouloir connaître la nature de ce désagrément qui été arrivé à vô dans la journée d'aujourd'hui.

—Pourquoi en ferai-je mystère?... Il s'agit d'une femme!

—Oune femme?... déclara le jeune Colchester, sans paraître comprendre. Mais comment oune femme

pieuve-t-elle mettre vô dans une surexcitation aussi capiteuse?

—Comment? Ah! mon ami! s'écria Durand, qui s'adoucit subitement en abordant un sujet de conversation qui lui plaisait. Si ma surexcitation, pour employer vos néfastes adjectifs, vous paraît capiteuse, dites-vous que la créature qui en est cause est cent fois plus charmante encore! Je me suis épris à force de la regarder passer, chaque matin, pendant un mois.

Un Français eût souri. Le jeune Américain Colchester, à la tête de bébé grasouillet, aux yeux bleus, aux cheveux blonds lissés, à la raie sur le milieu, aux biceps et au thorax saillants dans la jaquette bien coupée, demeura grave et étudia le cas de son patron avec autant d'impassibilité que s'il s'était agi de remédier à une mévente subite, inexplicable, du savon minéral et des produits similaires de la raison sociale Peter Golden and Co.

—Monsieur, dit-il, pourquoi rester surexcité?... Epousez la créature!

—Impossible!

—Elle été indésirable?

—Très désirable, mon ami! Au contraire, très désirable!

—Alors, mariée?

—Non! Elle n'a pas d'alliance à son doigt.

—Alors, pourquoi? Demandez sa main!

—Je ne la connais pas. Et, quand je l'ai abordée pour la connaître, elle ne m'en a pas laissé le temps! Elle m'a envoyé promener. Pourtant, j'avais été respectueux!

—Savez-vous si elle est riche?

—Mais non, elle ne doit pas avoir le sou! C'est une employée de maison de commerce...

—Qu'est-ce que ça voulu dire? demanda Colchester, ne comprenant pas cette expression.

—N'avoir pas le sou est une expression qui désigne, en France, l'homme ou la femme qui ont quelques dollars à peine devant eux et qui sont obligés de travailler pour vivre!

—Yes! Alors, je comprené plous! Refuser le mariage avec oune gentleman qui vaut 80 millions de dollars environ, c'est excentrique!...

—Je vais vous dire: elle ne connaît pas ce que je voux!

—Vous ne lui avez pas dit?

—No!

—Vous êtes coupable! Réellement, elle aurait épousé, je vous assure!

—Vous n'allez peut-être pas bien comprendre: si je lui avais dit ce que je voux à New-York, elle m'aurait peut-être épousé pour mon argent, et tout de suite. Or, je voudrais tant être épousé pour moi-même! Par sympathie!

—Qu'importe le motif pour quoi on est épousé!

—Pardon! Il y a une nuance!...

—Qu'est-ce que ça voulu dire?

—Ça serait trop long à vous expliquer.

—Je devine: vous vous êtes amusé à dire que vô étiez un homme sans le sou?

—Vous avez retenu l'expression... Ce n'est pas tout à fait cela: dans la courte conversation, j'ai dit que, sans être pauvre, j'avais une fortune des plus modestes.

—Alors, elle envoyé vô promener... Elle voulu oune grosse fortioune!...

—Vous n'y êtes pas, Monsieur Colchester! Elle a regardé la façon dont j'étais vêtu, supputé la valeur de mon épingle de cravate, celle de la valeur du dia-

mant que j'ai au doigt, examiné la finesse de linge de mon col, j'augé la coupe de mon complet veston. Une Parisienne a l'oeil et sait le prix du luxe, voyez-vous! Et elle m'a dit, avec un éclair dans ses beaux yeux qui savent être si durs: "Si vous n'êtes pas un homme fort riche, habillé comme vous l'êtes, c'est que vous êtes un rasta, peut-être davantage, un chevalier d'industrie! Adieu! Je vous défends de me suivre... Vous venez de me compromettre!" J'ai été bête, Monsieur Colchester. Oh! j'ai été bête de ne pas mettre mon habitement à l'unisson de la situation modeste que je voulais faire semblant d'avoir... Cette femme m'a mal jugé... Elle m'a congédié! Et c'est la première fois que je lui parlais!

—Il faut réparer et retourner lui dire: "Je vauz 800,000 dollars à New-York!"

—Trop tard! Elle ne me croirait plus! Elle me demanderait la raison de mon mensonge et je ne pourrais pas lui répondre: "J'ai voulu voir si vous étiez une femme d'argent ou si vous étiez capable d'aimer un honnête homme pas riche..." Car ce ne serait pas poli, même si c'est vrai! Surtout si c'est vrai!...

—Hé! Qu'importe que vous ayez supposé qu'elle ait pu être femme d'argent!... Elle se froisserait, croyez-vous?

—En France, on hésite à avouer qu'on aime trop l'argent... Il y a dans ce pays de vieilles habitudes. Cette femme est à la fois jeune, élégante, Parisienne, hardie, honnête et elle va à l'église. Je l'ai vue entrer à St-Roch.

—Eh bien! tout cela est excellent pour faire une épouse!... Réellement, vous me paraissez avoir peur de votre ombrage, vous si audacieux, si décisif en affaires!...

—Parbleu! Qu'est-ce que les affaires? L'une rate, l'autre réussit. Ici, il ne s'agit pas d'affaires, mais de poésie intime: une seule femme m'intéresse. Je la perds. Alors, plus rien ne m'intéresse! Dès lors, à quoi sert l'argent s'il ne peut donner la seule chose qui m'intéresse? C'est ce que je disais à cet homme!

Un sifflement lointain se fit entendre:

—Le train de Calais, fit Colchester.

—Il abattit la vitre. Durand passa la tête juste à temps pour voir sur le quai Galupin qui racontait son aventure à un camarade et l'entendre conclure:

—Penses-tu qu'il allait me donner toute sa galtoise! J' lui disais: "Allez-y! Vous gênez pas!" Tu parles, ça l'a refroidi. Il aime mieux être malheureux avec sa tropitée de millions qu'heureux avec cent sous par jour... Et comme je comprends ça!... La vérité, c'est qu'on ne peut pas être malheureux quand c'est qu'on a tant d'argent que ça!

—Pardi! faisait l'autre.

—Gagner cent sous par jour, comme nous, c'est dur... Mais dépenser tous les millions qu'on voudra, c'est facile, c'est commode, c'est-z-agréable!

—Vous croyez ça! rugit une voix qui domina le fracas du train qui approchait.

Galupin et son copain se retournèrent. Durand, irrité, s'adressait à eux. Puis, faisant signe au graisseur:

—Approchez!

Galupin obéit.

—M'sieu?

—Vous méritez décidément une leçon, et vous insultez à mon chagrin si grand et si véritable en disant que j'ai bluffé tout à l'heure, en vous menaçant de vous condamner pour un an à une vie de riche. Ah! c'est ainsi!... Eh bien! pendant un an, je vous jure que je vais vous mettre à même de dépenser 600,000

francs par mois, moins que mes bénéfiques, pour voir un peu!... A la fin, je suis exaspéré!...

Il fixait Galupin. Et Galupin sentit, dans la fixité et la chaleur de ce regard, que le riche voyageur disait vrai, que son intention n'était pas vaine, que sa colère n'était pas feinte. Il en oscilla sur sa base, comme écrasé par ce monceau d'or dont on le menaçait tout à coup. Et il tomba assis sur le plateau d'une voiture à bagages en murmurant, les yeux perdus:

—Six cents francs par mois! A moi! Et il a l'air disposé à faire ça!... Ça serait donc la fin de la purée?

Il s'évanouit pour tout de bon, tandis que Durand rectifiait:

—Pas six cents francs... six cent mille!... Tenez! il a déjà peur! Il manque d'estomac!...

—Sir, fit Colchester, n'achevez pas cet homme. Il s'évanouille à cause de six cents francs par mois! S'il apprend que c'est six cent mille, il va mourir de le émotion bien naturelle, et ce sera un cadavre sur la conscience de vô! Il est vrai que comme ce été pas sérieux...

—Pas sérieux!... rugit l'associé de Peter Golden. Pas sérieux! Eh bien! vous allez voir ça!... Nous ne partons pas, Monsieur Colchester. Descendons!... Je veux régler les conditions de cette affaire... D'abord, ça m'égayera l'esprit. J'ai besoin de m'égayer. Ça n'est pas une affaire banale que je veux traiter, mais amusante pour moi, instructive pour cet imprudent graisseur, philosophique pour l'ancien et le nouveau monde. On en parlera. Je veux faire cesser cette admiration sotté pour la richesse. Descendez, Monsieur Colchester, nous ne partons pas!... Ohé!... Deux porteurs pour prendre nos bagages!...

A cet instant, le train de Calais tamponnait doucement les trois voitures qu'il allait prendre en surcharge.

M. Durand et son secrétaire descendirent sur le quai. Galupin, sur sa voiture à bagages, revenait tout doucement à lui, demandant:

—Est-ce que j'ai rêvé?

—Non, lui dit durement l'associé de Peter Golden en lui posant la main sur l'épaule, tel le bourreau qui se saisit de sa victime pour les derniers apprêts, ou encore tel Méphisto jetant sa griffe sur Faust.

## CHAPITRE II

### FAMILLE DESOLEE

De l'un des wagons que la locomotive du Calais-Vintimille venait d'amener au quai "F" sortit un homme replet, tout rasé, la figure ronde chaussée de lunettes d'or, la tête enfoncée dans une casquette de voyage à carreaux et le corps enveloppé dans un de ces amples pardessus gris poussiéreux qui n'ont en vue que la commodité et non l'élégance, et qui déforment les lignes humaines au point de changer ceux qui les portent en bossus ou en ballots à deux pattes.

L'homme se dirigea vers les wagons qui stationnaient là depuis près d'une heure, et il appelait, en levant son gros nez rond vers les vitres barrées de cuivre:

—Durand! Durand!... Où étiez-vô, cher associé Durand?

Une dame blonde, anguleuse et un peu fanochée de visage, bientôt le suivit, sortant du même wagon; puis un jeune garçon de dix-neuf ans, musclé, dont le torse d'athlète bombait sous un chandail de soie, le visage joufflu, rosé, soigné, mais doté d'un oeil au beurre noir et qui portait un pardessus sur son bras;

puis, deux jeunes filles fort minces, l'une en robe blanche que couvrait à peine un manteau de soie jaune, les pieds dans des souliers découverts; l'autre en robe tailleur de drap vert, un chapeau de feutre d'homme posé droit sur les cheveux blonds cendrés, de solides souliers jaunes à lacets aux pieds, un alpenstock à la main.

C'était la famille Peter Golden. Elle mérite qu'on s'appesantisse un peu sur les éléments variés et pittoresques qui la composaient.

Mrs Peter Golden était coiffée d'un chapeau couvert d'un de ces voiles gris noués sous le menton, et qui servent aux courses en automobiles. Un cache-pousière tout ouvert laissait voir sa robe de satin vert-pomme au corsage trop échancré. Autour de son cou s'étagaient les trois rangs d'un riche collier de perles de cinq cent mille francs au moins, cependant que ses mains dégantées scintillaient littéralement sous les effets de lumière combinés d'un gros solitaire d'une eau très pure, monté sur une bague de platine, d'une perle unique grosse comme un oeuf de pigeon, d'un coeur en rubis, d'un trèfle de saphirs. La robe vert-pomme était serrée à la taille par une *ceinture-gilet*, haut boutonnée, couleur cerise, que fermait, sur le ventre, un large noeud plat de couleur jaune d'oeuf, bordé de rangs de perles qui rappelaient la mode des geiskas japonaises. On ne voyait pas le dos de la robe protégé par le caoutchouc, mais on en devinait, aux protubérances de cette enveloppe, l'architecture tourmentée, création d'un couturier boche à l'imagination délirante et aux conceptions cubistes.

Les épaules ressemblaient à une fortification couverte d'une housse. Le voile qui enveloppait la tête était transparent, et on voyait, au travers, le toquet qui, garni de cabochons bleus, scintillait sous la lueur des lampes à arc.

Les bas à jour faisaient valoir de vraies pantoufles turques à talons, de cuir vert brodé d'argent et ourlé de chinchilla. Les bas, révélons ce détail, était d'une soie trempée dans une solution chimique, rendant inusable et résistante même au grattement des ongles des orteils pendant la marche.

Mme Peter Golden arrivait de Londres dans cette toilette riche et hurlante, et tel était le sens de l'individualisme chez cette famille américaine, que la mère semblait toujours aller à une représentation de gala, cependant que le fils était éternellement costumé comme pour un assaut de boxe et que la fille aînée allait à Nice en blanc et coiffée comme pour un bal, sa soeur, par contre, s'y rendant comme au tennis ou comme à l'ascension du Mont-Blanc...

Le père, lui, ne quittait jamais sa tenue de paquebot. Sous son pardessus de voyage au long cours, il portait soit un veston, soit un smoking, mais la casquette ne le quittait jamais.

Enfin, Peter Golden aperçut Durand près de Galupin, assis sur sa voiture à bagages. Il s'élança vers lui. Toute sa famille suivit le mouvement. Durand se trouva entouré, en un clin d'oeil, d'innombrables marques de sympathie.

—*Dear partner!* disait Peter Golden.

—*Good day!* Monsieur Durand, clamait Mme Peter Golden en tendant ses deux mains scintillantes.

Le fils ajoutait :

—*Ah! dear father's partner!* (Cher associé de mon père.)

Et il secouait avec fureur la dextre du "cher associé de son père", ajoutant, en français, tout en montrant son oeil poché :

—Voyez quel *swing!* C'est mon match d'Edimbourg!...

—*Dear old Durand* (Cher vieux Durand)! déclamaient celle des deux filles qui était en blanc.

—*My good old friend Durand* (Mon bon vieil ami Durand)! répétait, attendrie, la fille qui était en costume tailleur et en souliers jaunes.

—Parlons français, je vous prie! ordonna le père de cette famille multicolore, parlons français, pour bien placer cette langue dans notre bouche.

—Bonjours, mes amis!... répondit Durand en serrant successivement les mains à tout le monde.

—Je suis content, réellement content de voir vous! s'écriait Peter Golden. Pensez, cher vieil associé! Depuis six mois que vous nous avez quittés pour revoir, riche, le cher pays natal que vous aviez délaissé quand vous étiez pauvre!

—J'aurais mieux fait de rester avec vous à New-York, fit tristement Durand.

—Pourquoi, cher associé de mon père? demanda William, l'aîné de la famille Peter Golden.

—Le pays natal m'a joué un vilain tour.

—A moi aussi, votre pays natal a joué un vilain tour, en vous enlevant à notre amitié, cher John Durand! Depuis que vous êtes parti, je n'ai pu faire aucun adversaire *knock out* à la boxe. J'étais été battu à Edimbourg. Vous avez emporté ma chance. Heureusement, vous voilà. A Nice, où je suis inscrit pour le grand match de boxe du Palais de la jetée, vous porterez bonheur à moâ. Vous étiez la mascotte de moâ!

—Hélas! ne comptez pas sur moi, car je ne pars pas avec vous!

Ce fut un concert de désolations. Ses deux filles, Mary, celle en blanc, et Biddy, celle en tailleur, emplirent le hall de la gare de leurs jérémiades. Leurs exclamations anglaises furent comme une longue suite de plaintes :

—*Alas!* (Hélas!)

—*No! Biddy, We are staying too!* (Non! Biddy! Nous restons aussi.)

—Parlez le français, vous dis-je! ordonna Peter Golden à sa progéniture.

—Elles disent qu'elles ne partent plus pour rester avec le cher associé Durand, s'écrivit William. Je partirai donc seul, à cause de mon match!... Réellement, puis-je supporter d'être disqualifié?

—Il ne le faut pas! proclama Durand. De loin, cher William, je ferai des voeux pour votre triomphe, et cela, croyez-moi, sera tout aussi efficace que si j'étais présent à Nice.

—*All right!* remercia William, en serrant la main avec effusion à l'associé de son père.

Mais cette déclaration de Durand signifiait clairement qu'il désirait que personne de la famille Golden ne restât à cause de lui à Paris. En encourageant le jeune boxeur à partir, il n'incitait nullement sa famille à ne pas l'accompagner. Mary et Biddy saisirent fort bien la nuance; tristement, elles acquiescèrent :

—Nous partirons donc aussi, cher John Durand, fit Mary.

—Tâchez de venir rejoindre vite, ajouta Biddy. Vous manquez à nous et à maman... N'est-ce pas, maman?

—Certes! dit Mme Golden.

—Et à vous aussi! *p'paw!*

—Certes! acquiesça Peter Golden avec beaucoup d'émotion.

—Vous êtes si gai! Et resté si Français malgré vos vingt-cinq ans d'Amérique...

**ENCAISSEMENT  
DE COUPONS**

**REMPLOIS  
DE FONDS**

**ACHATS  
ET VENTES**

effectués au mieux des  
INTERETS DU CLIENT

—o—

TOUS RENSEIGNEMENTS SUR  
DEMANDE

—o—

**Crédit Anglo-Français, Ltée**

Banquiers en Valeurs

72, COTE DE LA MONTAGNE

Téléphone: 2-6427-8      -:-      -:-      QUEBEC

**"HÔPITAL DU SACRÉ-COEUR"  
PLESSISVILLE**

Une institution des plus modernes, située dans les Bois-Francs, comté de Mégantic, prend des dames et messieurs en pension.

Chambres avec cabinets de toilette, eau chaude, eau froide attenants.

Bonne table, confort du chez-soi, soins en cas de maladie.

Endroit idéal pour cure de repos ou convalescence.

Bons médecins, infirmières expérimentées, conditions raisonnables.

*Pour plus amples informations,  
s'adresser à*

**LA SUPERIEURE**

—Je tâcherai d'aller vous rejoindre, promet Durand, une fois mes affaires en train, si elles marchent!

—Vos affaires? dit Peter Golden en fronçant le sourcil. Quelles affaires avez-vous donc en dehors des nôtres?

—Je vous expliquerai, dit vivement Colchester. Soyez sans crainte, M. John Durand ne trahit point la maison Peter Golden and Co. Ses affaires sont intéressantes...

—Qu'est-ce cela?...

—Intimes? rectifia Durand.

—Yes! fit Colchester: une affaire de coeur et une affaire avec cette graisseur de wagons. Cela découle l'un de l'autre. Je vous expliquerai.

—Puisque vous ne partez pas, cher associé, demanda Peter Golden, causons vite de nos affaires... Avez-vous pu y réfléchir, malgré vos affaires intéressantes?

—Oui! fit Durand.

—Vous savez comment briser la résistance de cette compagnie de railways qui veut doubler le prix des transports pour nos savons?

—Oui!

—J'ai calculé avec Schaw.

—Schaw, le roi des peaux de lapin?

—Oui. Il est ici, je l'ai vu! La San-Francisco's Railway double aussi à lui le transport des peaux de lapin, alors, avec Schaw, si vous voulez, nous fabriquons une ligne à nous, nous transportons nos marchandises, et aussi d'autres, à 50% de réduction sur les tarifs de la San Francisco's Railway et nous tuons celle-ci par la concurrence... Ou alors, pour vivre, elle est obligée de transporter nos savons et les autres marchandises à plus bas prix que nous... Et alors, nous bénéficierons de cet état de choses créé par nous!

—All right! fit Peter Golden. Vous avez des détails de l'opération?

—Dans mes bagages, oui! Je vous l'enverrai à Nice.

—Combien le devis de construction de notre railway?

—120 millions de dollars.

—Seulement?

—À peine!

—Intéressant! Très! Félicitations, cher associé! Comme toujours, vous savez inventer des idées excellentes... et à double tranchant! Aoh! Je été content! Je veux secouer les mains avec vous, cher associé, si tellement je été content.

Il pressa les phalanges de son associé avec une réelle ferveur.

—Alors, demandait Mme Peter Golden à Colchester, ce cher associé avé raconté à vô ses affaires intéressantes?

—Yes! Il été amoureux.

—Monsieur Colchester, ordonna Durand sévèrement, j'ai eu la faiblesse de me confier à vous, ce n'est pas pour tambouriner mes secrets dans une gare!

—Tambouriner? questionna Peter Golden. Qu'est-ce cela?

Mais sa femme empêcha la réponse:

—Pourquoi, s'écria-t-elle, ne pas partager les peines de notre cher associé?

A ce moment, on cria sur le quai:

—En voiture, Calais-Vintimille! En voiture!

—Vous allez manquer votre train, fit Durand.

—Qu'importe! fit Mme Peter Golden, soutenue en cela par ses deux filles.

**Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec**

—Cependant, objecta William, il y a mon match!

—Allons, Mesdames, s'il vous plaît! fit un contrôleur de wagons-lits.

—Nous retarderons notre départ, fit Peter Golden; mon femme veut connaître les affaires intérieures de notre cher associé. Porteurs, descendez les bagages!

—Mais mon match! fit William.

—Il y a un autre train, je crois?

—Oui, fit un employé. Il y a le "Côte d'Azur rapide" dans quarante minutes.

—All right! Il a été formé?

—Sur le quai B, oui, Monsieur.

Des porteurs s'étaient précipités pour retirer les colis de la famille Peter Golden du train en partance. Galupin s'était joint à eux avec enthousiasme.

—Oubliez pas mon *pushing-ball*! *If you please!* implora William.

—Oubliez pas non plus le dactylographe! ordonna son père.

Car William ne voyageait jamais sans son *pushing-ball*, ni son père sans sa dactylographe; tous deux faisaient partie des accessoires de la famille.

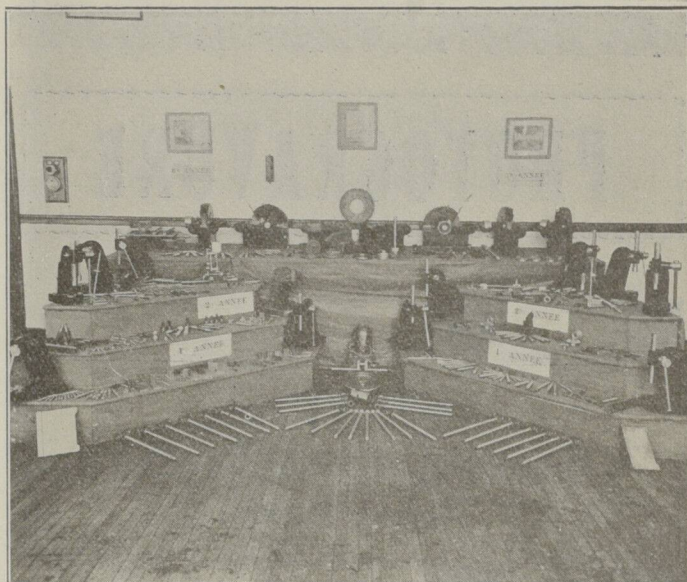
Pour les ignorants du noble sport de la boxe, le *pushing-ball* est un ballon de football énorme, fait de cuir épais et solidement cousu, maintenu à la hauteur de la tête du boxeur par un robuste caoutchouc non moins robuste et retenu au plancher.

Le ballon est ainsi tendu entre ses deux caoutchoucs, peut recevoir les coups de poing du boxeur qui s'exerce, céder à la pression et revenir à sa position première. A tout coup de poing mal dirigé, il riposte automatiquement en venant heurter le nez de celui qui s'entraîne. Il sert surtout aux bourrades en vitesse, à ces tambourinades rapides qui émerveillent les amateurs de séances de boxe et font voir beaucoup plus de trente-six chandelles à l'adversaire qui les subit sur le nez ou dans l'oeil, car il n'a pas le temps de les compter. Le *pushing-ball* est le clavier muet du boxeur. Il sert à ce dernier à faire ses gammes et à devenir un virtuose. Car la boxe a ses gammes, ses arpèges et surtout ses accords plaqués, voire ses points d'orgue. William accrochait cet accessoire à la tige du filet à bagages par en haut et à l'un des tirants d'une banquette par en bas. Il lui fallait un compartiment pour lui tout seul, non que la boxe exige la solitude et la méditation, mais parce qu'un coup de poing destiné au ballon peut être très vite recueilli par une mâchoire, fût-elle familiale. Mme Peter Golden redoutait, du moins, cette éventualité.

Quant à la dactylographe, elle était Française et s'appelait Elise Maringot. C'était une petite blonde à bandeaux, native de Montrouge, et qui était allée chercher fortune en Amérique. Elle avait trouvé une place dans la maison Peter Golden, et était devenue la dactylographe en pied du patron, grâce à son agilité et à sa petitesse. Peter Golden aimait, en effet, à dicter tout en marchant. Il fallait le suivre dans ses évolutions et ses demi-tours rapides, avec une petite machine légère qu'on portait en écharpe.

En voyage, Peter Golden dictait encore. Mlle Maringot, menue et silencieuse, ne tenait pas de place dans le compartiment. On aurait pu la loger, au besoin, dans le filet; elle parlait peu et était toujours prête à prendre une lettre sous la dictée.

Il était ainsi advenu que si Peter Golden, Anglais d'origine, avait à son service une dactylographe fran-



Travaux d'élèves mécaniciens

## ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC

Fondation du  
Gouvernement Provincial  
MECANIQUE, FORGE, FONDERIE,  
MENUISERIE, MODELERIE,  
DESSIN INDUSTRIEL, SCIENCES,  
MATHEMATIQUES.

Les cours sont organisés  
comme suit:

### 1° Cours réguliers:

- (a) Cours techniques, trois années.
- (b) Cours des métiers, deux années.  
\$1.50 par mois en première année. Des bourses sont accordées aux élèves méritant en deuxième et troisième années.

DIPLOME OFFICIEL.

### 2° Cours abrégés:

Mécanicien d'autos, cinq mois.

### 3° Cours du soir:

Comprenant de nombreux cours libres.

PROSPECTUS SUR DEMANDE

185, Boulevard Langelier  
QUÉBEC

PHILIPPE METHE, Directeur  
Téléphone: 3-3313

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

# PHOTOGRAVURE

VIGNETTES  
Pour impressions de luxe  
Notre spécialité

S  
E  
R  
V  
I  
C  
E  
R  
A  
P  
I  
D  
E

Clichés de tous  
genres  
Photographie  
Stéréos  
Dessin artistique  
Croquis  
Artistes experts  
Personnel  
compétent

Ouvrage de première qualité garanti

Prix spéciaux pour contrat

DÉPARTEMENT DE PHOTOGRAVURE

## L'ACTION SOCIALE

LIMITÉE

TELEPHONE: 2-8700

çaise, Durand, son associé, Français d'origine, avait un secrétaire américain, la loi des contrastes!

Mlle Elise Maringot descendit donc du Calais-Vintimille, au même moment qu'on décrochait du compartiment voisin le *pushing-ball* que Galupin, farceur, fit le geste d'envoyer sur le nez d'un homme d'équipe. Un geste sévère de William lui fit comprendre la gravité d'une telle irrévérence, Galupin posa le ballon, ses caoutchoucs et ses crochets sur l'un des quatre charriots qui avaient reçu les colis dits à main de la famille Peter Golden. Il poussa ce chariot vers le quai "B". Mlle Elise Maringot vint près de son patron et demanda:

—Vous m'avez demandée, Monsieur, est-ce pour taper?

—No! Tout à l'heure! Dans le "Côte d'Azur!"

Le "Calais-Vintimille" s'était ébranlé lentement. Deux points rouges, à présent, là-bas, le signalaient.

Tout le monde s'achemina vers le quai "B". Et, tandis que le chef de gare, prévenu, s'occupait de trouver trois *sleeping*, minimum de ce qui était nécessaire au milliardaire et à sa famille, Mme Peter Golden demanda à Durand, devant le "Côte d'Azur" formé le long du quai:

—Et maintenant! Racontez vos affaires intérieures! Je meurs de savoir!... Vous étiez amoureux! Et comment ce malheur est-il arrivé?

—Mon Dieu!... Comme cela arrive à tout le monde!... fit Durand... Mais ne criez pas si haut!

—A tout le monde? s'écriait Peter Golden avec un geste de protestation. A tout le monde, ici, en France, alors, oui! Car, en Amérique, ce n'est pas une catastrophe. Et vous avez l'air, cher associé, aussi, comment dirai-je? aussi exterminé que s'il y avait eu un krack au Stock-Echange!

—Il est possible, répliqua Durand songeur, que les catastrophes sentimentales aient plus d'importance ici qu'en Amérique... Là-bas, on est tout aux affaires. Ici, l'atmosphère change... On respire le romanesque des vieux âges. Il y a ici tout un vieux levain de moeurs chevaleresques introduites par les légendes féodales et les romans populaires.

—En Amérique aussi, on est amoureux! affirma Mme Peter Golden qui ne voulait jamais laisser une supériorité à un pays étranger... Mon mari et moi avons fait un mariage d'amour.

—Yes! acquiesça son mari. Je vous raconterai!... Mariage rapide, sans perte de temps! là-bas! on épouse, et c'est fini...

—Comment?... protesta Mme Peter Golden.

—Je voulé dire: il n'y a pas de catastrophe pour ça!...

—Evidemment! fit Durand. On aime quand il y a accord à la suite de pourparlers! L'amour conjugal, là-bas, est un accessoire du confort moderne et des intérêts d'association...

—Voilà! Est-ce que vous n'aimez pas, en France, dans ces conditions? demanda Mme Peter Golden.

—Souvent, aussi. Mais ce n'est pas mon cas. J'aime une jeune femme qui ne m'aime pas.

—Alors, changez de sujet, fit Peter. Une chaussure qui ne va pas à un pied, on choisit une autre paire, comprenez-vous?

—Vous croyez que c'est facile? J'aime mieux l'aimer et être malheureux que d'en aimer une autre qui me rendrait heureux. Voilà où j'en suis.

—Alors, fit Mme Peter Golden, il faut voir le doc-

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

teur. Il doit y avoir un régime, une médication, avec les progrès de la médecine.

—Vous ne me comprendrez jamais, fit Durand.

—Si, je comprené, moa, fit Mary, la fille en blanc, longouusement. Ce été une réelle histoire dans le genre de Walter Scott ce qui arrivé à vô, cher associé de mon père.

—Peut-être, miss Mary.

—Oh! comme ce été vieux jeu! déclara Bidy.

—Peut-être, miss Bidy. En France, on revient toujours de temps en temps au vieux jeu, que voulez-vous.

—Faites avec moi l'ascension du mont Blanc, au retour de Nice, les glaciers auront fait oublier à vô cette aventure.

—Ils auront éteint ma flamme, voulez-vous dire. Cette seule idée m'est insupportable.

—Vous voulez rester malade? questionna Mary.

—Yes!

—C'est bien du Walter Scott, diagnostiqua-t-elle d'un air de pythoïse.

—Voici une affaire intérieure de connue, dit Peter Golden. Racontez la seconde: le graisseur...

Galupin se rapprocha pour écouter. Ça l'intéressait. Colchester voyant Durand rester silencieux prit la parole pour raconter l'épisode:

—Voici: M. Durand était en plein rendement de tristesse. C'était avant l'arrivée de votre train. Il a engagé conversation avec cet *workman* qui avait chanté trop joyeusement. Le *workman* a dit différentes fois: le bonheur, c'est la richesse. Et encore ceci: dépenser des millions, c'est facile, c'est commode. Alors, M. Durand, qui est malheureux malgré ses dollars, il a fini par se fâcher, et il veut donner à cet *workman*, qui gagne un dollar par journée, cent cinquante mille dollars à dépenser par mois pour voir comment il fera. Voilà.

—Cela est-il vrai, cher associé? demanda Peter Golden.

—C'est vrai. Oui. Je veux faire une expérience sociale et philosophique. Je veux donner une leçon aux deux mondes. Et puis, cela me distraira.

—Très curieux! très excitant! s'écria Peter Golden. Oh! il faudra que je fasse plus fort.

—Vraiment! fit sa femme. Et comment?

—Je vais vous le dire.

Alors, s'adressant à Galupin, le milliardaire lui demanda:

—Y a-t-il à Paris des individus capables de gagner moins que vous?

—Je vous crois. Y en a qu'ont un poil dans la main et qui gagnent la peau.

—Poil dans la main? interrogea Mme Peter Golden. Qu'est-ce cela?

—Et la peau? interrogea Bidy.

—Cela veut dire, traduisit Durand, qu'il y en a qui sont paresseux et qui ne gagnent rien.

—T'nez, poursuivait Galupin, il y a les ramasseurs de mégots, ça gagne pas gros, vingt sous, trente sous par jour.

—*Very well!* fit Peter Golden. Je choisirai un ramasseur de ce que vous dites, et je lui donnerai un million de dollars à dépenser pendant un an, pour voir... On en parlera.

(A suivre)

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

### Placement de choix

\$100,000.00 d'Obligations

6%

### LES IMMEUBLES ST-ROCH, Limitée

L'édifice principal est situé aux Nos 290 à 296 rue St-Joseph, Québec, soit en plein centre du quartier des affaires de St-Roch.

Telle qu'établie par l'architecte, M. Raoul Chenevert, l'évaluation des propriétés données en garantie est de \$169,700.00

PRIX: 100. plus intérêts.

### La CORPORATION de PRÊTS de QUÉBEC

Frs LETARTE, Gérant

132, rue St-Pierre -- Tél. 2-1121 -- Québec

Tourists Accommodation  
Select Rooms

Convenient for Shopping  
and Theatres

### MOUNT ROYAL LODGE

2051, PEEL STREET, -- -- MONTREAL  
(Just above Mount Royal Hotel)

M. C. SERVIER

Tel. LANCASTER 7481

Fondée en 1872

### O. Chalifour Inc.

Bois et Menuiserie de Qualité

126, rue Prince-Edouard, -- -- QUEBEC.

Téléphones: 9523 2-4657

### DOCTEUR JULES MERCIER

UROLOGIE (VOIES URINAIRES)

BUREAU: 314, rue St-Joseph, -- Québec

Diplômé A. A., P. Q.  
Membre I. R. A. C.

Tél.: Résidence: 2-0992  
Bureau: 8984

### E.-GEO. ROUSSEAU

ARCHITECTE-EVALUATEUR

Edifice Guillemette, 37, rue de la Couronne, Québec

**TAXIS ROUGES**  
Tél. 2-1515

**ENSEIGNES ELECTRIQUES**

DE TOUS GENRES

Construction en métallique et approuvée.—Lettrage  
Enseignes de tous genres  
Demandez nos quotations

**“LEPAGE SIGN SYSTEM”**

42, AVE JACQUES CARTIER

--

Tél. 2-2513

Bureau, Tél.: 2-4576      Résidence, Tél.: 2-0567 s. 3

**J.-F. TASCHEREAU**

IMPRIMEUR-PAPETIER

12, ST-NICOLAS      QUEBEC  
(Pied de la côte du Palais)

**J.-ROBERT TALBOT, B.S.**

VIOLONISTE-COMPOSITEUR

Professeur et Secrétaire de l'école de Musique de l'Université Laval  
Membre de la Société Française de Musicologie (Paris)  
Brevet d'enseignement de l'Académie de Musique

192, rue St-Cyrille      QUEBEC

Tél. 2-5147-M

**C.-CAMILLE LESSARD, M.A.E.I.C.**

INGENIEUR CIVIL

Spécialités: Aqueducs, Egouts, Béton Armé

32, Blvd DES ALLIES,      QUEBEC

**LOUIS LEMAY, Avocat**

de LEMAY & CHALOULT, avocats

Rue St-Pierre      QUEBEC

Téléphone 2-4225

Résidence: 50 avenue Lamontagne, tél. 2-7661w

**J.-E. LAROCHELLE**

REPARATION DE MEUBLES DE TOUT GENRE

REMBOURRAGE ET POLISSAGE

Ouvrage garanti—Prix les plus bas—Travail fait avec promptitude

119½, rue RICHELIEU      TEL. 2-1549j

*La prière en commun*

Sur la côte bretonne, un jour de grand orage,  
L'Océan furieux envahit un village:  
Les eaux montaient toujours et leurs flots bouillon-  
[nants

Jusqu'au sommet des toits suivaient les habitants,  
Debout sur sa maison, un père en sa tendresse,  
Profère alors ces mots qu'à sa femme il adresse:  
Monte sur mon épaule et soutient notre enfant,  
Pour le sauver, peut-être, il suffit d'un instant;  
Si l'onde s'arrêtait! . . . Et l'on put voir la mère,  
Adressant à la Vierge une ardente prière,  
Exécuter cet ordre, et, malgré ses sanglots,  
Blême, élever son fils pour l'arracher aux flots . . .  
Père et mère bientôt furent couverts par l'onde;  
Du petit chérubin seule la tête blonde  
Emergeait sur les eaux. Soudain le vent se tut,  
Le ciel s'illumina, Notre-Dame apparut:  
Cet enfant m'appartient, dit-elle, et sa main pure  
Saisit de l'innocent la douce chevelure;  
Mais pour le soulever ses efforts étaient vains:  
Dieu qu'il est lourd! dit-elle en mettant les deux  
[mains.

Sa surprise cessa quand elle vit paraître  
Et la mère et le père après le petit être.  
La vierge en souriant, d'un geste gracieux,  
Emporta ces trois cœurs dans les parvis des cieus.  
Cette histoire touchante où tant de candeur brille,  
Figure en ses effets la prière en famille  
Où vos vœux se prêtant un appui mutuel,  
Grâce aux plus fervents montent tous jusqu'au ciel.

J. Arbin de PARIS.

*Février Canadien*

**N**UL brin d'herbe ne point sur la pelouse blanche,  
La glace aux doigts brillants guide le char des  
[mois,  
Ce que Janvier égrappe aux vergers bleus des froids  
Un coup de vent le roue à Février qui penche.

Le Temps maussade et seul en son palais de brême  
A donné carte blanche à Février mutin:  
Il vagabonde et perd ses beaux jours en chemin,  
Pendant que mardi gras met son masque de plume.

D'arc-en-ciel confettis neigent, c'est le signal  
Des fêtes, des banquets et des arlequinades,  
Cent grêles serpentins lancent au Carnaval  
Leurs aigrettes de flamme au son des sérénades.

Et voilà qu'apparaît sur un nuage feu  
Que guide une colombe aux ailes bellissimes,  
Effleurant, en son vol, les névés et les cimes,  
Eros, cueilleur de rêve et de pétales bleus . . .

C'est lui! le dieu charmeur que ma vie appelait  
S'écrie en le voyant la frêle jouvencelle;  
Enchanteur, de ta main, un philtre exquis ruisselle,  
Remplis ma coupe d'or, dit l'éphèbe seulet.

Je ne t'attendais plus, inspirateur d'antan,  
Souspire le poète ébloui, l'âme haute,  
Valentin te ramène! Entre, ami, sois mon hôte,  
Nous aimerons:

L'amour fait . . . trépasser le Temps!

1929

Madame BOISSONNAULT.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec



## Nombreux Attelages dans le Derby de Québec



Le Derby de Chiens est chaque année le grand événement de la saison des sports d'hiver de Québec. C'est une course d'endurance de 120 milles, répartie en trois étapes quotidiennes de 40 milles chacune, à laquelle prennent part les meilleurs attelages du continent nord-américain.

Cette année, le Derby se disputera les 21, 22 et 23 février courant et mettra en vedette toute une phalange de "mushers" de réputation internationale. A l'heure actuelle 11 inscriptions ont été annoncées et l'on compte que quatre ou cinq autres conducteurs donneront encore leur adhésion. On remarque par exemple Emile St-Goddard, avec l'attelage de l'Ontario Paper Co.; L. Seppala, qui portera les couleurs de la Brown Corporation; L. Lortie, celles de la Brasserie Champlain; Thomas M. Dabney, avec l'attelage de Walter Channing, de Boston; Georges Chevette, conduisant l'attelage "De Soto Six" de la Universal Autos Ltd.; le Dr B. Sproule, qui conduira son propre attelage; Moseley Taylor,

secrétaire du "Boston Globe," A. Routhier, représentant la Canadian Spruce Mills Co.; William Bérubé, représentant la Lake St-Joseph Lumber Co. et A. Lapointe, pour la maison F. Canac-Marquis.

St-Goddard, champion de la course de l'an dernier, est actuellement en possession de la coupe en or qui est l'emblème du championnat du East-

ern International Dog Derby. Ayant gagné le Derby deux fois précédemment, St-Goddard est propriétaire de cette coupe. La maison Holt-Renfrew présente cette année un nouveau trophée et l'on s'attend à ce que les divers attelages rivaux se la disputent chaudement.

Beaucoup de visiteurs sont attendus à Québec pour la circonstance.

LES BIERES ET PORTER

**B O S W E L L**

DE QUALITE TRADITIONNELLE

Fabriqués dans la première brasserie du Canada

Fondée en 1668

## Connaitre l'enfant

Pour faire du bon travail, deux conditions sont indispensables: y voir clair, et savoir ce qu'on veut faire.

Y voir clair ne suffit pas, si l'on ne sait regarder et cela paraît tout simple; on imagine mal, en effet, une couturière menant à bien sa besogne les yeux fermés ou tournés ailleurs. De même, dans l'éducation, il faut savoir regarder l'enfant.

Sans doute, vous le regardez souvent; mais votre regard s'arrête d'ordinaire à sa tête ébouriffée, à ses mains plus ou moins propres, à ses vêtements salis ou endommagés. Va-t-il quelquefois plus loin, plus au fond, va-t-il jusqu'à l'âme? Vous avez remarqué une bosse ou une balafre sur son front: vous êtes-vous demandé pourquoi ce front est souvent barré d'un pli dur, l'avez-vous seulement remarqué? Vous vous inquiétez avec raison de voir ses yeux cernés de noir: avez-vous remarqué que son regard fuyait le vôtre, révélant le malaise de sa conscience?

Que de choses une mère peut lire sur la figure de son enfant, pourvu qu'elle se donne la peine de la regarder!

Vous savez bien que l'on n'apprend pas à lire en un jour: c'est un travail qui exige de l'attention, de la patience. Apprenez donc à lire dans l'âme de votre enfant, c'est-à-dire apprenez à connaître son caractère, avec ses ressources et ses défauts; il n'y a pas d'étude plus utile, mais aussi, il n'y en a pas de plus difficile.

On entend répéter: "Les enfants sont tous les mêmes!" Il ne faut pas trop croire que c'est vrai.

Chaque enfant naît avec son tempérament particulier: celui-ci sera nerveux, impressionnable, capricieux; celui-là, violent; tel autre, mou, paresseux, incapable d'effort.

Les particularités du tempérament et du caractère peuvent se manifester d'assez bonne heure à des yeux attentifs. Malheureusement, il arrive trop souvent que la mère ne se préoccupe guère d'observer son enfant pendant ses premières années, jusqu'au jour où elle s'écrie, comme illuminée d'une révélation soudaine: "Mais, c'est qu'il devient paresseux, égoïste! elle devient menteuse, sournoise", et autres découvertes du même genre.

Non, les enfants ne deviennent pas tout à coup paresseux, égoïstes, menteurs, indisciplinés; ces défauts ont toujours existé; ils se sont développés sans que la mère y prenne garde, et, quand ils lui ont crevé les yeux, c'est alors seulement qu'elle les a remarqués. Mais il est peut-être déjà trop tard; elle n'a pas pensé à étudier ses enfants, les laissant pousser tout seuls, dans l'illusion qu'ils pousseraient tout droit. Hélas! ils ont commencé à pencher, et peut-être qu'un jour ils tomberont du côté où ils penchaient déjà étant enfants.

Tirée de son insouciance par ces premières constatations désagréables, la mère essaie de se rassurer: "Ils penchent vers tel ou tel défaut! pense-t-elle, eh bien! nous allons les redresser sans tarder, avec un bon coup d'épaule, quelques reproches, quelques punitions bien senties, ce sera fait!" Il est tout aussi dangereux de croire le mal si facilement réparable que de se décourager en le croyant impossible à réparer.

UNE MERE.



65 DE LA  
FABRIQUE

### L'ART D'UNE TOILETTE DISTINCTIVE

vous est tout indiqué à notre magasin exclusif pour dames, où prédominent

LE BON GOUT  
et ce  
CACHET ORIGINAL  
de distinction.

ENTREZ NOUS VOIR!

### LE CONFORT DE VOTRE FAMILLE

est assuré par l'installation d'appareils hygiéniques modernes. Nulle autre dépense ne peut apporter plus de satisfaction.

APPAREILS de  
PLOMBERIE  
et  
ACCESSOIRES  
de TOILETTE  
pour chambres de bain.

FOURNAISE à L'EAU  
CAUDE et à VAPEUR

Consultez-nous sur votre  
installation projetée de  
lumière électrique

SERVICE D'EXPERTS  
PRIX INTERESSANTS

LA CIE

**P. P. GIGUÈRE**

Limitée

56, rue des Fossés

ESSAYEZ LES

Nouveaux  
Charbons

**"JEDDO-  
HIGHLAND"**

Plus nets  
Plus purs  
Plus chauds  
Plus luisants  
Pas d'ardoise  
Pas de mâchefer  
Pas de charbons plats  
Moitié moins de cendre  
5 tonnes de "JEDDO"  
équivalent à 6 tonnes  
d'antracite ordinaire

Plus cher, mais plus  
ECONOMIQUE

**E.-J. CHARTIER  
& CIE**

Seuls distributeurs  
pour Québec  
22, RUE ST-ROCH  
TEL. 2-6559

GERMAIN

**LEPINE**

LIMITÉE

(Maison fondée en 1845)

EMBAUMEURS ET  
DIRECTEURS DE  
FUNERAILLES

\*\*

Chambre mortuaire à la  
disposition des familles.

\*\*

AMBULANCE  
MODERNE

Service d'automobile  
privée

\*\*

Service de jour et de nuit  
TELEPHONE 2-2119-j

\*\*

**283, ST-VALIER**

QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

## Écho des Revues

Ce qui se dit et ce qu'on écrit un peu partout

*L'Action canadienne-française* (sous la signature d'Henri d'Arles). A propos du roman d'Armand Yon! *Au diable vert*: "Je n'irai pas jusqu'à dire que l'auteur a voulu donner un pendant à *Maria Chapdelaine*, mais l'oeuvre de Louis Hémon lui a "ouvert la voie", et lui a "montré ce que le terroir canadien recèle de beautés morales et physiques". Ce sont ses propres aveux. Encore *Maria Chapdelaine*! Il n'est pas question ici de contester le mérite de ce roman. Et pourtant, il me semble qu'une mise au point ne serait pas inopportune. Ce que l'on s'est emballé, à ce sujet! Je veux seulement insinuer qu'il n'est pas très équitable de faire dater de cette oeuvre, hyperboliquement louangée, la leçon du "parti que la littérature peut tirer de nos ressources nationales à peine exploitées". C'est encore M. Yon qui dit cela. Il a eu, à tout le moins, une absence de mémoire. Car les *Anciens Canadiens*, *Jacques et Marie*, *Une de perdue*, *deux de trouvées*, *La Sève Immortelle*, *Claude Paysan*, *Jean Rivard*, etc., doivent prouver que nos écrivains n'ont pas attendu, pour se mettre à l'oeuvre, que l'on vint du dehors leur révéler ce qu'il y a de richesses latentes dans nos formes de vie. Pourquoi ces oublis, ces méconnaissances de nos propres productions? Quand aura-t-on fini de leur préférer les importations d'outremer? Le regrettable état d'esprit qui porte les nôtres à s'extasier devant prédicateurs, conférenciers, romanciers, historiens, pourvu qu'ils viennent de loin!

\* \* \*

*La Revue Moderne* (sous la signature du R. P. Louis Lalonde, S.J.): "Il ne suffit pas d'avoir une plume, il faut aussi avoir du pain. Pour garder le courage de travailler, de sacrifier ses veilles à polir sa pensée, à lier logiquement des idées dans l'harmonie de la forme et du fond, il importe souverainement que l'écrivain voie, en son imagination, des yeux de lecteurs fixés sur ses pages, pour les discuter, les approfondir, les approuver, les admirer, en jouir et se laisser convaincre. Or, cette sorte de lecteurs se fait rare. Avec l'instruction qui gagne en étendue ce qu'elle perd en profondeur, on ne lit plus les livres. On lit à peine les revues. Les articles de tête de nos rédacteurs en chef sont devenus matières accessoires des gazettes qui veulent encore passer pour sérieuses. On en parcourt les manchettes. On ne lit pas même nos grands journaux: on les regarde. Plusieurs, aussi bien, sont plutôt faits pour être vus que pour être lus. Trouvez-nous donc des auteurs, soutenez-les, répandez-les. Mais, faites naître surtout les lecteurs!"

\* \* \*

*La Gazette du Palais* (France). Extrait du rapport de Me Armand Dorville, délégué du barreau de Paris au congrès du barreau canadien, à Régina: "Un peu plus loin, dans une maison de brique enfouie sous la verdure et toute tapissée de livres, Mgr Mathieu, archevêque de Régina, relevant d'une douloureuse ma-

## LA VIEILLE MAISON

### DE CONFIANCE

Nous sommes toujours en mesure d'offrir au public des placements de tout repos avec le maximum de sécurité.

Consultez-nous avant de faire un placement.

## LA CORPORATION DES OBLIGATIONS MUNICIPALES Limitée

René DUPONT, Prés. J.-G. RAYMOND, Vice-Prés.  
ST-GEORGES LEPINAY, Directeur.

116, Côte de la Montagne -:- 276, St-Jacques (ouest)  
QUEBEC MONTREAL

## LA CAISSE D'ECONOMIE

### de NOTRE-DAME de QUEBEC

Tous devraient avoir un compte d'épargne à la Caisse d'Economie.

L'on ne saurait trop recommander l'importance de l'épargne régulière, qui seule conduit à l'indépendance financière.

Impossible de trouver un meilleur endroit pour vos économies.

La seule Banque d'Epargne à QUEBEC

## DOCTEUR CHS-A. KIROUAC

Médecin-Chirurgien

Rayons X — Traitements Electriques



38, Chemin Ste-Foye — Téléphone 6503

Près ave. des Erables

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

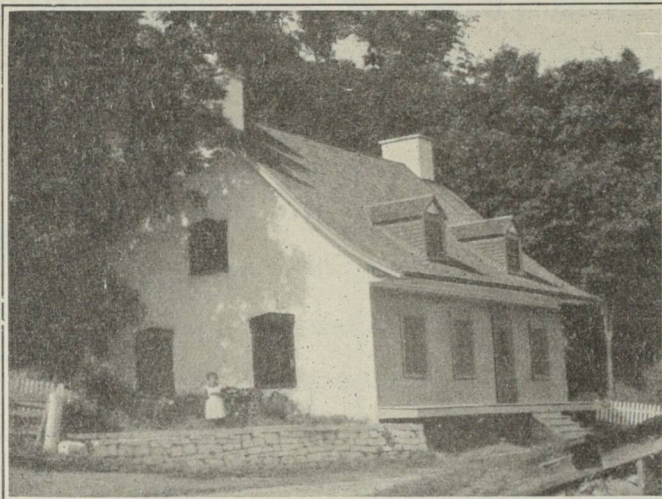
ladie, dévoue ses forces encore chancelantes de convalescent à la protection, à la sauvegarde, à l'indépendance de langue, de culture et de pensée des 120,000 Canadiens catholiques français perdus dans la masse anglaise des trois gouvernements de la prairie et groupés autour de leurs églises et de leurs écoles. Le Gouvernement de la République a marqué son admiration pour l'oeuvre nationale de Mgr Mathieu en le nommant officier de la Légion d'Honneur. Votre représentant a été reçu par Mgr Mathieu et je me suis incliné devant ce défenseur de la Culture française. . . ."

\* \* \*

*La Vie nouvelle.*—À propos des retraites fermées (paroles de S. G. Mgr Labrecque, évêque de Chicoutimi): "Bien des dangers nous menacent. Jusqu'ici, notre population homogène, franchement catholique, a vécu dans cette région isolée, comme en serre chaude. La pratique de la foi était facile. Aujourd'hui, le développement industriel qui s'annonce menace de nous apporter des éléments hétérogènes, qui s'apprentent à noyer notre population par un flot d'ouvriers et d'employés étrangers à nos coutumes, à nos moeurs si simples et à notre foi. L'heure est à la vigilance. À des dangers nouveaux il faut parer, si l'on veut préserver nos populations et les conserver dans l'amour et la pratique de notre religion."

\* \* \*

*La Vie Canadienne.*—(À propos des jeux olympiques, sous la signature de C.-A.-B. Bourgeois): "Or, que sont, je vous prie, les jeux olympiques? Mais le rassemblement, tout uniment de tous ces êtres extraordinaires, de tous ces phénomènes chez qui une volonté, propre ou étrangère, a voulu que durant de longues années de minutieuse préparation, fussent tendus vers un seul but particulier tous les efforts de vie et d'intelligence. Et quel est l'aboutissement d'une lutte si longue, si laborieuse, si coûteuse? De ce jeune homme, de cette jeune fille, a-t-elle fait de vrais "athlètes"? Que non pas! Des "spécialisés" — et c'est tout. L'un ne vaut que par la course à pied — cet autre qu'en le lancement du disque. Mais leur a-t-elle au moins forgé de bons poumons, un coeur solide, et donné une apparence de grâce et de force à la fois! Erreur encore. Le cas est rare de trouver parmi cette jeunesse un ensemble physique extérieur parfait, — et des organes qui ne soient point déjà fatigués, si ce n'est usés, ou à la veille de l'être".



Une vieille maison canadienne

**CONSTRUISEZ-VOUS ?**  
CHOISISSEZ VOTRE **BOIS**  
où la qualité est la meilleure et les prix les plus avantageux. Soumettez vos plans à la vieille maison de confiance

**E.-T. Nesbitt, Enr**  
Louis Hamel, prop.  
74, 10e Ave. - Québec.

*Holt, Rensfrew & Co.,*  
*Limited*  
**FOURREURS**

Une réputation fondée sur près d'un siècle d'existence et de probité vous garantit satisfaction.

MANTEAUX DE FOURRURE  
PALETOTS POUR HOMMES  
Vêtements de Sport - Merceries

Bureau: Tél. 2-5510

Résidence: Tél. 4729

**P.-R. LECLERC**

Ancien Comptable de Naz. Turcotte & Cie

Comptable & Syndic - Liquidateur de Faillites  
Collection de comptes

*Propriétés et terres à vendre - Argent à prêter  
sur première hypothèque.*

**Bur.: 92, St-Pierre Rés.: 135, Aberdeen**

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

## QUELQUES LIVRES NOUVEAUX

### *Un pèlerinage à l'école du rang*

C'est le titre d'un nouvel ouvrage présenté avec un souci artistique peu commun, dans la collection des Documents sociaux de l'Action canadienne-française. Il a pour auteur M. l'abbé Auguste LaPalme.

Comme tous les patriotes, l'auteur croit fermement à l'importance de l'école rurale. Il y a fait un pèlerinage et voici qu'il nous livre ses impressions. Son volume se partage en trois parties: a) Notre bilan; b) un inventaire; c) les intentions et les réalisations.

"Assurément, dit l'avant-propos, on ne devrait parler d'instruction et d'éducation qu'en donnant de l'une et de l'autre un témoignage aussi parfait que possible et qui serve d'exemplaire. Cette pensée ne nous rend que plus confus et nous oblige à nous excuser de paraître quand même. Nous y avons été décidé par l'approbation de plusieurs éducateurs dont la compétence bienveillante nous inspire la plus grande confiance.

"Nous nous sommes soigneusement tenu éloigné de la cathèdre et du trépied, et nous ne croyons pas que cette plaquette soit animée d'aucune frénésie. Elle est et veut rester une humble contribution au problème de l'enseignement à l'école rurale.

"Nous ne pensons pas que nos appréciations soient à l'abri de toute discussion et nous ne demandons pas qu'elles soient agréées par tous les intéressés. Nous serons content si elles jettent quelque lumière sur la question, plus encore si elles mènent à quelques décisions utiles".

Cette note préliminaire du volume est trop humble, si on la compare à la riche et belle substance de ces 230 pages.

Écrit dans une belle langue, émaillé de citations opportunes, serti de considérations pertinentes, le livre plaira à tous les esprits.

*Un pèlerinage à l'école du rang*, par M. l'abbé Auguste LaPalme, 1 vol. in-12, 230 pages, \$1.00. En vente à la Librairie d'Action canadienne-française, limitée, 1735, rue St-Denis, Montréal.

Albert LEVESQUE

### *Le masque d'or*

**L**ES mots, les mots banals ont un masque  
[changeant.  
Sous leurs humbles aspects ils cachent du mystère  
Et disent beaucoup plus qu'ils ne semblent le faire  
Lorsque le cœur y vibre ainsi qu'un luth d'argent.

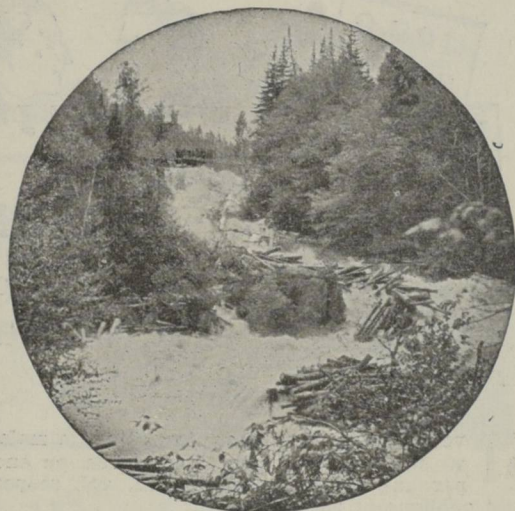
Te s ces sylphes légers glissant leurs rondes folles  
Sous les saules feuillus, parmi les bouleaux clairs.  
Près des lacs transparents aux profonds reflets verts,  
Les mots entre nos cœurs dansent leurs farandoles.

Que de rêves, souvent, dans un mot, dans un son!  
Que d'imprudents espoirs! Que de riches promesses!  
Toute une âme palpète en desirs, en tendresses,  
Quelquefois, dans les mots et leur simple chanson!

Posons le masque d'or des mots sur leurs visages:  
"Bonjour" est un élan vers la joie et l'amour!...  
"Bonsoir", un baiser tendre aux fronts lassés du  
[jour!  
Ainsi la vie, ô mots! s'enchant à vos visages!

Gabrielle ST-P. DUGAL

(Couronné par la Société des Poètes de Québec, 1928)



*Et l'art, ornant depuis sa simple architecture,  
Par ses travaux hardis surpasse la nature.*

(Boileau)

## ÉCOLE DES Beaux-Arts



### JEUNES GENS, VOULEZ-VOUS ÉTUDIER

**L**E dessin d'ornement, le dessin  
d'illustration, l'architecture, la  
peinture, le modelage, l'art décoratif,  
la gravure à l'eau forte, -:- -:-

Allez vous inscrire à l'Ecole des Beaux Arts.  
Les cours sont donnés gratuitement.

Nous donnons aussi des cours préparatoires  
à l'architecture, comprenant: les mathématiques,  
la physique et la chimie.

*Soyez de ceux qui veulent monter  
et briller dans la société. L'avenir  
est aux jeunes qui travaillent.*



S'adresser, pour autres renseignements, à

M. JAN BAILLEUL,

Directeur de l'Ecole des Beaux Arts

Tél.: 2-8564w. 37, St-Joachim, QUEBEC

**Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec**

## Monsieur Alfred Pelland

Monsieur Alfred Pelland, est un enfant de Limoilou, fils de monsieur Alfred Pelland, ingénieur au C. P. R. Fit ses études à l'École des Beaux Arts de Québec, sous la direction de monsieur Jean Bailleul, sculpteur et monsieur Ivan Neilson, peintre et graveur.

Dès la première année, ce jeune élève montra toutes les dispositions qu'il avait pour l'art. Encouragé par ses professeurs, il se montra digne par ses travaux et sa fermeté d'arriver.

Aussi après quatre années d'études et après un examen d'un jury compétent, le Gouvernement de la province de Québec, à la demande du secrétaire de la province, l'honorable Athanase David, octroyait à ce brillant élève, une bourse d'étude en Europe.

Nous reproduisons, en frontispice, une des dernières oeuvres de ce jeune artiste de qui on dit le plus grand bien et qui promet un avenir brillant.

Le Terroir est heureux de féliciter ce jeune artiste ainsi que ses dignes maîtres et remercie le Gouvernement de la province de Québec, pour l'heureuse initiative du développement des Beaux Arts dans la province.

## Parlons Films -- La traduction

En général, le français des titres bilingues est très médiocre. Pas plus que l'anglais, me direz-vous. Vous avez peut-être raison, mais ce n'est pas une raison.

Tout de même, il y a, jusque dans les productions américaines, des films dont les titres sont écrits en excellent anglais, mais dont les titres français sont d'une grande infériorité.

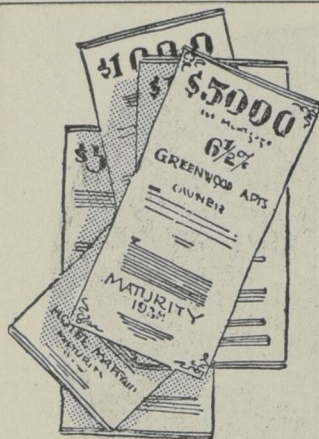
Brefs, concis, au point, les titres anglais, je parle des meilleurs, sont des traits rapides qui disent le sens entre deux scènes. La phrase est ramassée, comme pour ne pas empiéter sur l'image; les mots sont comptés, choisis, mesurés; ils sont disposés avec art; aucun n'est inutile. Tantôt simples, tantôt recherchés, jamais vulgaires ou emphatiques, ils jouent juste leur rôle, ne viennent qu'à leur temps, plein de sens et de vie, fournir au film son complément de vigueur et de clarté.

Comme je l'ai dit en commençant, il y a des films dont les titres anglais sont tout à fait bien. A côté, nos titres français sont inférieurs, si inférieurs qu'ils nous font rougir.

D'abord, ils sentent trop la traduction, la traduction servile. Toute traduction est inférieure et la nôtre, hélas, à côté du texte anglais, a l'air d'une bonne à côté de sa maîtresse.

Pourquoi traduire? — Pour rendre le sens? Mais, ne peut-on pas dire la même chose en deux langues sans traduire? Certainement oui. Où l'on pense en anglais, que l'autre pense en français, nous dise sa pensée comme l'autre la sienne, en tirant les mots de sa propre réflexion et de la nature du sujet. Il fera oeuvre intelligente.

Pour cela, voyez le film; emparez-vous de son esprit, mettez-vous à la place du directeur, de l'éditeur, des artistes et laissez parler votre propre langue, tout naturellement. Vous ne pourrez manquer de vous



**SONGEZ-Y**  
"UN INSTANT!"

**L'indifférence  
peut vous être  
fatale!**

**SI** vous étiez soudainement frappé par la maladie, un accident, une mort prématurée, ou encore par une perte matérielle, feu, vol, responsabilité publique et patronale, etc.,

**Etes-vous suffisamment protégé?**

L'assurance, sous toutes ses formes, est votre meilleure sauvegarde. Alors appelez

**P.-P. BÉGIN**

THE DOMINION OF CANADA

Guarantee & Accident Insurance Co.

251, St-Joseph, -- Québec, -- Tél. 3-3035



**DES  
FOURRURES  
DISTINCTIVES!**

**Élégance, Con-  
fort et réelle  
économie.**

*Notre genre d'administration nous permet de réunir ces éléments que vous recherchez.*

*Qu'il s'agisse de confection, de remodelage, de réparation ou d'une parure de cou.*

**Vous y trouverez votre profit à nous visiter.**

Travail garanti. Satisfaction assurée.

**Uldéric Bédard**

Marchand-Manufacturier de fourrures

244, rue Richelieu, Québec, -- Tél.: 4892

**Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec**

entendre parfaitement avec le texte et, de la sorte, vous aurez fait vos titres, vous ne les aurez pas traduits. Et, ce qui plus est, vous aurez mieux rendu le sens de l'anglais que si vous l'eussiez traduit littéralement, car la traduction littérale est basée sur l'équivalence des mots, non sur leur sens, et cette équivalence est souvent trompeuse.

Nous avons une belle langue, et lui voir jouer un rôle inférieur nous est pénible.

Du reste, le travail intellectuel qui crée par son effort a toujours plus de charme que l'imitation servile, qui ne fait rien autre chose que copier.

Si encore nous n'avions à reprocher à nos titres français que de copier platelement l'anglais, ce serait un demi-mal. Mais ils pèchent encore de plusieurs autres façons.

Ils se font remarquer, en sus, par une absence totale de toute préoccupation des règles. Des titres français, tels qu'on les lit, mériteraient des pensums à un élève de sixième. Ils n'ont aucune espèce de construction littéraire ou même grammaticale. Les mots sont vagues, indéfinis, souvent impropres; les phrases sont lourdes, traînantes, sans harmonie, sans tournure; les fautes de syntaxe pullulent; les temps des verbes sont mis au petit bonheur, l'indicatif pour le subjonctif, l'imparfait pour le passé défini, ou vice versa. De toute évidence, le traducteur ne sait pas son français.

Il y a ces expressions enfantines, niaises, vulgaires et même, ce qui n'est pas pardonnable, franchement grossières, que la bonne imprimerie française ne tolère pas, et cependant elles sont là, fulgurantes, sur l'écran.

Pour savoir traduire, il faut savoir écrire. Ce n'est pas tout de comprendre, il faut rendre. Tout n'est pas d'être Français, il faut encore savoir son français.

BONHOMME.

## Le Givre

MES arbres, ce matin, sont tout couverts de givre;  
Je ne reconnais plus mon jardin nu d'hier  
Et m'étonne de voir, en dépit de l'hiver,  
Comme des fleurs d'été dans mes arbres revivre.

Sur leurs troncs nus et noirs, au long de leurs  
[grands bras,  
Plein de pitié pour ceux que l'aiglon opprime,  
Le brouillard de la nuit, en artiste sublime,  
A su distribuer des bouquets de frimas.

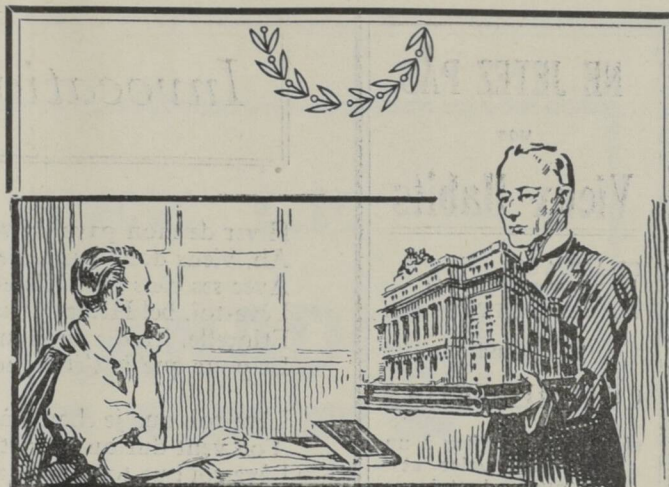
Immenses bouquets blancs couvrant des nappes  
[blanches,  
I's semblent placés là comme pour un festin.  
Et voici que du ciel accourent au jardin  
De petits oiseaux blancs se disputant les branches.

Et c'est du blanc partout où se portent les yeux;  
Le ciel même a coiffé sa plus blanche calotte.  
Un reste de brouillard dans l'air encore flotte  
C'est le règne du givre éphémère et joyeux.

... Mais déjà le soleil perce le brouillard dense  
Et le pousse au loin, de ses dards triomphants.  
Du givre goutte à goutte il fond les diamants  
Le jardin a repris son ancienne apparence.

Un givre quelquefois tombe ainsi dans ma nuit,  
Vieux souvenir d'amour que refléurait mon rêve.  
Mais la réalité bien vite me l'enlève  
Et ma vaine chimère avec le jour s'enfuit.

Alonzo CINQ MARS.



## “L'École chez soi”

A TOUS CEUX

qui ne peuvent suivre ses cours  
du jour et du soir.

## L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES DE MONTRÉAL

offre ses

### COURS PAR CORRESPONDANCE

Comptables, employés de banque ou autres salariés du commerce, de l'industrie et de la finance, qui désirez améliorer votre sort, augmentez votre compétence professionnelle en suivant ces cours! :: :: ::

Prospectus et tous renseignements sur demande

Détachez et adressez-nous le coupon ci-dessous qui vous donne droit sans aucune obligation de votre part à notre brochure.

Ecole des Hautes Etudes Commerciales  
de Montréal  
Coin Viger et St-Hubert, Montréal.

Détachez ce coupon

- Comptabilité       Economie politique  
 Langue anglaise       Le français commercial  
 L'anglais commercial       Le droit commercial

Adressez-moi, par retour du courrier, votre brochure  
“L'ÉCOLE CHEZ SOI” que je pourrai garder sans  
aucune obligation de ma part de suivre vos cours.

Nom.....Occupation.....

Adresse.....  
A-60

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

## NE JETEZ PAS

vos

## Vieux Habits

CHAPEAUX,  
MANTEAUX, ni  
vos CARPETTES, etc.

Ils reviendront

## COMME NEUFS

si vous les confiez à un  
maître teinturier et  
nettoyeur dont la  
compétence  
experte  
vous garantit  
entière satisfaction.

## Un Service Irréprochable

vous attend chez

# PFEIFFER

4-6, rue McMahon  
Tél. 2-0522

## La Banque CANADIENNE NATIONALE

Capital versé et  
Réserve . . . \$ 11,000,000  
Actif . . . \$150,000,000



## La grande banque du Canada français



255 succursales au  
Canada. 215 dans la Pro-  
vince de Québec, 12 dans  
la Cité de Québec.



Filiale à Paris:

## La Banque Canadienne Nationale

(FRANCE)

14, RUE AUBER  
PARIS

Notre personnel est  
à vos ordres.

## Invocation à l'Hiver

Hiver de mon pays, Hiver, au coeur de glace  
Ah, viens donc remplacer l'automne qui me lasse  
Avec ses ciels mouillés et ses matins brumeux.  
Lève-toi, bel Hiver! pour que ton diadème  
Etincelle, irradie au front de ce que j'aime  
Et pour que je t'étreigne, Hiver impétueux!

Lève-toi, que je chante à la face du monde  
Ton vent dur qui meurtrit, qui hurle, siffle et gronde!  
Lève-toi que ton souffle anime mes poumons,  
Et que ma faible voix en ta voix confondue  
Soit un peu de musique âpre, fière, éperdue  
Dont tu fais délirer nos plaines et nos monts!

Lève-toi que mon âme à ton âme pareille  
Vole loin de l'été, cette troublante abeille  
Qui transperce le coeur d'un dard amollissant!  
Lève-toi que mon âme ardente se redresse,  
Que je sente affluer à mon coeur cette ivresse  
Que ton baiser glacé fait bondir en mon sang!

Hiver de mon pays, Hiver au coeur farouche,  
Au souffle de géant, lève-toi que ma bouche  
Dise combien je t'aime à l'univers séduit;  
Dise tes gais grelots tintant à mon oreille  
Et tes Noël vibrants, plus doux qu'un bruit d'abeille,  
Tes Noël annonçant Jésus né dans la nuit;

Dise ton souffle pur fouettant mon visage  
Et ces tourbillons blancs qu'aveugle, plein de rage,  
Tu fais partout bondir en hurlant, en criant,  
Et ta neige tombant doucement, comme l'ombre;  
Dise aux pays brûlés tes diamants sans nombre,  
Prince plus somptueux qu'un vizir d'Orient.

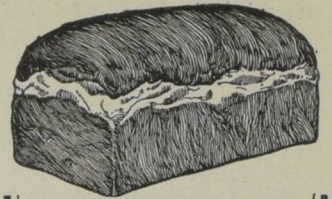
Ah! reviens donc t'asseoir au sommet des montagnes,  
Conduisant, excitant tes hurlantes compagnes  
Les Tempêtes, de froid tremblant et grelottant.  
Ah! surtout viens sourire aux portes des chaumières  
Sensible et pitoyable aux humaines misères,  
Au brave et pauvre gueux qui de toi souffre tant.

Mais tu viens . . . Je le vois à ce changeant visage  
Qu'ont les jours refroidis, à la plainte sauvage  
Qui monte des forêts, se prolonge sur l'eau;  
Et les saisons qui fuient, chaudes, échevelées  
N'ont qu'un mourant sourire, en quittant nos allées,  
Pour ce guerrier futur, intrépide, âpre et beau.

Tu viens . . . déjà j'entends s'élever la tourmente  
Que grandira ta voix colossale, géante,  
Ta voix que je voudrais chanter sur les sommets.  
Ah! ce chant immortel, quand donc l'exhalerai-je,  
Si pareil aux accents des Vents de ton cortège  
Que les siècles charmés l'entendent à jamais!

Eva SENECAI

30 octobre 1928.



## EXCELLENT !

Tel est invariablement le verdict de la multitude des clients qui ont l'avantage de goûter à notre fine pâtisserie.

Notre fabrication est de la plus haute qualité et sa renommée grandit sans cesse.

"La Boulangerie Modèle"

## T. HETHRINGTON

— Limitée —

364, St-Jean, — Québec

Tél. 2-6636

Nous pouvons satisfaire  
les goûts les plus  
délicats!  
La Pureté, la Saveur  
et l'Arôme  
de nos

## THÉS ET CAFÉS

sont insurpassables



Thé noir de Ceylan,  
de Chine, de Colombo,  
thé vert de Chine  
et thé naturel  
du Japon.

Café "EXTRA",  
"FANCY", "ROYAL"  
rôtis et moulus



Notre département spé-  
cial sera toujours heu-  
reux de vous faire par-  
venir les échantillons  
qu'il vous plaira de  
demander.

## LANGLOIS & PARADIS

Limitée  
QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec





# NOUVEAUX DISTRICTS OUVERTS AU TOURISME

Parmi les principaux districts ouverts ces années-ci au tourisme se trouvent les suivants:

Les Laurentides, au nord de Montréal jusqu'à Mont Laurier et Terre-Neuve, la vallée de la Gatineau, entre Hull, Maniwaki et Mont-Laurier, la vallée de la Rivière Ottawa, de Montréal à Chapeau, les Laurentides, au nord de Terrebonne, au nord de Joliette et au nord des Trois-Rivières jusqu'à La Tuque, les districts de Charlevoix, de Chicoutimi et du lac St-Jean via Québec, St-Siméon et Grande Baie.

## LA PÉNINSULE DE GASPÉ

La Gaspésie est la dernière addition aux ressources touristiques de la province. Ce joyau du Canada attirera dès ce printemps les touristes des quatre coins des Etats-Unis.

La Gaspésie, véritable province dans la province, est la terre idéale du tourisme et de la vie au grand air. Ses montagnes et ses bains d'eau salée sont renommés.

LE BOULEVARD PERRON encercle complètement la Gaspésie; il a une longueur de 537 milles. Il est gravelé d'un bout à l'autre. Le voyage, aller et retour à partir de Montréal, est de 1300 milles, et de 944 milles à partir de Québec. Pour renseignements écrivez au

# Ministère de la Voirie

## Québec

DEMANDEZ LA CARTE ROUTIÈRE 1929